

BULLETIN INTÉRIEUR  
DE L'ASSOCIATION  
PSYCHANALYTIQUE  
DE FRANCE

# DOCUMENTS & DÉBATS



N° 105  
juin 2021

***DOCUMENTS & DÉBATS***  
**est un bulletin intérieur de l'APF.**  
**Sa diffusion est réservée même par voie de citation.**  
**Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.**

*DOCUMENTS & DÉBATS* est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Miguel de Azambuja avec Joanne André, Éric Flame, Benoît Verdon, Marita Wasser.

## SOMMAIRE

### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE - 13 MARS 2021

Rapport moral du Président <i>Claude Barazer</i> .....	6
Rapport de la Trésorière <i>Gilberte Gensel</i> .....	17
Rapport du Secrétaire du Comité de formation <i>Jean-Yves Tamet</i> .....	19
Rapport sur Le présent de la psychanalyse <i>Jacques André</i> .....	24

### DÉBATS DU SAMEDI

#### Samedi 10 octobre 2021

L'actuel, au cœur de la situation analytique : comment nous en parler ? <i>Anne Homer Koffi</i> .....	26
Discussion de la conférence de Anne Homer Koffi <i>Catherine Matha</i> .....	34
Du plus inactuel du transfert au plus actuel de l'interprétation, dès la première consultation <i>Bertrand Colin</i> .....	37
Discussion de la conférence de Bertrand Colin <i>Catherine Matha</i> .....	44

#### Samedi 6 février 2021

Prendre son masque pour son visage ? <i>Alexandre Morel</i> .....	47
Discussion de la conférence d'Alexandre Morel <i>Antoine Zuber</i> .....	57
Inconscient - Implicite = Une charnière - Écoute et théories <i>Anne-Élisabeth Thiebault</i> .....	60
Discussion de la conférence d'Anne-Élisabeth Thiebault <i>Antoine Zuber</i> .....	69

#### Samedi 13 mars 2021

Lieu commun <i>Sarah Contou Terquem</i> .....	72
Discussion de la conférence de Sarah Contou Terquem <i>Martine Mikolajczyk</i> .....	82
Comme de bien entendu. Ainsi se passent les frontières <i>Éric Flame</i> .....	85
Discussion de la conférence d'Éric Flame <i>Martine Mikolajczyk</i> .....	94

### JOURNÉE DES MEMBRES 16 NOVEMBRE 2019

#### Spécificité de la confidentialité en psychanalyse

Que veut dire la discrétion absolue aujourd'hui ? <i>John Churcher</i> .....	98
Pour des raisons de confidentialité : sans titre <i>François Villa</i> .....	104

**RÉUNIONS AVEC LES ANALYSTES EN FORMATION**

**Mercredi 10 mars 2021**

Compte rendu *Pascale Michon Raffaitin* ..... 111

**CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF** ..... 113

*Assemblée générale – 13 mars 2021*

# *Rapport moral du Président*

*Claude Barazer*

Le présent rapport moral porte sur la période qui va de mars 2020 à mars 2021. Pour ceux qui nous lirons dans le futur je rappelle brièvement le contexte. Cette période a été profondément troublée par une pandémie due au virus Covid 19 et par des mesures sanitaires très contraignantes destinées à en contrôler l'évolution. En particulier deux confinements d'un mois et demi chacun, l'un de mars à mi-mai l'autre de fin octobre à mi-décembre. Et entre temps des périodes prolongées de couvre-feu.

Ces mesures ont entraîné un ralentissement considérable à l'échelle mondiale de la vie économique, sociale, culturelle dont les effets risquent de se faire durement sentir dans les mois et les années à venir. La pandémie n'est pas terminée, l'avenir reste très incertain, il sera en grande partie conditionné par l'efficacité de la vaccination.

Bien que n'étant pas et de loin, les plus affectés dans leur activité, les psychanalystes ont pu mesurer les multiples incidences de cet événement sur leur pratique privée et dans le fonctionnement de leurs activités institutionnelles de transmission, de formation, d'enseignement, d'échanges scientifiques. En particulier les incidences de la découverte obligée pour la majorité d'entre nous des pratiques à distance.

Avant de dresser le bilan de cette année à l'échelon de l'APF, je rappellerai que notre Institution a été endeuillée par la mort d'un de ses membres fondateurs en juillet : Jean-Claude Lavie. Par ailleurs, en février 2021 nous avons appris le décès inattendu à l'âge de 55 ans de notre *Webmaster*, Fabrice Perrinel.

Durant toute cette période, le Conseil s'est trouvé confronté à une tâche pour le moins inhabituelle et pas évidente que je résumerai d'une formule un peu abstraite : **avoir à concilier la cause psychanalytique avec la raison sanitaire**. Ce qui, pour l'essentiel, a consisté à décider du sort à réserver aux différentes activités qui relèvent directement de la responsabilité du Conseil et à chercher des moyens pour pallier la raréfaction des échanges au sein de l'Institution. C'est de ceci dont je vais parler.

Les discussions ont souvent oscillé entre deux points de vue : dans l'un la spécificité de nos échanges exige qu'ils se déroulent en présence chaque fois qu'ils ne sont pas strictement prohibés par des mesures sanitaires. Dans l'autre, à cause de ces mesures, ils doivent être reportés.

À la limite ce principe du « tout ou rien » pourrait valoir pour chacune de nos activités en petits et grands groupes, puisque seule la présence effective des participants serait la condition nécessaire, sinon suffisante, pour assurer cette dimension analytique à laquelle nous sommes attachés dans nos modes d'échanges et de transmission.

À cette éthique de la conviction, s'oppose celle de la responsabilité. Les solutions de compromis qu'offrent les nouvelles technologies ne sont pas forcément à rejeter si elles permettent de maintenir les échanges au sein de l'Association et de son Institut et si elles assurent une présence minimum de l'APF dans l'espace public. Tout dépend de la nature des réunions et du contexte sanitaire. Sans doute les écrans sont à prohiber chaque fois que sont concernées les procédures d'examen de candidatures. Pour le reste les modalités doivent pouvoir se discuter sans trop d'a priori dogmatiques et ainsi une expérience pourra se constituer au fil du temps.

Durant la première période de la pandémie nous avons systématiquement opté pour le principe du report.

**En 2020, pour ce qui est des activités scientifiques :** les Entretiens de juin, les Rencontres de septembre, les Journées ouvertes de janvier ont été ajournés. De même que les Journées de Lyon et Bordeaux, en concertation avec leurs organisateurs.

Nous avons anticipé qu'il ne serait pas souhaitable de les maintenir en présence aux dates initialement prévues : soit qu'un confinement les interdise ou que, même autorisé, ce genre de rassemblements présente le risque bien réel de se transformer en foyer de contamination. À cela s'ajoute un autre problème : ces événements fonctionnent sur un équilibre précaire entre recettes et dépenses et le risque financier d'un nombre trop faible de participants n'est jamais à négliger. À ce propos il faut souligner la remarquable efficacité dont notre trésorière Gilberte Gensel a fait preuve dans la gestion casse-tête des locations de salles et autres complications, liées à la nécessité de constamment improviser et ajuster face aux évolutions imprévisibles de la situation.

On peut espérer que la résolution de la pandémie, dans un avenir proche, grâce aux vaccins et aux vertus du printemps, nous permettra de revenir à nos formes habituelles de rencontres. Mais si ce n'est pas le cas, il nous faudra réfléchir très sérieusement aux avantages et inconvénients des solutions « à distance » ou « mixtes » pour les activités scientifiques. Car il ne serait pas sans dommage que l'APF se prive durablement de la tenue de ces rendez-vous publics habituels. Sur ce terrain il me semble avoir perçu une évolution des points de vue, même parmi les plus réticents d'entre nous. Enfin, si j'en juge par ce qu'il se passe depuis un an ailleurs dans le monde psychanalytique, les réserves formulées jusqu'alors, en particulier par l'IPA quant aux risques que fait courir l'usage des plateformes comme *Zoom* sur les exigences de confidentialité, ces réserves se sont soudainement envolées par la nécessité impérieuse d'y recourir. Mais paraît-il *Zoom* aurait augmenté le niveau de ses exigences éthiques.

Pour les Entretiens de juin 2020, (*Le plaisir et au-delà si affinités*) : il était du ressort de l'actuel Conseil de les reprogrammer en juin 2021. Ce qui a été fait avec l'accord des intéressés.

Pour les autres rendez-vous ajournés, en revanche, nous ne pouvons que proposer de nouvelles dates à partir de septembre 2021, il reviendra au prochain Conseil d'entériner, s'il les juge compatibles, avec son propre programme scientifique.

Nous souhaitons donc que :

Les Rencontres initialement prévues en septembre 2020 (*Au fil des traces*) soit reportées en septembre 2021.

La Journée ouverte initialement prévue en janvier 2021 (*Pulsion(s) encore ?*) soit reportée en janvier 2022.

Les Entretiens initialement prévus en juin 2021 (*La singularité de l'acte analytique*) soient reportés en décembre 2021.

Et sur proposition des organisateurs locaux :

La journée de Bordeaux (*La fabrique du symptôme*) est reportée en novembre 2021.

La journée de Lyon (*La nostalgie et après ?*) prévue en mars 2020 est reportée à juin 2021.

Vous retrouverez toutes ces dates dans la plus récente et très complète *Circulaire* en ligne, datée de janvier 2021 que Brigitte Eoche-Duval nous a concoctée. J'en profite au passage pour la féliciter pour la détermination qu'elle a manifestée durant ces deux années, dans l'accomplissement des tâches exigeantes, nombreuses, dont quelques-unes ingrates, qui incombent au Secrétaire général.

Deux débats du samedi ont malgré tout pu avoir lieu :

Celui initialement programmé en mars 2020 a pu se tenir en octobre 2020. Il s'inscrivait dans le thème de l'année 2019 : *L'actuel de névroses* : nous avons entendu Anne Homer Koffi et Bertrand Colin. Ils nous ont parlé à partir de leur expérience des cures psychanalytiques gratuites proposées en Institution, (le Centre Favreau pour l'un, le Centre Smirnoff pour l'autre).

Ce Samedi débat a été précédé d'une matinée « Perspective », qui a donné l'occasion au Groupe d'étude, initié par Leopoldo Bleger dans le prolongement des travaux du précédent Comité d'enseignement, de témoigner de l'avancée de leur réflexion sur le thème : *Quelle place la psychanalyse garde-t-elle dans l'enseignement de la psychanalyse ?* Nous avons entendu Yvette Dorey, Herve ? Balondrade, Leopoldo Bleger, Jean-Louis Fouassier, Paule Lurcel, Francine Pascal de Mont-Marin, Dominique Suchet. Rappelons un autre gros travail effectué en 2009 sous la présidence de Laurence Kahn sur un thème voisin : « Politique de l'enseignement » dont on trouve les textes dans *Documents & Débats* numéro 76.

Les contributions de cette matinée *Perspective*, dont vous pouvez lire les textes dans le numéro 103 de *Documents & Débats*, ont été à l'origine d'une discussion tout à fait intéressante. Entre autres sujets abordés : à la suite d'une remarque de Michel Gribinski à propos des demandes de quelques sociétaires de participer à des séminaires animés par des titulaires et normalement réservés à des analystes en formation, la question a été soulevée de l'absence, sans doute du manque, de groupes de travail théorico-cliniques, réunissant spécifiquement et exclusivement sociétaires et titulaires. C'est en tout cas un des points que j'en ai retenu. Cela faisait pour moi écho à une proposition faite, il y a quelques années par Catherine Chabert et qui me paraît très pertinente, d'organiser annuellement une journée d'échanges cliniques entre membres, comme cela existe dans d'autres sociétés. Proposition que le contexte ne nous a pas permis de mettre en œuvre cette année.

Toujours à propos de cette matinée « Perspective » sur l'enseignement : Leopoldo Bleger a proposé que quelques textes, les plus représentatifs des pratiques de l'APF sur ce thème, soient traduits en anglais et réunis dans un livre à l'adresse de nos collègues étrangers, souvent curieux de découvrir les spécificités de l'APF dans ce domaine. Cela impliquerait de solliciter des fonds auprès de la FEP et/ou de l'IPA, ce que nous avons fait mais sans succès pour l'instant, les incertitudes de la situation étant peu propices aux générosités financières.

Le deuxième débat, initialement programmé pour décembre 2020, a pu se tenir en février 2021. Je rappelle que le thème pour cette année est *L'implicite* et nous avons entendu Alexandre Morel puis Anne-Élisabeth Thiebault. La discussion fut introduite par deux textes de Antoine Zuber. Les textes et la discussion ont contribué à nous convaincre qu'il y avait matière à une réflexion prometteuse dans une perspective psychanalytique autour de cette notion d'implicite.

Je rappelle que ce Comité scientifique, sous la responsabilité de sa Secrétaire scientifique, Pascale Totain était composé de : Bernard de La Gorce, François Hartmann, Serge Franco et Catherine Matha ;

Ils ont durement travaillé pendant ces deux ans, ils ont fait preuve d'enthousiasme, d'originalité, dépassé tensions et conflits, pour nous proposer un ensemble riche et cohérent de sujets, en phase avec les questions qui animent la réflexion psychanalytique contemporaine et l'on peut imaginer leur déception et peut être leur colère de voir la seconde partie de ce programme à ce point bouleversée et renvoyée à un futur incertain.

## **Pour ce qui concerne les activités qui relèvent du fonctionnement interne de l'Association et de son Institut de formation**

Les activités du Collège des Titulaires : nous sommes conscients du désagrément causé aux candidats et aux titulaires engagés dans les procédures de validations et d'homologation, du fait des multiples et inévitables reports.

Trois Collèges sur les cinq prévus ont pu finalement se dérouler en présence : Paule Lurcel a été élue membre titulaire, Serge Franco, membre sociétaire, Nirina Rakotomanga, Catherine Pedezert et René Dinant ont homologué leur cursus.

Henri Asseo a récemment demandé à rejoindre le groupe des membres honoraires, je rappelle qu'il participa au Conseil d'administration sous la présidence de Edmundo Gómez Mango et qu'il a contribué à deux Débats



du samedi en 2005 et 2015, ainsi qu'à plusieurs groupes de travail et séminaires. Il m'a promis de continuer à fréquenter assidument l'APF.

Catherine Cyssau et Adèle Driben ont souhaité ne plus figurer sur la liste des analystes en formation.

Le nombre de membre titulaires est à ce jour de 34, de membres sociétaires 45, analystes en formation 163, homologués 41.

Le nombre d'analystes en formation en supervision est de 68 soit 43 %. Il faut par ailleurs noter qu'aujourd'hui les demandes de supervision semblent s'adresser beaucoup plus fréquemment aux femmes titulaires qu'aux hommes. La différence est statistiquement très significative (3 pour 1) mais que conclure de ces choix « genres » ?

La journée des membres devait se dérouler en novembre 2020 : le thème choisi était « *L'ouverture* », Philippe Valon avait accepté d'engager le débat et sa contribution avait pour titre : *L'ouverture, telle que l'entend l'APF, entre ouverture et fermeture, l'APF en équilibre immobile*. La décision prise en octobre en concertation avec Philippe Valon fut de la reporter à une date ultérieure de façon à ce qu'elle puisse se dérouler en présence plutôt qu'en visio-conférence, afin de préserver la qualité des échanges, recherchée pour cette rencontre annuelle. Décision sans doute pertinente initialement mais qui s'est avérée discutable, puisque nous n'avons pas trouvé l'opportunité de la reprogrammer depuis. Nous souhaitons bien entendu que ce thème et le travail de Philippe Valon puissent dans l'avenir trouver une occasion d'être débattus.

La journée de l'Institut de formation a pu avoir lieu en janvier 2021, à la date prévue mais en visio-conférence. Elle a réuni 25 titulaires sur le thème de *L'homologation* : le débat a permis de préciser l'importance et la pertinence, tant pour les candidats que pour l'Institution de cette procédure, qui conclue le parcours de formation et l'impératif de lui accorder une place en conséquence dans nos délibérations.

La réunion des analystes en formation a eu lieu en visio-conférence mercredi dernier (10 mars) à l'initiative de Pascale Michon Raffaitin. 20 analystes en formation étaient présents, dont pas mal de nouvelles têtes. La parole a bien circulé sans inhibitions ni précautions excessives. Il a été essentiellement question des effets de la crise sanitaire sur les activités de formation et d'enseignement et sur les pratiques. Plusieurs des analystes en formation récemment entrés ne connaissent l'APF que par écran interposé. Source de frustrations bien entendu. Frustration au plan de la rencontre « en chair et en os » avec les membres, en particulier ceux connus et admirés pour leurs écrits mais aussi beaucoup de choses ont été dites à propos de la déperdition de ces multiples relations sociales et amicales nouées à l'occasion des activités de formation entre analystes en formation et qui constituent par elles-mêmes une dimension importante de la formation. Les écrans sont « mieux que rien », selon l'expression partagée par la majorité mais pour autant très insatisfaisant, avec malgré tout un bémol : le confort qu'ils offrent à ceux de province dispensés de trop fréquents déplacements vers la capitale.

**Le site** : je rappelle que Fabrice Perrinel, en collaboration avec des membres et des analystes en formation, en particulier Jocelyne Malosto et Pascale Michon Raffaitin, fut à l'origine de la construction du site de l'APF, puis de son évolution, de sa mise à jour et de son entretien.

En 2020 il a mis au point, à notre demande, un dispositif de visio-conférence, répondant à des exigences de confidentialité, de gratuité et de facilité d'usage, qui est toujours en service pour ceux qui souhaitent l'utiliser. L'APF s'est par ailleurs dotée d'un abonnement pro à Zoom.

Durant cette année 2020 nous lui avons soumis deux autres demandes :

- 1) Ouvrir une page « Parutions récentes » sur la partie publique du site : les auteurs APF peuvent voir leur livre récent y figurer pour une durée de 6 mois, s'ils en font la demande.
- 2) À cette occasion s'est posé le problème des publications collectives dirigées par un membre ou un analyste en formation de l'APF. Jusqu'à maintenant seules sont répertoriées celles réunies sur la page « Collections

éditoriales » et non pas les publications collectives ponctuelles. Dans ce cas, la coutume est de répartir les articles par auteur. Nous pensons qu'il serait intéressant qu'un livre collectif, dirigé par un membre ou un analyste en formation mais ne constituant pas un élément d'une collection éditoriale, puisse apparaître dans « Parutions récentes » puis dans la page « Librairie ». Pour autant qu'ils traitent de psychanalyse et ce serait au Conseil d'en décider au cas par cas. De façon plus générale, l'accès et l'organisation des différentes pages regroupant les publications APF sur le site mériterait sans doute d'être améliorés.

3) La troisième demande que nous avons soumise à Fabrice Perrinel fut l'ouverture de la page « Textes et débats ».

Pour pallier le déficit des échanges « en présence » au sein de l'Institution, dont les analystes en formation au premier chef sont censés souffrir, nous avons initiés deux dispositifs. Premièrement cette page « Textes et débats » : une sorte de forum ou tout un chacun, membre et analyste en formation, peut publier librement, c'est-à-dire sans contrôle a priori de l'Institution et réagir aux contributions. Une vingtaine de personnes a répondu à cette proposition durant le premier confinement, puis la source s'est assez rapidement et définitivement tarie. Les textes ont, dans l'ensemble porté sur l'incidence des circonstances sur nos pratiques quotidiennes.

Ensuite, au cours du dernier trimestre de 2020, toujours dans cette même perspective, nous avons proposé que des petits groupes de discussion s'organisent de façon informelle et éphémère durant le temps de la pandémie, sans thèmes préétablis et sans que ces groupes ne viennent concurrencer les séminaires et groupes de travail. Petits groupes animés par des membres intéressés par cette expérience et réunissant autour d'eux quelques analystes en formation. Je pense qu'implicitement, notre projet, pour ce qui est de son organisation, s'adressait plus spécifiquement aux sociétaires, les titulaires étant déjà fortement sollicités dans la fonctionnement interne de l'APF.

Nous avons été surpris et, disons le décus, dans ce contexte, de constater que cette proposition n'a rencontré, en vérité, qu'un très faible écho. Cela interroge la volonté réelle d'implication active des sociétaires dans l'effort de transmission, autant que la réelle demande des analystes en formation dans ce sens, au-delà de l'imaginaire fréquemment invoqué d'un supposé désir frustré des uns et des autres sur ce terrain.

Faut-il y voir l'expression d'une forme d'attentisme, voire d'une tendance passive ou purement consommatrice, peu favorable à l'implication dans la vie de l'Association ? Et si c'est le cas, il ne serait pas absurde de s'en inquiéter, puisque l'APF a toujours fait de cet engagement des analystes en formation dans leur cursus, une marque de fabrique et des initiatives des membres dans ces enjeux de transmission son complément logique. Mais la lecture des rapports moraux dans *Documents & Débats* laisse penser que le problème ne date pas d'hier ni même d'avant-hier. Irait-il en s'accroissant ?

### ***Documents & Débats***

À ce jour et depuis mars 2020, 5 numéros ont été édités sur le site et sur papier, grâce au travail soutenu de l'équipe très dynamique de correctrices recrutées avec talent, par Olivia Todisco et dirigées avec bienveillance et fermeté par Corinne Ehrenberg. (Olivia Todisco, Églantine Mazoyer, Valérie-Anne Queuille, Charlotte Soutanian, Martine Mikolajczyk).

La lecture de ces cinq numéros n'est pas sans susciter quelques mouvements mélancoliques : le numéro 100 consacré à un hommage à François Gantheret (textes réunis par Dominique Suchet et Miguel de Azambuja), le numéro 101 à un hommage à Edmundo Gómez Mango (textes réunis par Gilberte Gensel et Leopoldo Bleger), dans le numéro 102 une section est consacrée à un hommage à Robert Pujol et un autre à Roger Dorey (textes réunis par Eduardo Vera Ocampo). Le numéro 104 est un hommage à Annie Anzieu, les textes ont été réunis par Didier Houzel et Bernard Golse et un prochain numéro sera consacré à un hommage à Jean-Claude Lavie...

La confection des numéros de *Documents & Débats* est chaque fois un travail qui mobilise beaucoup d'attention, d'opiniâtreté et d'énergie, de la part du groupe des correcteurs, des correctrices en l'occurrence. Elles n'ont pas chômé durant ces deux ans. Mais c'est un outil irremplaçable de transmission et de recherche, comme en témoignent les travaux fondés sur l'exploitation de cette archive : le travail du groupe de recherche dirigé par Leopoldo Bleger, auquel je viens de faire référence, en est un exemple parmi d'autres. Sans doute y aurait-il pas mal d'améliorations techniques à apporter sur le site pour faciliter et rationaliser l'exploration en ligne de cette mémoire.

Ensuite : une proposition : création d'une nouvelle catégorie de membres « Sociétaires à titre de membres étrangers »

Il s'agit d'une idée formulée à l'origine par Évelyne Sechaud il y a quelques années et activement défendue par Brigitte Eoche-Duval durant notre mandat mais qui n'a pas pu trouver de concrétisation pour l'instant. Je vous lis ce que Brigitte en a écrit :

*« Actuellement les statuts n'indiquent que 2 catégories de membres : titulaires et sociétaires. Il s'agirait de différencier dans cette dernière catégorie de membres sociétaires ceux tels que leurs attributions sont définies statutairement et ceux qui sont étrangers et dont les modalités d'élection tout comme les attributions relèveraient de critères relativement différents des critères habituels et à examiner. Il s'agirait de tenir compte de leur formation spécifique tout comme de leur désir d'appartenance à notre association d'analystes dans un rapport souvent complexe à leur société d'origine, leur appartenance à l'IPA étant soit acquise soit en cours.*

*Cette proposition pourrait susciter les démarches de certains membres analystes étrangers ayant connaissance de ce nouveau statut, qui pourraient dès lors nous enrichir de leurs modes de pensée et contribuerait à faire reconnaître l'APF à l'étranger, dans le sens d'une politique d'ouverture telle que nous souhaitons la susciter ».*

Cette proposition, à ce stade, mérite d'être discutée. Son adoption nécessiterait probablement une modification des statuts.

### **La revue : Le présent de la psychanalyse**

Je laisse à Jacques André son Directeur du Comité de rédaction, le soin de nous en parler.

### **Le Comité de formation**

Je laisse à Jean-Yves Tamet, notre Secrétaire du Comité de formation, le soin de nous parler de ce que fut la navigation du Comité de formation « par gros temps ». Je dis les choses comme cela car je sais qu'il affectionne particulièrement les métaphores maritimes.

### **L'Enseignement**

Le Comité de l'enseignement était composé, outre notre Secrétaire de l'enseignement Pascale Michon Raffaitin, de Hélène Trivouss Widlöcher Brigitte Chervoillot Courtillon Catherine Herbert, Frédéric de Mont-Marin, Catherine Pedezert, Véronique Ravasse.

Le Comité a poursuivi la réflexion entamée par le précédent autour de la notion d'enseignement psychanalytique, en puisant dans les textes et en faisant appel à l'expérience et la mémoire d'Hélène Trivouss Widlöcher, qui a travaillé ces questions dans le passé.

Par ailleurs le Comité s'est trouvé à devoir organiser en visio-conférence, outre ses propres réunions, celles des activités proposées par l'Institut de formation, dont la mise en œuvre pratique relève directement de sa responsabilité : en particulier les *Lectures de Freud* : il semble que les écrans soient assez bien compatibles

avec cette réunion. D'autre part le Comité a choisi de solliciter davantage les sociétaires pour intervenir dans cette activité, en les invitant à participer à chacune des réunions ce qui est facilité par la visio-conférence.

Pour ce qui est des Mardis cliniques : Pascale Michon Raffaitin, dans les équilibres entre présentation par un membre et présentation par un analyste en formation, a tenu compte de la critique formulée l'an passé, en sollicitant davantage d'analystes en formation, en fonction des mardis disponibles, 6 analystes en formation cette année et 2 membres. Les mardis ont pu se poursuivre en visio-conférence à partir de textes, faute de pouvoir l'être à partir de présentations cliniques.

Enfin j'ai essayé de mon côté, en effectuant un sondage, de dresser un panorama de l'activité regroupée sous les différents chapitres : enseignement, groupe de travail, ARCC, activités extérieures à l'Institut de formation pour évaluer l'incidence des mesures sanitaires sur nos modalités de travail durant cette année. L'interprétation ne peut être que globale car parmi les réponses reçues beaucoup ne sont pas assez précises. Mais je crois que l'on peut distinguer trois périodes durant cette année 2020 comme on pouvait s'y attendre : une première période qui coïncide avec le premier confinement et qui, à quelques exceptions près, se caractérise par une quasi mise à l'arrêt des groupes. Puis une deuxième période entre juin et septembre, correspondant à un moment d'embellie sanitaire, avec pas mal de tentatives de reprises des groupes en présence. Enfin une troisième période à partir d'octobre, le deuxième confinement, jusqu'à aujourd'hui marquée par une généralisation du recours aux écrans ou mixte. Sur le principe du « mieux que rien » voire même « ce n'est pas aussi catastrophique que je l'imaginai ». Avec malgré tout le jugement largement partagé que les écrans excluent les discussions autour de cas et altèrent la qualité des échanges que l'on peut attendre de cette mise en commun de nos expériences cliniques. Et, critique supplémentaire fréquemment évoquée et non négligeable, la pratique de l'écran au-delà d'un laps de temps susciterait et c'est vrai aussi dans la pratique des cures, une forme particulière de fatigue et de décrochage que l'on n'éprouve pas dans les rencontres en chair et en os. Il faut bien sûr aussi signaler quelques irréductibles pour qui seules seraient concevables, les rencontres « en vrai », pour reprendre l'expression de l'un d'entre nous ou bien rien. Il faut parfois savoir s'abstenir sans désespérer en attendant des jours meilleurs.

Enfin je rappelle que, compte tenu des nombreuses incertitudes liées à la situation sanitaire, il a été décidé de faire paraître le programme, avec tous ses reports, sur le site début juillet et de l'imprimer seulement début septembre, ce qui a permis d'apporter des modifications en juillet.

Je tiens à remercier Pascale Michon Raffaitin et son équipe pour la qualité de leur contribution à l'organisation de l'enseignement dans ces circonstances parfois décourageantes.

De façon plus globale, il nous est clairement apparu que tous ceux, membres et analystes en formation qui étaient cette année 2020 engagés dans l'organisation d'activité d'enseignement ont eu à cœur de s'affronter, en fonction de la période, à une équation insoluble : assurer l'enseignement, respecter les contraintes sanitaires, proposer des modalités de rencontres compatibles avec les exigences qui sont les nôtres en matière de transmission. Nous leur en sommes très reconnaissants.

#### Quelques mots maintenant à propos du Groupe d'étude « après coup » du Covid

Depuis un an maintenant, l'actualité dans ses expressions les plus manifestes, vient interpeller l'inactualité de la psychanalyse : cette forme singulière de disponibilité à la parole de l'autre, cette écoute décalée, cette temporalité originale, cette suspension des finalités directement thérapeutiques, bref tout ce avec quoi nous travaillons et tout ce qui en fait une pratique suspecte et critiquable pour les adeptes du sens commun.

Cette actualité promeut massivement comme non problématiques les relations à distance *via* les nouvelles technologies, elle invite à une écoute au plus près de la souffrance et du discours manifeste, de l'émotionnel, de l'affect et une réponse thérapeutique en miroir, faite de sollicitude, d'empathie, voire d'aide samaritaine. Elle apporte un soutien inespéré à ces logiques traumatiques, tout à la fois collectives et individuelle, qui font

si souvent l'impasse sur le fantasme. Cette actualité sollicite l'engagement généreux, voire bénévole, des soignants dans les souffrances psychiques censées découlées directement du traumatisme.

La pandémie et ses conséquences sanitaires ont fonctionné comme un formidable accélérateur et amplificateur de tendances, déjà largement présente auparavant. Tendances dont nous avons à nous préoccuper car elles sont préoccupantes pour l'avenir de la psychanalyse, en tout cas d'une certaine psychanalyse.

Dans l'Histoire récente il n'y a sans doute aucun évènement qui ait produit un effet aussi imprévisible, aussi concret et immédiat sur nos conditions de travail et nous aurons, dans un futur proche, à repérer les traces, peut être irréversibles, laissées par ce moment « Covid » sur nos façons de théoriser et de pratiquer la psychanalyse.

De ce point de vue l'initiative de créer à l'APF un Groupe d'étude, sur l'après-coup et les contre coups de l'évènement que nous vivons, est une excellente idée. Groupe d'étude sous la responsabilité du Conseil.

Ce fut initialement une proposition qu'Évelyne Sechaud me fit début avril 2020. Conjointement, la pertinence d'un tel projet s'est imposée dans les discussions au sein du Comité scientifique. La coordination en a été confiée à Pascale Totain et il est composé de Catherine Chabert, Nicole Mesplé Soms, Frédéric de Mont-Marin, Alexandre Morel, Évelyne Sechaud, Jean-Yves Tamet, Claire Tremoulet... Ses débuts furent un peu compliqués, à l'image de son sujet mais le groupe a déjà commencé à travailler malgré le fait que nous restions aujourd'hui soumis aux « coups » davantage qu'aux « après-coup » de la pandémie. Depuis ses débuts ce groupe a dû se réunir par écran interposé, éprouvant ainsi bon gré mal gré « *in vivo* », un des objets de sa recherche.

## Les relations internationales

Comme partout ailleurs, la quasi-totalité des échanges entre les instances internationales, IPA, Fédérations régionales et les sociétés composantes, leurs membres et leurs représentants, se déroulent depuis un an par visio-conférence ou par internet. On peut anticiper qu'à ce niveau également, cette contrainte ne sera pas sans quelques effets à retardement. Pas exclusivement des effets négatifs d'ailleurs car les écrans, s'ils réduisent incontestablement le charme des voyages et des rencontres en présence avec l'étranger comme avec le familier, diminuent en retour les dépenses institutionnelles liées aux frais d'organisation. Ce qui, par les temps qui courent, pourrait s'avérer vital. Si l'on en croit en effet les rapports que nous a soumis notre *link*, Serge Frisch (que je salue au passage pour le sérieux qu'il a mis à remplir sa fonction de *go between* entre l'APF et l'IPA), l'IPA serait dans une situation financière délicate qui l'obligerait, à court terme, à réduire ses frais de fonctionnement, à augmenter de 50 dollars les cotisations, à indexer leur niveau sur le chiffre de l'inflation (fourni par la Banque mondiale) et à mettre de l'ordre dans les disparités abusives qui règnent depuis longtemps en toute impunité dans ce domaine.

Les tensions au sein de l'IPA semblent avoir monté d'un cran avec les conséquences de la pandémie et se cristalliser autour de ce qu'il est convenu d'appeler « l'exceptionnalisme nord-américain ». C'est-à-dire un ensemble de privilèges dont bénéficie l'Association psychanalytique américaine depuis fort longtemps :

1 – le droit de définir ses propres standards de formation et de reconnaissance, indépendamment de ceux de l'IPA, question qui trouve aujourd'hui un relief particulier, du fait que les 30 instituts de formation de l'APsAA recrutent de plus en plus l'essentiel de leurs candidats analystes à l'étranger, dans les pays asiatiques en particulier et pratiquent en conséquence systématiquement et à grande échelle la « *remote analysis* » de formation et plus largement la formation intégralement « à distance » ;

2 – la possibilité pour une forte proportion de membres américains d'être exemptés de cotisation, sous l'argument qu'ils seraient à la retraite, tout en conservant leur statut de *Full Members* : sur les 13 000 membres de

l'IPA, aujourd'hui 20 % (selon les chiffres officiels récemment publiés) ne paient aucune cotisation, parmi lesquels une forte proportion des membres de l'APsaA : l'Europe représente 48 % des membres et fournit 55 % des recettes de l'IPA, le niveau moyen des cotisations payées par l'« Europe est de 260 dollars, de 200 dollars pour l'Amérique latine et de 160 dollars pour l'Amérique du nord. Je rappelle que la cotisation payée par l'APF s'élève à 325 dollars. Enfin les questions de représentativité sont une source croissante de tension, puisque quel que soit le nombre de membres par régions, le nombre de représentants reste toujours de 7 : ce qui revient à dire par exemple que l'Europe, qui fournit comme je viens de le dire 48 % des membres n'est représentée qu'à hauteur de 33 % des voix au *Board* de l'IPA. Ce qui hypothèque lourdement la possibilité de changements. Tous ces points sont source de débats contradictoires, avec en toile de fond la menace de scission brandie de temps en temps par l'APsaA. Une commission a été créée il y a deux ans (Groupe de conseil) pour tenter de parvenir à quelques compromis. Nous vous avons transmis à ce sujet un échange de courrier de tonalité assez polémique entre un représentant européen de ce Groupe conseil, Phillip Roy, le président du Groupe en question, Martin Gauthier et le président de l'APsaA William Glover...

Virginia Ungar de son côté s'est montrée apparemment sensible aux risques que font courir à la survie de l'IPA ces points de discorde et ces opacités dans la gestion de l'Association internationale : la décision d'une augmentation de 50 dollars de la cotisation s'est accompagnée de l'instauration d'une cotisation plancher obligatoire de 100 dollars pour tous et le projet de clarifier ce statut discutable de retraité avec la constitution d'un statut de membre honoraire. D'autre part, dans un souci d'ouverture plus attentive aux réalités régionales, la proposition de réaliser régulièrement des réunions des Présidents des sociétés composantes, à titre consultatif, ainsi que la proposition qu'un des 7 représentants régionaux soit d'office le Président de la Fédération régionale, la FEP pour l'Europe.

Il n'est pas certain que ces concessions soient suffisantes pour apaiser les tensions entre les différentes régions. Bien entendu on peut imaginer que ces différends qui concernent apparemment des enjeux politiques et économiques très concrets, ne soient que les expressions manifestes d'autres discordes, beaucoup plus fondamentales et sans doute inéluctables, qui touchent à l'hétérogénéité de plus en plus marquée d'un continent à l'autre de pratiques dissonantes mais réunies sous le terme unique de psychanalyse et sous le label de l'IPA. Le « *Common ground* » aujourd'hui se réduirait-il à quelques signifiants du lexique freudien religieusement conservés mais qui cachent en vérité la massive disparité des pratiques et des théories ? La pandémie viendra-t-elle un peu plus définitivement élargir le fossé ? Probable.

Autre point : l'insistance avec laquelle le bureau actuel de l'IPA s'est référé à ce qui se formule ainsi dans le lexique IPA : la psychanalyse « *out of the room* » ou encore « *out of the couch* » ou encore « *beyond the room* ». Soit la nécessité et l'urgence dans lesquelles se trouveraient aujourd'hui les analystes de sortir un peu du confort de leur cabinet pour apporter leur contributions théoriques et pratiques aux grandes causes qui agitent la planète : le climat, les migrations, le terrorisme, les atteintes à la démocratie et aux droits de l'homme, les revendications communautaristes, etc. L'implicite de cette politique pourrait être que la psychanalyse, en élargissant son périmètre d'action hors les murs de leurs « offices », pourrait trouver là un second souffle et une cause commune au-delà de nos diversités. La pandémie est venue apporter, de façon inattendue, partout dans le monde, l'occasion de mettre en pratique ces orientations. Entre autres exemples, la multiplication impressionnante des initiatives lancées par de nombreuses sociétés d'analystes de proposer aux victimes du Covid et aux soignants, des aides psychologiques d'urgence temporaires et bénévoles. Y compris lorsque ces aides s'adressent à d'autres psychologues réputés en souffrance. C'est ainsi qu'après la catastrophe de Beyrouth, le Président de la FEP s'est trouvé confronté à une avalanche de bonnes volontés prêtes à offrir aide psychologique et supervisions bénévoles aux quelques analystes Libanais réunis en *Study group* de l'IPA, avant même qu'ils aient demandé quoi que ce soit. Ou encore l'enthousiasme militant manifesté par nombre de psychologues européens, pour sortir des prisons de Minsk, un collègue Biélorusse arrêté par la police, pour avoir manifesté contre le régime. Enthousiasme généreux mais un brin intempestif, que seuls les appels de son entourage à la prudence et à la discrétion, ont permis de tempérer.

En bref pour reprendre la formule d'un collègue, qui lors du confinement, s'est très activement engagé au service d'une plateforme offrant aux soignants des hôpitaux une écoute psychanalytique d'urgence : « dans cette situation, disait-il, j'avais besoin de servir à quelque chose ».

Vous aurez par ailleurs constaté, si vous vous intéressez aux messages qu'adressent régulièrement l'IPA à ses membres, diverses initiatives qui permettent de maintenir les liens par le biais d'internet parmi lesquels d'intéressants *Web séminaires*. Ces rencontres sont d'un accès facile et méritent d'être fréquentés.

Je signale aussi que l'IPA lance chaque année des enquêtes auprès de toutes les sociétés composantes sur différents thèmes. Nous avons eu depuis deux ans à répondre à deux d'entre elles, l'une sur le thème des analyses didactiques et plus récemment sur les conséquences de la pandémie sur nos pratiques de formation. Ces enquêtes sont intéressantes car chaque société composante a la possibilité de diffuser sa réponse à toutes les autres, ce qui offre des perspectives très larges sur la diversité des pratiques institutionnelles de par le monde.

#### Quelques informations pratiques maintenant

Le 52<sup>e</sup> congrès de l'IPA aura lieu *online* du 21 au 25 juillet et du 29 juillet au 1<sup>er</sup> août 2021 sur le thème : *L'infantile : ses multiples dimensions*. Renseignements sur le site IPA : <https://ipa.world>.

Le numéro 12 de *Psychoanalysis.today* (*e.journal* de l'IPA), intitulé *Le corps et la psychanalyse*, a été publié en ligne en décembre 2020 avec un article Christophe Dejours et un entretien accordé à Cristina Lindenmeyer. Chantal Duchêne González faisant partie du Comité éditorial, en tant que représentante de la FEP, assure la coordination pour la version française de la revue.

Le numéro 13 de *Psychoanalysis.today*, *Psychanalyse et communauté*, a été publié en ligne fin mars 2021 avec un article de Catherine Herbert.

Lien : <http://www.psychanalysis.today.fr-FR/Home.aspx>

Renseignements : [c.duchenegonzalez@gmail.com](mailto:c.duchenegonzalez@gmail.com)

#### FEP

La 33<sup>e</sup> Conférence annuelle de la FEP prévue à Nice, aura lieu du 25 au 28 mars 2021 en visio-conférences, sur le thème : *Réalités*. Avec les participations de Jaques André, Leopoldo Bleger et Philippe Valon. Pascale Michon Raffaitin est membre du Comité de programme. Renseignements :

<http://www.epf-fep.eu/fre/page/11-14-4-2019-corps-conference-annuelle-2019-de-la-fep>

Le *New Members Seminar* qui devait avoir lieu les 13 et 14 juin 2020 avec la participation de deux analystes en formation à l'APF ayant eu leur cursus homologué, dont Isabelle Cahingt, d'abord reporté aux 12 et 13 juin 2021 à Bruxelles, sera encore reporté en juin 2022.

#### CPLF

Le 81<sup>e</sup> Congrès des psychanalystes de langue française aura lieu du 13 au 16 mai 2021, en visio-conférences, sur le thème : *Espace psychique, lieux, inscriptions*. Les rapports seront présentés par Eva Weil pour la SPP et par Viviane Chetrit Vatine et Michel Granek de la Société psychanalytique israélienne. Des ateliers seront animés par Paule Lurcel, Dominique Suchet, François Villa et Michel Gad Wolkowicz. Renseignements : <http://www.spp.asso.fr>

La rencontre franco-belge (entre membres de l'APF et membres de la Société belge) initialement programmée pour mars 2021 est proposée pour 2022...

Je voudrais enfin m'attarder quelques instants sur un aspect qui peut sembler quelque peu polémique mais pour autant pas forcément infondé : un problème ici aussi de représentativité. Ceux parmi les Européens qui font acte de candidature pour représenter l'Europe au Bureau de l'IPA sont élus par nous, les *Full members* des sociétés composantes mais en général par une proportion assez faible de votants. Nous nous intéressons, à l'APF, que très modérément à ces élections et sans doute en attendons-nous peu dans l'ensemble de l'action de nos représentants. Les candidats une fois élus sont à mon sens très souvent pris dans un dilemme en grande partie dû à l'influence disproportionnée qu'exercent les États-Unis sur l'IPA. S'ils mettent trop directement en question les aspects discutables de l'exception américaine, ils risquent bien de voir leurs ambitions personnelles dans l'institution IPA fortement hypothéquées, du fait même du poids que pèse l'APSA dans les votes et le soutien qu'elle trouve auprès des sociétés d'AL. À l'inverse, s'ils se montrent très conciliants avec les Américains, ils renoncent à défendre les intérêts européens. Cela aussi bien sur les questions de cotisations, que des politiques de formation, sans parler des différends théorico-cliniques qui sont vertigineux. D'autant qu'en général les sociétés composantes ne demandent pas vraiment de comptes à leurs représentants. Bref la situation était telle que, jusqu'à maintenant, pour accéder aux sommets de la pyramide IPA si vous vouliez, il valait mieux ne pas trop ruer dans les brancards. Il me semble que cela pourrait changer.

#### Pour finir

L'étrange situation dans laquelle nous sommes plongés depuis un an, avec ses incertitudes, sa charge d'inquiétude, ses menaces sur l'intégrité physique, ses effets de sidération, les contraintes et limitations pénibles exercées sur nos libertés élémentaires et sur nos intérêts culturels, tout cela si inattendu, se prêtait particulièrement à ce que chacun au Conseil soit, plus qu'à l'ordinaire, tenté d'afficher ses folies privées. Ce fut parfois le cas lors de nos réunions. Mais j'ai beaucoup apprécié que de ces expressions caractérielles et de ces mouvements d'humeur inévitables, ne soient jamais absente une note d'humour et de respect vis-à-vis des positions de l'autre accompagnée d'un authentique enthousiasme à travailler au service de l'APF. J'en suis très reconnaissant à mes collègues : par ordre alphabétique Corinne Ehrenberg, Brigitte Eoche-Duval, Gilberte Gensel, Olivia Todisco, Pascale Totain, auxquelles bien sûr j'associe Pascale Michon Raffaitin.

Je remercie Madame Mamane de nous avoir porté assistance durant ces deux ans avec efficacité, discrétion et connaissance approfondie des étranges coutumes de notre tribu. C'était si j'ai bien calculé, son douzième Conseil.



# ***Rapport de trésorerie au 31 décembre 2020***

***Gilberte Gensel***

Chers collègues,

Je vous présente ici les comptes de fonctionnement et de résultats pour l'exercice de l'année 2020, au cours de laquelle se sont produits quelques événements exceptionnels.

- Une baisse notable de l'activité de notre Association, en raison de l'épidémie et des limitations qu'elle nous a imposée.
- Des économies forcées réalisées sur les charges, qui nous donnent un bilan excédentaire.
- Le changement du cabinet d'experts comptables.
- Le décès inopiné de notre webmaster, Fabrice Perrinel.

Sur le document comptable qui vous a été distribué, on peut constater d'un seul coup d'œil cette baisse d'activité, au volume total des mouvements, volume qui est inférieur de quelque 100 000 € à celui de 2019. En conséquence de quoi l'année 2020 a dégagé un excédent relativement important, dont je vais vous détailler quelques causes.

Il est dû à l'absence quasi totale de frais d'accueil et de déplacements, à la quantité notablement réduite de locations de salles (et à la réduction des prix des locations réalisées) et à la mise au chômage partiel, alloué par le gouvernement pour notre secrétaire, pour une durée de 3 mois et demi.

Cet excédent, qui s'élève à 61 212 €, nous permettra d'affronter sans inquiétude quelques échéances prochaines.

- Il nous permettra de faire face au retour d'une activité normale de notre Association dès le printemps prochain, avec le retour aussi de charges plus élevées.
- De financer l'indemnité de départ à la retraite de notre secrétaire, madame Mamane, indemnité dont le montant, fixé par la loi s'élève à un mois et demi de son salaire.
- De mettre en place une nouvelle maintenance et administration de notre site *web*, pour lequel nous devons engager un développeur qui, dans la foulée de la reprise du site actuel, le remettra à jour et en fera, selon la formule d'un devis déjà reçu, « un véritable outil performant de communication et de partage, et un outil de travail ». Dans cette perspective, un montant de 13 500 € a été prévue au budget 2021.
- Cet excédent nous permettra également d'absorber les éventuelles charges d'un déménagement.
- Et, ainsi que me l'a fait remarquer notre expert-comptable, madame Laraki, alors que, en temps normal les résultats sont à peine à l'équilibre, cette année la marge dégagée est d'environ 23 % et nos réserves en seront, au final, quelque peu augmentées.

Nous avons pu élaborer un budget 2021 en ligne avec les produits 2020, un budget qui est donc à l'équilibre.

En conséquence de tout ceci, je propose de ne pas augmenter les cotisations cette année, mais je vous rappelle que l'augmentation votée l'année dernière – en septembre, avec un exercice déjà bien engagé – n'a pas été appelée et qu'elle figurera donc au titre d'ajustement sur le montant appelé cette année.

Pour conclure tant ce rapport de trésorerie que ma mandature, je tiens à remercier chaleureusement madame Mamane pour l'aide considérable qu'elle m'a apportée pendant ces turbulences, une période pendant laquelle, comme elle me l'a dit, « il vous est tout arrivé ».

*Gilberte Gensel*

---

---

Je remercie également madame Laraki, tant pour ses compétences que pour son accompagnement au cours du changement de cabinet, ce dont j'ai eu l'occasion de vous faire part dans le précédent rapport de trésorerie. Et pour finir, je remercie notre président, Claude Barazer et l'ensemble du Conseil, de m'avoir permis de participer à ces palpitantes péripéties administratives, expression qui a les caractères d'un oxymore.

J'espère pouvoir répondre de façon satisfaisante à d'éventuelles questions.

# *Rapport d'activité du Secrétaire du Comité de formation*

*Jean-Yves Tamet*

Le compte rendu d'activité ne peut échapper cette année à la question de savoir comment nous nous sommes aménagés, en ces circonstances imprévues, pour poursuivre au mieux le travail qui nous échoit ; c'est donc par cet aspect que je commence mon rapport avant de passer aux données concernant admissions, validations et contrôles.

Quand je dis « au mieux » pour évoquer la tâche, c'est avec le souci de préserver ce que nous ne savons pas exprimer clairement, à savoir « l'analytique » de l'entreprise, tant lors des admissions que lors des validations. Ce fut, je crois, notre souci majeur et constant : comment rester attentif et présent sans altérer les exigences que nécessite cette activité. Mon rapport est donc le bref récit d'un parcours soumis à des cahots et des inflexions mais la ligne droite n'est pas forcément la voie directe entre deux points, constat élémentaire de la navigation à voile.

Depuis la première constitution du Comité, nous nous serons réunis trois fois en présence et nous aurons eu des réunions en visio-conférences, mensuelles ou même à une reprise bi-mensuelle, soient 10 au total. De plus, nous aurons eu nombre d'échanges par *e-mail* sur les conditions de notre fonctionnement. J'ai relu, pour faire ce rapport, le contenu de certains des *e-mails* échangés qui traduisent la perplexité initiale et le souci de continuer mais pas à n'importe quel prix ; puis sont arrivés des suggestions qui ont permis la poursuite de l'activité.

Ainsi accepter de se rencontrer en visio-conférence fut déjà une contrainte difficile à admettre pour un groupe qui n'avait pas encore trouvé son rythme de croisière et n'avait pas vécu de soirées de discussions Dauphine. Nous étions d'autant plus inquiets que le Comité de formation précédent avait fonctionné deux ans avec les mêmes titulaires et avait trouvé un équilibre de discussion : là, nous étions placés face à la nouveauté des conditions, avec quatre collègues qui nous rejoignaient.

Nous avons donc commencé à nous rencontrer en visio-conférence d'abord pour étudier les admissions en cours. L'expérience nous a montré que nous pouvions, avec cette formule, maintenir la procédure et apprendre aussi à échanger entre nous : la scansion de trois rapports successifs a été un bon exercice pour mesurer les contraintes de cette disposition. Nous avons même évoqué mais pour la refuser, la possibilité de faire des entretiens en vidéo alors que nombre d'entre nous avait récemment découvert l'usage de séances au téléphone ou pour certains en vidéo. Chose curieuse, les demandes d'admission ont continué sur un rythme assez proche de celui que nous connaissons d'habitude. Ainsi jusqu'à l'été, nous avons étudié trois candidatures à l'admission. Une première remarque incidente : lors des entretiens d'admission, la référence à « l'extra-territorialité », fut souvent évoquée par les candidats mais dans un contexte particulier, assez loin du sens que nous lui accordons au regard de l'histoire de son introduction dans nos débats. Cet aspect pourrait donner lieu à réflexion ultérieurement.

Puis entre septembre et octobre, alors que nous avons pu de nouveau recevoir des candidats pour des validations, nous avons dû stopper cette activité, compliquée à organiser, en tenant compte des mesures sanitaires et de l'éloignement géographique des candidats, comme de celui des titulaires du Comité de formation (4 provinciaux dans le Comité de formation) ou des superviseurs. En septembre et octobre, lors de deux réunions en présence, nous avons examiné 4 candidatures à la validation et deux à l'admission. Puis les nouvelles contraintes nous ont obligé à recourir de nouveau à la visio-conférence pour nos réunions jusqu'à celle de mars en présence, enfin !

Notre souci constant a été de ne pas arrêter toute activité et de garder celle-ci satisfaisante au regard de nos exigences. Nous sommes rapidement convenus que nous pourrions tenter de discuter les rapports de validation sous le mode de visio-conférence en introduisant une notion précautionneuse qui disait que nous le ferions « pour des situations qui, *a priori*, ne poseraient pas de problèmes pour les membres de la commission ». Mais vaine prudence car qu'est-ce qui ne pose pas de problèmes et comment le détecter à l'avance ? Nous avons procédé au cas par cas. Les examens de deux premiers rapports en visio-conférence nous ont montré toute la complexité des modifications de l'écoute qui ne pouvait se déployer pleinement. Nous partions en effet, d'un mode nouveau d'échanges, sans passé commun et face à une discussion en groupe qui devait s'établir face à un écran. Or, cette procédure fatigue et lasse rapidement, de plus elle est très mal adaptée à une écoute en perspective comme l'est celle qu'exige l'écoute d'un rapport, produit de discussions sur des séances d'analyse. Nous pouvons encore une fois toucher du doigt l'extrême complexité du dispositif de validation qui a besoin de conditions bien établies pour se dérouler.

Alors un aménagement fut préconisé afin que la clinique rapportée lors des rapports de validations le soit d'une manière la plus ouverte et la plus claire possible : confrontés à une situation délicate lors d'une validation, nous avons essayé l'aménagement suivant : le rapporteur s'est astreint à écrire un compte-rendu suffisamment précis et nous l'a communiqué avant, puis, le soir du Comité, il l'a lu et en a développé l'argumentation comme d'habitude. Chacun des membres a choisi de prendre ou non connaissance du rapport au préalable. Mis à l'épreuve, cet aménagement nous est apparu satisfaisant pour les besoins de nos nouvelles conditions d'écoute, même si chaque discussion de validation a pu exiger un temps long, souvent deux heures. Ainsi ce modèle s'est-il installé pour les validations en visio-conférence de 2021.

En ce qui concerne les suites données aux validations, nous nous sommes inscrits dans le droit fil des précédents Comités en apportant une attention au devenir des situations quand un ajournement a été préconisé : diverses solutions ont été retenues, comme celle d'être reçu par la même commission rapidement ou par une autre plus tard, le plus souvent sans la présence du superviseur lors de la deuxième rencontre. Chaque contexte a été apprécié en fonction de dispositions analytiques qui ont présidé au déroulement de la validation puis à son évaluation par le Comité.

Récemment, nous avons tenu compte également que, malgré l'afflux de demandes de validation, nous puissions composer les commissions en tenant compte, comme il est l'usage, des départs de cinq d'entre nous : ainsi le Comité qui prendra le relais pourra-t-il travailler avec des rapports à examiner dès sa première réunion.

Pour en venir aux données, je note :

Admissions : 6 il y a deux ans, 12 il y a un an et 7 cette année dont 1 homme et 6 femmes dont 4 de divan APF. Nous avons examiné 9 candidats et en avons retenu 6 ce qui est étonnant durant cette période.

Validations C1 : il y a deux ans 8, il y a un an 10 et cette année 5 étudiées avec 3 admis et 3 ajournements.

Deuxième remarque incidente : il existe depuis quelques années un mouvement perceptible de « validations en deux temps » et notre Comité de formation n'échappe pas à cette évolution qui introduit un rapport fragmenté du temps de l'évaluation.

Validations C2 : il y a deux ans 7, il y a un an 6 et cette année 6 dont 1 refus et 1 ajournement. Il y a deux ans, comme il n'y a pas eu de renouvellement du Comité de formation, celui-ci n'a pas subi le fléchissement habituel d'activité en fin de Comité, ce qui est sensible l'an passé.

Par ailleurs, sollicités par André Beetschen nous avons réfléchi à comment améliorer les échanges entre le Comité de formation et les analystes superviseurs. Viviane Abel Prot a écrit un texte qui reprend certains éléments de cette réflexion collective.

Homologations de cursus : il y a un an 3 et cette année 3 validées et un ajournement ; cette activité qui est du ressort du Collège des Titulaires a subi un ralentissement du fait de la moindre activité du Collège des Titulaires

(6 demandes sont en cours). Felipe Votadoro a présenté, lors de la demi-journée de l'Institut de formation, une réflexion sur l'homologation de cursus.

Contrôles : 195 analystes en formation, 44 sans supervision, 40 en premier contrôle et 26 en second, 38 cursus homologués.

Avant d'aborder les chiffres je vous cite Victor Smirnoff<sup>1</sup> « *La liberté qui préside au choix que l'analyste en formation fait de ses « contrôleurs », de ses séminaires, de ses lectures entraîne qu'il lui appartient d'élire ses propres « maîtres »* ». Son propos inscrit les contrôles dans un registre de choix pour chaque analyste en formation. Voici la répartition actuelle :

1 analyste 9 contrôles  
1 analyste 8 contrôles  
2 analystes 7 contrôles  
1 analyste 6 contrôles  
1 analyste 4 contrôles  
3 analystes 3 contrôles  
5 analystes 2 contrôles  
9 analystes 1 contrôle  
11 analystes 0 contrôle

Soit 69 contrôles en cours : 5 analystes ont 37 contrôles, 10 analystes ont 23 contrôles, 20 analystes ont 1 ou pas de contrôle. Une lecture rapide des précédents rapports des Secrétaires du Comité de formation invite à la modestie du commentaire. Tout au plus rappeler qu'en 1994, Raoul Moury soulignait déjà que « *5 superviseurs ont en cours 36 contrôles sur les 64* » et face à cette répartition, il rappelait la constatation de J.-B. Pontalis quelques mois plus tôt « *Aux yeux des analystes en formation, certains d'entre nous, sans doute, incarnent plus ou mieux que d'autres, non seulement ces personnages du passé mais surtout l'institution elle-même. Ils représentent l'identité de l'APF et sont donc le lieu d'appel du Transfert de Transfert. Plutôt que de le déplorer, prenons-en acte* ». Face à l'écart du nombre de supervisions parmi les titulaires, Pierre Fedida<sup>2</sup> notait : « *C'est dans le cadre des activités d'un Comité que chacun d'entre nous est placé en situation de supervision.* » Je ne fais là que souligner l'ancienneté de cet écart, la constante discussion qu'il suscite à chaque Assemblée générale et le fait que chaque génération d'analystes en formation prend la responsabilité d'élire « ses propres maîtres, » pour reprendre les mots de Victor Smirnoff.

À l'issue de ce compte-rendu, je tiens à remercier vivement la patience des analystes en formation comme celle des collègues titulaires face à nos lenteurs et hésitations, remercier aussi l'ensemble des membres du Comité de formation ainsi que son Président, particulièrement attentifs et disponibles, auprès de qui j'ai trouvé soutien et propositions pour conduire avec eux la marche du Comité en cette période troublée, merci également à Madame Mamane pour sa disponibilité.

---

1. « Le squelette dans le placard », *NRP*, n° 14, 1976.

2. « Rapport du Secrétaire du Comité de formation », *Documents & Débats* n° 42, 1994.

**VALIDATIONS DE PREMIERS CONTRÔLES**

Demandes de validations	Contrôles validés	Contrôles refusés	Ajournés
2020/2021	3		3
2019/2020	10		
2018/2019	8		

**VALIDATIONS DE SECONDS CONTRÔLES**

Demandes de Validation	Contrôles validés	Contrôles refusés	Ajournés
2020/2021	4	1	1
2019/2020	6		
2018/2018	7	1	

**HOMOLOGATIONS DE CURSUS**

Demandes d'homologations	Cursus validés	Demandes non examinées par le CT
2020/2021	3 (+1 ajourné)	5
2019/2020	3	7

**TABLEAU DES DEMANDES D'ADMISSION À L'INSTITUT DE FORMATION**

	2020/2021	2019/2020	2018/2019
Demandes par téléphone	7	9	7
Demandes par courrier Et courriel	25	19	25
Demandes ayant abouti à un envoi de la liste du CF	7	16	12
Candidatures examinées par le CF	9	15	6
Candidats refusés	2	3	
Candidats admis	7	12	6

**RÉPARTITION DES CANDIDATURES ACCEPTÉES**

CANDIDATS	6	HOMMES	1	FEMMES	6
MÉDECINS					
PSYCHOLOGUES		1		6	
DIVANS APF				4	
DIVANS SPP					
(IV° G., SPRF, SPF) autres		1		2	

**RÉPARTITION DES CANDIDATURES REFUSÉES**

CANDIDATS	2	HOMMES		FEMMES	2
PSYCHIATRES					
PSYCHOLOGUES					2
AUTRES					
DIVANS APF					2
IVème Groupe					
SPP					
Divans inconnus					

Nombre d'analystes en formation Années d'admissions	Analystes n'ayant rien entrepris	Premiers contrôles			Seconds contrôle			Cursus homologués	Refus sociétariat	
		En cours	Validés	Refusés ou ajournés	En cours	Validés	Refusés ou ajournés			
Admis entre 1964 et 1973	2					1		1		
Admis entre 1974 et 1983	5		2				1	2		
Admis entre 1984 et 1993	16	3		1			1	9	2	
Admis entre 1994 et 2003	38	7	0	6	2	5	3	14	1	
Admis entre 2004 et 2013	69	6	9	13	2	18	8	1	12	
Admis depuis 2014	64	28	31	2		3		1		
<b>Totaux</b>	<b>195</b>	<b>44</b>	<b>40</b>	<b>23</b>	<b>5</b>	<b>26</b>	<b>12</b>	<b>4</b>	<b>38</b>	<b>3</b>

Le nombre d'analystes en formation est à ce jour de 195, chaque analyste en formation n'est que dans une seule catégorie.

# ***Rapport Le Présent de la psychanalyse***

***Jacques André***

Je voudrais d'abord associer à ce rapport l'ensemble du Comité de publication de la revue. L'investissement remarquable de chacun fait que travail et plaisir de penser y sont inséparables.

Notre revue est évidemment partie prenante de notre époque et particulièrement du moment difficile que traverse l'édition de la psychanalyse ; la difficulté pour les revues, par rapport aux ouvrages, étant encore accentuée. Le lieu de diffusion et de vente au public, c'est par excellence la table du libraire lors des différents colloques, notamment lors des journées ouvertes de l'APF. Leur ajournement pour cause de pandémie n'arrange rien. Ce sont donc les abonnements qui assurent à notre revue le socle indispensable à sa continuité. Il y a aujourd'hui 247 abonnés. Ce chiffre constitue une assurance relative, c'est une nécessité que d'essayer de l'augmenter.

## **Les publications**

Le numéro 5, *La vie rêvée*, est paru en janvier de cette année. La journée ouverte sur le rêve, les entretiens sur la déformation ont constitué la base de ce numéro.

Le numéro 6 à paraître à l'automne était programmé autour du thème de la pulsion, en lien avec la journée ouverte prévue pour janvier dernier. Ce numéro devait également procéder à la réédition de *La pulsion pour quoi faire ?*, actes du colloque de mai 1984, réunissant les interventions d'Anzieu, Laplanche et Widlöcher et l'introduction de Dorey. La pandémie a bouleversé le calendrier. La pulsion, ce sera au mieux pour le numéro 8.

Nous avons donc dû, dans une certaine urgence, prévoir 2 numéros, le 6 et le 7. Thème (sinon titre) du n° 6, *L'étranger*. Thème du n° 7, *Détresse dans la civilisation*.

Les auteurs sollicités, APF ou extérieurs, ont généreusement répondu à notre impatience et ces 2 numéros devraient voir le jour sans trop de difficultés. J'en viens au point principal, la création d'un site *web* pour la revue.

## **Un site web pour *Le Présent de la psychanalyse***

Pourquoi un site ?

Une première possibilité eut été de simplement ajouter une rubrique au site existant de l'APF. L'encombrement du site actuel condamne cette éventualité, sauf à s'en tenir à quelques indications restreintes.

La première raison à la création d'un tel site est de promotion. Notre revue reste trop confidentielle, l'existence d'un site à tout moment consultable offre une vitrine dont il n'y a aucune raison de se passer. Avec, bien sûr, l'espoir d'un retour sur investissement dont bénéficierait la revue, qu'il s'agisse d'abonnements ou de ventes.

La deuxième raison est de contenu. Avec 2 fois 300 000 signes par an, le volume de la revue, de ce qu'elle peut publier, est particulièrement contraint. Un site permettrait de faire place à un certain nombre d'écrits supplémentaires.

Il ouvrirait surtout la possibilité d'autres formes de publications, notamment des notes de lecture à propos d'ouvrages récemment parus ou d'entretiens avec leurs auteurs. La forme de l'échange dialogué, éventuellement



*Jacques André*

---

---

du débat à plusieurs intervenants sur un même thème, se prête particulièrement bien à la structure d'un site *web*.

Un tel site augmenterait bien sûr la charge de travail du Comité de rédaction de la revue. À voir si celui-ci devra rééquilibrer sa composition en fonction de cette nouvelle donnée. Un tel projet ne peut se concevoir qu'en étroite articulation avec le Conseil selon des modalités qui seront à préciser.

C'est donc avec le nouveau Conseil que nous discuterons de ce projet.

## ***L'actuel, au cœur de la situation analytique : comment nous en parler ?***

***Anne Homer Koffi***

On tourne toujours autour du même pot. Mon pot, ce serait comment échanger autour de notre travail d'analystes ? La question est abyssale concernant l'échange avec les autres champs du savoir. Mais elle est déjà conséquente lorsqu'elle ne s'intéresse qu'à l'échange inter-analytique. Qu'il soit dit scientifique, pour la recherche, pour la formation ou la transmission. À ce titre, les cliniques psychanalytiques me semblent être des lieux de recherche sur les modalités de partage et de « traitement » de l'expérience transférentielle.

La fois précédente où j'étais intervenue lors d'un débat du samedi, j'avais essayé de cerner la place de la clinique à l'APF. Et plus précisément l'évolution de la place faite au général c'est-à-dire une des modalités parmi d'autres de l'échange entre analystes. Il me semblait repérer que l'institution APF avait surtout privilégié le singulier dans la tension pourtant irréductible entre le général et le particulier.

Plus récemment, le vif de cette interrogation m'est revenu au travers de deux interventions de Michel Gribinski qui a énergiquement refusé une place au général. Lors du premier samedi après-midi de cette série, Michel Gribinski s'élève contre le repérage clinique évoqué par Brigitte Kammerer : des patients dont le défaut de symbolisation les fait s'orienter vers des traitements psychanalytiques en institution et autres que la cure type : psychothérapie au Centre Évelyne et Jean Kestemberg, psychodrame à l'ETAP. Également lors de nos derniers Entretiens sur la *Déformation*, Michel Gribinski indique son désaccord avec la notation clinique de Marília Aisenstein, reprise par Udo Hock, concernant des patients qui ne déformeraient pas ou pas assez. Je crois comprendre que ce qui gêne, c'est le « des » c'est-à-dire le général.

Les deux analystes qui osent le général sont des analystes qui travaillent dans des lieux collectifs de pratique de la psychanalyse. Est-ce un hasard ? Sinon, comment le penser ? Le général et une objectivation minimale, comme par exemple la notion d'indication et de ses critères, sont-ils un passage obligé pour les centres de traitements psychanalytiques ? Une nécessité pour l'élaboration collective en leur sein ? Voire une nécessité pour le maintien de leur existence ?

C'est à partir de mon travail d'analyste au centre Victor Smirnoff que j'interviens aujourd'hui. Depuis le projet de cette après-midi, la situation matérielle, les conditions d'existence du centre ont bien changé. Nous sommes pris dans le *maelström* des impératifs économiques d'une administration aux ordres d'un politique obstiné par la destruction lente du service public ; et dans la bataille des égos, à nu, quand il n'y a plus d'objet de dispute dans le champ désertique de la psychiatrie française et de ses idées. Comme vous avez pu le lire dans récemment l'article de *Libération* sur l'hôpital Sainte-Anne.

C'est forcément bizarre de parler aujourd'hui à partir d'un centre fantôme. Mais cette répétitive précarité du Centre n'est peut-être pas sans lien avec mon sujet.

1 – En s'interrogeant sur nos modalités d'échanges entre analystes, l'actuel est précieux car il met tout de suite les choses en crise : l'actuel est muet.

Freud l'avait mis d'emblée du côté du biologique. De ce fait, en 1896, les névroses actuelles étaient rangées comme une part de la psychopathologie complètement inutilisable par la psychanalyse. Pour ensuite arriver, bien plus tard en 1917, à voir les névroses actuelles comme un noyau opaque au cœur de toute psychonévrose de défense. Il y a un parallélisme chez Freud entre l'actuel et la Chose. Dans le complexe de perception, à

l'inverse de l'attribut qui, lui, est compréhensible, la Chose en est la part inassimilable<sup>1</sup> (cf. *Le projet d'une psychologie*).

Dominique Scarfone estime que les névroses actuelles ont la même place que la Chose dans l'échafaudage clinique et théorique de Freud : au début, une place radicalement séparée et intraitable, pour ensuite devenir un noyau : la Chose au cœur du psychisme, la névrose actuelle au cœur de la théorie des psychonévroses de défense.

Jean Laplanche met lui aussi dans une sorte d'équivalence ou de série : la Chose, le reste intraduisible chez chacun fait de la part énigmatique du message de l'autre compromis par son sexuel inconscient et le sexual. Le sexual serait la part du sexuel muette mais à ce titre éternellement, ou plutôt actuellement, agissante dans la mesure où l'actuel pourrait-on dire est le produit du sexual.

On voit bien ce que Laplanche a emprunté à Jacques Lacan : le reste intraduisible est proche de la définition lacanienne du Réel, « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ». Et il est presque mis à la même place que l'objet a, réacteur inviolable au cœur du psychisme humain, objet-source de la pulsion, objet-cause du désir.

D'un point de vue métapsychologique, je dirais que l'actuel sur le plan économique emprunte à la force constante de la pulsion ; que sur le plan dynamique il constitue un temps non chronologique – le temps qui ne passe pas de Pontalis, l'impassé de Scarfone, le temps structurellement lié à l'objet a chez Lacan c'est-à-dire à la fois lié à la répétition inlassable pour approcher un objet inatteignable, et à l'opposé un temps logique lié à l'acte et à l'événement comme dans l'histoire des trois prisonniers. Enfin sur le plan topique, l'actuel a cette place de noyau opaque au cœur du sujet.

2 – S'il est muet et insaisissable, l'actuel a cependant pour destin dans la cure d'être repéré par ses effets. Ce que Laurence Kahn dit de la Chose comme absolument inconnaissable mais inférable au travers de l'expérience de la situation analytique, nous pouvons je crois l'appliquer à l'actuel. Dans la relation entre analysant et analyste, l'actuel devient alors actualisation, action, *agieren*, et il permet ainsi à l'analyste dans certaines conditions d'inférer quels conflits ont pu occuper le terrain il y a longtemps.

La scène transférentielle est le lieu de l'actuel. Mais il ne s'y représente pas (pas de *Vorstellung*), il s'y présente (*Darstellung*). Le mode de manifestation de l'actuel est précisément l'absence de représentations. Scarfone indique qu'il n'y a pas une figuration de la Chose mais une manifestation de sa présence.

Répéter au lieu de se remémorer, dit Freud. Le transfert est action et répétition.

Cette répétition n'est pas une ré-édition, même si pour chacun de nous la tentation est toujours grande de minimiser l'immense travail de la censure, du déguisement et de la déformation et de ramener vers le familier. Travail du transfert, comme on dit travail du rêve.

Non seulement le transfert n'est pas une ré-édition, mais c'est bien plus compliqué. Laurence Kahn en rend compte de façon radicale : le champ de bataille de la névrose de transfert ne présume en rien de là où s'est tenue la bataille d'origine. Dommage ! Mais encore : il n'y a pas de commune mesure entre ce qui nous est dit et ce qui nous est fait. La cause de ce qui nous est fait ne peut jamais être directement atteinte. Plus qu'une technique, il y a là une éthique de l'écart, en tout cas un principe mis à la direction de la cure : toujours l'écart, attention à la tentation du familier. L'actuel restera toujours radicalement étranger.

Freud gardait une positivité du travail de l'analyste quand, dans ce texte écrit autour de juillet 1938 et édité de façon posthume, *La technique analytique*, il utilise la métaphore guerrière pour décrire notre tâche d'analyste et sa technique : une guerre de son époque, une guerre simple de territoires à conquérir. Plus précisément, on peut peut-être parler d'une positivité de la vision stratégique chez Freud. Dans son repérage des forces en présence, il met du côté de nos alliés la sublimation alors que nous la savons maintenant capable du pire et il

---

1. Freud S., « Le projet d'une psychologie », *Lettres à Wilhem Fliess (1887-1904)*, PUF, 1<sup>re</sup> édition, 2006.

met du côté de nos ennemis le transfert négatif alors que nous savons maintenant apprécier l'aide certes pénible qu'il apporte à notre perspicacité.

Les post-freudiens font une plus large place au négatif dans les moyens qui permettent le repérage de ce qui agite ou paralyse une situation transférentielle : confusion, vacillement, attention révante de Pierre Fédida lorsque la flottante ne suffit pas, incidents de cadre, agirs de parole, etc.

L'écart, le négatif sont là pour nous permettre de prendre la mesure de ce qui agit et qui nous agit, même si la source, actuelle, ne sera jamais découverte.

3 – Mais pour nous dépendre, il faut avoir été pris. Une cure ne sera jamais l'histoire d'un incendie qui aurait pu reprendre mais qui, heureusement, a été prévenu et empêché à temps. L'incendie a toujours lieu. Pas sur la scène. Et où que ce soit. Dans la vie de tous les jours, pas seulement dans les cabinets d'analystes. Puisque l'actuel est au cœur de la rencontre avec l'autre : ce qui de l'autre restera à jamais indéchiffrable en moi ; cet inconnu en moi qui vient toujours rencontrer celui de l'autre.

La méthode analytique nous impose de nous laisser prendre grâce à l'attention en égal suspens et à l'utilisation de l'indifférence. À nous ensuite de savoir que nous allons être pris sans savoir où ni comment : nous laisser aller à la passivité, voire à la passibilité, tolérer de ne pas comprendre, de ne pas savoir.

Dans l'actualisation transférentielle, dans l'*agieren*, ce qui agit, ce n'est pas l'analysant, pas plus que ce n'est l'énoncé qu'il nous donne. Ce qui agit c'est le dispositif pulsionnel qui est au départ du travail de présentation, de *Darstellung*. Laurence Kahn le formule en disant que l'intentionnalité de l'action est totalement dissociée de l'intentionnalité du sujet. Et ce n'est pas si facile de ne jamais perdre de vue ce constat. Cela me semble proche de la fameuse phrase de Lacan dans *L'Étourdit* : qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. Sauf qu'il faudrait peut-être la prolonger : ... dans ce qui s'entend et qui fait.

Vincent a téléphoné au Centre Victor Smirnoff pour être reçu, en précisant à la secrétaire qu'il faudrait un rendez-vous après 18 heures et aussi que le Docteur A., médecin-chef de la coordination dont dépend le centre Victor Smirnoff, insiste pour qu'il soit reçu rapidement. Trois semaines plus tard, il accepte le rendez-vous proposé avec Mr B. À la fin de l'entretien, ils constatent que Mr B. n'a aucune possibilité de séance en fin de journée et que Vincent, travaillant sur des chantiers, ne peut d'aucune façon arriver avant 17 heures 30.

Vincent rappelle 15 jours après. Il renouvelle sa demande. Il indique à la secrétaire que le Dr A. ne trouve pas normal qu'il ne soit pas reçu après 18 heures. Le Centre est dans une période institutionnelle très tendue avec le rattachement de notre service à l'hôpital Sainte-Anne. Nous travaillons depuis plusieurs mois avec la menace d'une fermeture du Centre, brandie tantôt par notre responsable direct, le chef de pôle, tantôt par la direction administrative et médicale.

Je suis seule à ce moment-là à travailler après 17 heures. La secrétaire me sollicite. Mais dans l'immédiat, je me soustraits à ce contexte de pression institutionnelle.

Vincent reprend contact cinq mois plus tard, en précisant que c'est toujours sur les conseils du Dr A. Entre-temps la météo institutionnelle s'est en partie apaisée.

**Premier entretien** : Vincent est à la fois beau et marqué, un peu genre Vincent Cassel : visage fatigué, dents très abîmées, yeux bleus impressionnants, voix de grand fumeur. Tout est dur. Il a rencontré le Dr A. Il l'a rencontré dans un café où il a ses habitudes. Où ils ont leurs habitudes. C'est d'ailleurs une amie de comptoir qui lui a conseillé de se confier à ce psychiatre. Une adresse de bistrot.

Depuis, Vincent a rencontré plusieurs fois le Dr A. dans son bureau à Sainte-Anne. Je me dis que cette situation n'est pas inimaginable mais qu'elle est quand même plutôt hors cadre car Vincent ne fait pas partie du secteur du Dr A. et qu'il n'est pas reçu par lui au CMP. Une sorte de traitement d'exception. Le Dr A. insiste pour qu'il vienne ici au Centre Victor Smirnoff pour une psychothérapie et au Centre Marmottan pour ses addictions,

tabac et cannabis. Il se sent encore une fois « détruit » par la fin d'une relation amoureuse il y a presque un an.

« Je n'ai pas été souvent en couple mais à la fin, à chaque fois je m'effondre. » « Cette femme était particulièrement humiliante. Elle était prof, moi je suis menuisier en intérim. Elle me faisait des reproches sur tout : pas assez cultivé, pas assez d'argent, pas assez dominant, ouvrier c'est-à-dire trop bas socialement et même elle me reprochait de ne pas avoir d'enfant ! »

Il l'avait connue par un ami commun. Maintenant il a perdu aussi cet ami, parce que ce dernier reprenait toutes les critiques faites par son ex à son compte. Voire ils se moquaient parfois de lui...

Il ne sort plus, il ne voit personne en dehors du travail. Et parfois il a même du mal à accepter des missions. Il fume, il ne mange presque pas. Je lui dis qu'en amour le sevrage semble très douloureux... Il proteste : pourquoi je lui dis cela, une personne ce n'est pas un produit !

**Deuxième entretien :** Il commence en me disant qu'il avait re-pensé à ce que je lui avais dit, le parallélisme entre la relation amoureuse et l'addiction. Mais il n'est toujours pas d'accord. « Pourtant je devrais être habitué. Je me fais toujours quitter. Je ne les satisfais pas. » Je souligne : « vous vous faites... » Il ne le reprend pas. Mais après un silence, il associe sur le fait qu'il est parti jeune de la maison. Après une dispute avec son beau-père, sa mère l'a mis dehors. Elle a senti que ça pouvait dégénérer, elle a choisi. Il a squatté chez des amis, il a même dormi une ou deux nuits dehors. Il a fini par aller chez son père. Ça s'est mal passé, son père lui faisait tout le temps des reproches, « le faisait chier » jusqu'au jour où Vincent a failli le frapper. Le père a arrêté.

« [Son] père s'est toujours fait avoir ». Par tout le monde. Il a trimé toute sa vie. Il finit dans une chambre de bonne avec une retraite de misère. Les parents ont fait faillite quand ils avaient repris une brasserie pendant son adolescence. Avant ils étaient gérants. Dans sa deuxième affaire, après le divorce quand il avait 16 ans, le père a été « arnaqué par son associé. »

Ce père lui fait de la peine. Il veut le mettre à l'abri. Acheter pour lui une petite maison en province qu'ils retaperaient ensemble... Sauf que Vincent joue, il gratte. C'est son autre addiction. Il est « souvent à zéro » tôt au début du mois. Mais cet été, il a pu partir 15 jours en vacances. Ce qu'il n'avait pas fait depuis des années. Il est parti dans les Pyrénées avec sa tente.

Je le questionne. Un vrai agir de parole. « Avec votre tante ? » parce que je suis étonnée de voir tout d'un coup surgir une tante, chez un homme aussi solitaire et aussi seul. Bien sûr qu'il a pris une tente pour ne pas dormir avec la foule, dans les refuges. Intérieurement ça m'amuse. Je retrouve immédiatement la vieille blague, plutôt adolescente racontée par un copain qui ne l'est pas : quelle différence entre un rappeur et un scout ? Le rappeur nique sa mère et le scout monte sa tante. Oui, la sublimation est peu à l'œuvre, c'est pulsionnel, c'est cru. Et surtout je retrouve en même temps ce souvenir où des mois ou des années après avoir entendu cette blague, j'en viens à la raconter à un neveu par alliance que j'avais toujours trouvé séduisant et je m'arrête à temps en réalisant quelle était la chute et je fais semblant d'avoir oublié la blague.

**Troisième entretien :** Vincent arrive contrarié par un accrochage avec son chef de chantier. Violence contenue. Regard qui fait peur. Pendant un long temps d'entretien, il se plaint. À quel point les intérimaires sont des « sous-hommes ». Ils sont corvéables, maltraités, méprisés, sous-payés... Vincent explique que quand c'est trop dur, le seul plaisir des menuisiers intérimaires c'est de pouvoir « poser la caisse ». Faire ça au chef de chantier c'est-à-dire se mettre en « fin de mission » et « planter le chantier. » J'ai l'impression que cette expression a un sens en argot : poser un étron, c'est le sens qui me vient en tête. Avec aussi le « sous-homme », c'est un sexuel violent, anal, homosexuel...

Vincent continue d'ailleurs. Avec tout ce mépris, très souvent il pourrait « cogner ». Souvent il pense qu'il pourrait tuer quelqu'un s'il ne « se cassait pas la tête avec la fumette ». Il en est sûr. C'est pour cela qu'il fume depuis 20 ans dès le matin. Après un silence, il dit qu'il a revu cette semaine le Professeur de neurologie

qui le suit pour sa SEP. Tout va bien, c'est stable depuis l'unique crise faite il y a 10-15 ans, vers ses 30-35 ans. Le Professeur lui a redit qu'il n'y avait pas de problème avec le cannabis. Je propose à Vincent de commencer une psychothérapie avec une séance par semaine dans un premier temps. Bien sûr qu'il est d'accord. Surtout qu'un ouvrier, ça n'a pas les moyens de se payer une thérapie ou une analyse dans le privé. Comme ses copains d'enfance, « les fils de bourges » de son ancien quartier, juste à côté du centre...

Nous avons l'occasion d'échanger en équipe autour de Vincent. Parce qu'il a fait partie des demandeurs pour lesquels les enjeux institutionnels ont lourdement pesé sur leur adresse. En parler pouvait tenter de donner un peu de dégageant à l'analyste. Le premier analyste qui l'a reçu se plaint des circonstances de cette adresse avec la pression, voire la menace du médecin chef de la coordination. Relayées voire brandies avec insistance par Vincent. Ce premier analyste a lui aussi gardé et investi le souvenir de ce qui n'était, à l'époque de leur entretien qu'un projet, la randonnée en montagne. À la fois la pensée que ce serait peut-être possible de « randonner » psychanalytiquement avec cet homme. Mais aussi l'inconfort de toute cette pression et la crainte que pour ce patient l'Autre scène ne soit pas très accessible. L'absence d'horaire compatible tombait bien...

Les trois entretiens que je peux évoquer de mon côté permettent en partie d'éclairer les enjeux de **la ré-actualisation** dans ces quatre rencontres et de ma proposition de traitement. Mon collègue homme avait sans doute pu percevoir l'enjeu homosexuel qui s'était **présenté, plus que représenté**, au moins dans la forme de l'adresse et dans son investissement par Vincent : deux hommes dont un puissant forcent un troisième... Dans ces conditions, la perspective de la randonnée ensemble pouvait en effet devenir compliquée...

En tant qu'analyste femme, j'avais pu être sensible au petit garçon ou au petit enfant qui était apparu au fil des rencontres. Il avait enfin trouvé un Papa puissant et protecteur et tous les deux ne pouvaient plus être « mis à la porte », ni l'un ni l'autre. Ni de la maison, ni du Centre Victor Smirnoff... L'enjeu homosexuel pouvait apparaître là, pour moi, moins comme violent, mais comme possiblement structurant.

Par contre mon agir de parole et les associations qui l'accompagnaient m'alertaient sur mon excès d'excitation. Qu'est ce qui venait se **présenter** là aussi ? Il y avait bien en évidence les Pyrénées de mon enfance et les courses en montagne. Et bien sûr des choses plus intimes. Et puis il y a le troisième sens de « tante », l'homosexuel moqué et mon possible contre-investissement, par l'excitation hétérosexuelle, dans ces premiers entretiens, de tous ces transferts latéraux homosexuels. Mais comment savoir si cette « tante » excitée ce n'est pas moi directement prise dans un transfert homosexuel ? Et encore, cette excitation peut aussi être une façon, bien à moi, qui m'appartient et que je reconnais, d'essayer de vite lier libidinalement ce que je pouvais pressentir comme un risque mélancolique ou somatique ? Et enfin bien sûr, il y a tout ce qui peut n'être en rien attrapé par ce réseau de représentations et qui reste obscur et agissant.

De toute façon, surtout ne pas se précipiter à construire. Laisser cet agir comme une pierre d'attente. Puisque l'acte posé par moi, la proposition de psychothérapie, allait a priori nous en laisser le temps.

Actuel d'une névrose, actualisation transférentielle dans la situation de premiers entretiens, actualité institutionnelle accidentelle qui permet de mettre à jour ce qui d'ordinaire l'est moins : de quoi sont faits l'acte, l'action d'un analyste qui décide d'une proposition de traitement ?

Je crois que la question que je me pose, que je vous pose est : pourquoi suis-je venue travailler dans un lieu collectif de pratique de la psychanalyse ? Pourquoi des analystes font-ils ce choix-là ?

La première clinique de psychanalyse aurait dû voir le jour à Budapest. Elle avait été annoncée justement là-bas dans le célèbre discours de Freud à Budapest en 1918. Au-delà des enjeux politico-sociaux (Berlin la Rouge, Vienne la social-démocrate, l'après 1917) et des enjeux d'existence et de formation (quand la médecine et l'université sont des adversaires), au-delà de l'engagement de Jones à Londres et d'Eitingon à Berlin, la naissance des cliniques est définitivement inscrite dans le lien entre Freud et Ferenczi. Peut-être une façon de

traiter ensemble, tous les deux, cette si douloureuse question du reste... Donc des lieux où les analystes viennent essayer de faire quelque chose ensemble avec leurs restes transférentiels ?

En France, les deux plus importantes cliniques psychanalytiques, le CCTP Jean Favreau et le Centre Victor Smirnoff ont été créées dans le même temps en 1955. Les deux institutions jumelles présentent dès le départ une différence fondamentale. Le CCTP voit le jour grâce au souhait de l'Institut de psychanalyse à travers Sacha Nacht de créer un centre de traitements qui soit un outil de formation pour les jeunes analystes. Tandis que notre centre naît d'une initiative personnelle de Victor Smirnoff, sans aucun adossement à une société analytique, ni à la SPF en 1955, ni à l'APF en 1964. Le Centre Victor Smirnoff n'étant pas rattaché à une société analytique, la formation n'y constitue pas un tiers organisateur des échanges entre les analystes en son sein. D'autant plus que Victor Smirnoff a toujours tenu à une pluralité des formations des analystes qui y travaillent.

Marie-Claude Fusco, analyste du Quatrième groupe, qui fut la compagne de Victor Smirnoff et un membre important du Centre, a été invitée en 2009 par Alain de Mijolla à un colloque de la Société d'histoire de la psychanalyse consacré aux cliniques psychanalytiques. Elle y insiste sur une spécificité du Centre Victor Smirnoff par rapport à toutes les cliniques psychanalytiques : l'absence de tiers, incarné le plus souvent, entre le demandeur et l'analyste qui le reçoit.

Lorsque les universitaires et surtout Catherine Matha nous ont sollicités, nous nous sommes interrogés sur le silence des praticiens du Centre, en dehors de ce colloque de 2009 : quasiment aucun écrit personnel ou collectif faisant une référence directe au travail au Centre n'avait été produit. Pas davantage par Victor Smirnoff lui-même. À l'opposé de tout ce que le Centre Favreau a élaboré et partagé avec la communauté analytique.

Smirnoff a inscrit le Centre dans un paradoxe : il estime que le cœur de la relation transférentielle est « privatissime » et dans le même temps il crée une chose bien singulière, un lieu collectif de pratique de la psychanalyse. Pour y partager le privatissime alors ?

L'article « Le contre-transfert, maladie infantile de l'analyste » est la reprise d'une intervention faite à l'APF en 1982, dans un colloque consacré à *La pratique de l'analyse*. Smirnoff y rapproche les fondements du contre-transfert du style, signifiant résolument lacanien : style de la pratique, style du rapport de l'analyste à la psychanalyse. Difficile de faire plus unique et plus singulier. Le contre-transfert est une néo-formation, une molécule nouvelle créée à chaque fois par la rencontre entre un patient et les éléments les plus constants chez chaque analyste.

Smirnoff utilise le cadre des premiers entretiens pour mettre en évidence ses parti-pris. Provocateur : « Votre choix d'analyste de vous engager ou pas avec tel patient se fait selon votre goût pour telle ou telle personne »... Pour lui, s'engager ou pas avec un patient, c'est un acte dont tout analyste ignore l'essentiel des coordonnées. La prévisibilité du devenir d'un traitement est pour lui quasi-nulle.

Pour Smirnoff, l'ignorance de la mise initiale de l'analyste et l'opacité de la décision inaugurale constituent le contre-transfert. Il est fait des fantasmes de l'analyste, des conflits, presque de sa névrose. Smirnoff n'utilise pas le concept d'objet a, mis aussi par Lacan au centre de la formation de la névrose et de la direction de la cure. Il n'utilise pas non plus le terme d'actuel ou d'actualisation. Pourtant on voit la proximité de son « contre-transfert » avec ces deux concepts, notamment avec tout le pulsionnel qu'ils prennent en charge.

Après Neyraut et Lacan, Smirnoff garde le contre-transfert du seul côté de l'analyste : c'est son affaire intérieure, dit-il.

Laurence Kahn est plus dialectiquement freudienne lorsqu'elle définit le contre-transfert comme l'action sur l'analyste du dispositif pulsionnel enclenché par le discours du patient, hors du sens de l'énoncé et mettant en jeu les traces motrices les plus personnelles de l'analyste. Le contre-transfert comme produit des effets de la parole des patients sur la sensibilité inconsciente de l'analyste, écrit-elle.

Mais là où Smirnoff et Kahn se rejoignent, c'est sur le sort fait à cette zone psychique de l'analyste. Pour Smirnoff, c'est une affaire privatissime : la gêne est toujours causée par ce qui se joue pour l'analyste et dont il n'a aucune raison de rendre compte publiquement.

Pour Laurence Kahn, la sensibilité inconsciente de l'analyste c'est-à-dire la part non sublimée de ses investissements est trop profondément mise en jeu pour qu'il soit possible de la partager avec tous. Smirnoff le dit autrement et fortement : l'analyste devient et reste analyste parce que ses désirs sont mis en jeu dans la situation analytique et qu'il trouve des satisfactions pulsionnelles dans la cure elle-même. Dit encore autrement, par moi cette fois-ci : l'actuel présente, parce qu'il accomplit et parce qu'il satisfait y compris l'analyste. Voire au-delà du principe de plaisir...

L'actuel met donc en crise à ces différents titres nos prétentions à l'échange entre analystes et avec nos autres interlocuteurs. Même si c'est justement lui qui nous pousse obscurément à parler ou à écrire de ce patient, de cette cure et pas d'un autre.

Nos deux centres de traitements psychanalytiques ont à faire avec des héritages différents. Bien sûr, au CCTP, la formation a eu une place quasi-constante. Ce qui oblige à différentes modalités de travail en commun : supervisions, séminaires, etc. Et comme toute contrainte, elle a permis la créativité théorique et technique d'un Jean-Luc Donnet qui a pensé et mis en place le double cadre, avec tous les lieux d'échanges collectifs qui lui sont nécessairement liés. Peut-être que l'histoire de la SPP a moins rompu avec la visée pionnière de Freud, l'élan d'intelligibilité du psychisme humain. Ce qui laisse un champ plus grand pour une part d'objectivation partageable : échanges sur les indications de traitement, sur les diagnostics de situation-limite, etc.

Tandis qu'au centre Victor Smirnoff, nous avons en charge l'héritage de Smirnoff et de son parcours avec Lacan. Tout comme l'APF a aussi une part d'héritage lacanien. Toute la place faite au hors sens. Comprendre reste le lieu de bien des soupçons : c'est rester dans la familiarité moïque, c'est risquer l'illusion de l'évidence par refus de la déformation, c'est peut-être tirer trop tôt vers le sens là où le moteur de la vie psychique fait, agit en dehors de tout sens et de toute représentation. Donc surtout ne pas comprendre, pas trop vite, pas trop tôt.

À l'APF, d'un côté Laurence Kahn nous dit que ce qui se présente dans les séances, je dirais ce produit pulsionnel du frottement des deux actuels, de l'analysant et de l'analyste, doit être soumis à la sublimation pour être partageable. D'un autre côté, toujours à l'APF, Pierre Fédida a souligné l'absence de communauté de langue analytique. Voire que l'illusion d'une langue commune entre analystes nous ferait manquer la nécessité, presque au sens logique du terme, de ce qui reste non symbolisé non symbolisable pour chaque patient, pour chaque analyste, pour chaque cure. Et même au contraire, que c'est à partir de ce « site de l'étranger » que l'analyste peut créer théoriquement.

Après quelques années de travail au Centre, il me semble qu'un transfert sur la psychanalyse ou qu'un contre-transfert particulier amène un analyste vers cette singulière modalité de pratique. Jean-Louis Baldacci nomme cette psychanalyse « psychanalyse transgressive », justement dans son livre *Dépasser les bornes*. Et il lui confie la capacité de faire évoluer la psychanalyse.

Je suis moins ambitieuse. Oui, cette psychanalyse est transgressive. Ne serait-ce que parce qu'elle met toujours entre le demandeur et l'analyste, même si c'est au minimum comme au Centre Smirnoff, un tiers incarné. Pas les tiers symboliques qui accompagnent toute cure ou le tiers de l'assurance maladie lorsque des feuilles de soins sont faites. Non, des tiers en chair et en os. Les incarnations de l'Institution : les secrétaires, l'administration. Les autres analystes dont la place est ordonnée différemment par chaque institution.

Il me semble que ceci est à l'origine d'un plaisir particulier. Laurence Kahn, qui avait accepté de venir un soir au Centre échanger autour d'une situation clinique, nous dit retrouver ce plaisir qu'elle avait connu au Coteau. Et sans doute que là, pour le coup, les corps y étaient sacrément, des enfants, des parents, des analystes, des éducateurs... Et comment ! Jean-Luc Donnet, lui, évoque la réussite d'une supervision, habilitante ou pas,



seulement si elle est un temps d'une jouissance sublimatoire partagée. Mais concernant le centre Favreau, la sublimation est moins présente dans ses propos : il parle d'une animation jubilatoire due à la vitalité des échanges improvisés et justement désurmoïsés.

Je me demande si la notion d'actuel avec l'opacité irréductible et la pulsionnalité qu'elle prend en charge n'éclaire pas le plaisir particulier qui peut être pris dans ces lieux collectifs. Ce sont peut-être des lieux où, en continuant Fédida, des analystes peuvent essayer de parler ensemble sans langue commune. Mais je dirais surtout que ce sont des lieux où des analystes peuvent « jouer » ensemble avec l'actuel. Comme une balle que l'on se passe ou que l'on essaie d'attraper sans jamais vraiment y arriver, elle échappe tout le temps. Mais on joue... et on aime jouer.

Tout d'un coup, en réfléchissant, j'entends La passe, ce concept de Lacan très énigmatique pour moi. Et j'entends qu'il peut concerner l'actuel. C'est-à-dire essayer de trouver comment faire passer, se faire passer entre analysants ou analystes, quelque chose de ce noyau irréductible au cœur du psychisme, au cœur du processus analytique et au cœur de l'échange.

Cette référence à La passe obscurcit le ciel, elle est liée à la fin de l'École freudienne et des espoirs de Lacan mis dans l'invention d'autres modalités de transmission. Elle me rapproche des inquiétudes et menaces évoquées au début. Le centre Favreau lui va bien, le centre Smirnoff est mal en point. C'est ici que les interrogations se rejoignent. Comment manipuler la Chose analytique ? Pas de trop près quand le privatissime prend beaucoup de place et se méfie du partageable ? Pas de trop loin quand l'intelligibilité et le général prennent le risque d'éloigner le radicalement étranger ? Comment le faire pour que la psychanalyse reste vivante ? Et qu'en même temps les institutions restent vivantes et surtout, plaidoyer *pro domo*, qu'elles continuent d'exister !

## *Discussion du texte d'Anne Homer-Koffi*

*Catherine Matha*

La question soumise à la discussion aujourd'hui par le Comité scientifique, porte sur l'actuel tel qu'il fait l'objet d'un traitement par l'analyste dans les premiers entretiens selon ses logiques d'appartenance théorique et institutionnelle. La question se pose tout particulièrement quand il exerce dans un centre, ce qui appelle possiblement à une distinction entre les entretiens préliminaires et le temps consultatif.

Tel est bien l'objet du débat entre les deux interventions de cette après-midi conçue comme un dialogue à partir de deux fonctionnements institutionnels très différents précisément à cet endroit.

Ta communication, Anne, s'inscrit résolument sous le signe de ce que tu nommes le « partageable », à la fois dans le colloque singulier de la cure et dans les échanges entre collègues d'une même institution ou d'appartenances différentes. Associer la problématique du partageable à celle de l'actuel peut paraître à première vue relever de l'aporie. Mais ton pari est plutôt de penser cette association comme féconde parce que paradoxale.

Comment faire avec l'actuel, comment travailler avec les différentes formes qu'il prend dans le hors-temps qui le caractérise où rien ne commence jamais et se présente comme toujours à recommencer ? Les effets de l'actuel sont-ils repérables seulement dans le cadre de la cure analytique au travers de ses retombées sur l'analyste ? Ou l'actuel, au cœur de la rencontre avec l'autre, peut-il être repérable aussi dans ses effets sur les échanges entre analystes d'une même institution ? Et c'est bien un débat que tu ouvres, en soulignant que « l'actuel met en crise à différents titres nos prétentions à l'échange entre analystes et avec nos autres interlocuteurs ». Irais-tu jusqu'à dire que l'actuel occuperait une place essentielle dans les succès et déconvenues de l'exercice de la psychanalyse ?

Que la question des places accordées au particulier et au général se soit invitée d'emblée dans ton propos autour de la notion d'actuel, t'inscrit dans la filiation des préoccupations de V. Smirnoff, fondateur du centre dans lequel tu travailles et à partir duquel tu t'exprimes aujourd'hui. V. Smirnoff misait sur le *partageable* de ce qu'il appelait le « privatissime » et qu'il situait du côté de l'analyste.

Mais les jeux, qui nécessairement se déploient entre le particulier et le général, ne s'incarnent-ils pas d'emblée dans les rapports entre pratique et théorie ? Cette distinction permet peut-être de faire jouer des clivages fonctionnels qui nous autoriseraient à tenter d'élaborer ce que nous faisons avec nos patients et avec ce qu'ils nous font, car la cure ne se réduit certes pas à ce qui en est théorisable. Dans cette perspective, J.-L. Donnet a proposé de « distinguer le contre-transfert de la fonction analytique à la mesure même de la nécessité de leur accouplement. (...) Le contre-transfert est ce qui vient perturber une fonction théoriquement définie ; le concept de contre-transfert ce qui vient problématiser la référence théorique (...) Faute de ces repères le contre-transfert, promu dans le langage de la théorie, tend comme un gaz, à occuper tout l'espace et perdre toute densité conceptuelle »<sup>1</sup>.

Et précisément, la notion d'« actuel » – comme le gaz ! – n'est pas facile à « attraper », puisqu'elle est plurielle et que l'actuel, en tant que force agissante, échappe à toute saisie.

Si la notion a fait son entrée dans le vocabulaire de la psychanalyse avec les névroses actuelles, Freud l'envisagera ensuite comme noyau dans toute psychonévrose. Il ne se réduit plus à un reste inutilisable dans le

---

1. Donnet J.-L., *Le divan bien tempéré*, PUF, 1995, p. 264 et 266.

transfert qui caractériserait un registre psychopathologique, mais devient un reste intraduisible au cœur de l'énigme de la formation psychique chez tout sujet. Tu reprends la proposition de D. Scarfone<sup>2</sup> d'articuler l'*actuel* et la *Chose*, cette chose (*Ding*) - partie incompréhensible, inassimilable du « complexe perceptif » - que Freud avait déjà signalée en 1895 (*Projet d'une psychologie*) et que l'on doit à Lacan d'avoir mis en évidence, comme le rappelle D. Scarfone.

Tu présentes trois dimensions essentielles de l'actuel : il est muet, saisissable seulement par ses effets et il interroge les conditions de possibilité de son repérage.

« L'actuel restera toujours radicalement étranger » dis-tu mais quel statut donnes-tu à cette notion d'« étranger » ici ? Te réfères-tu à P. Fédida ?

La question de ses effets, à partir desquels il pourrait être appréhendé, ouvre sur la question du statut de l'actuel par rapport à la représentance et à l'idée même de représentation inconsciente. En référence aux travaux de L. Kahn, tu soulignes qu'il n'est ni représentation, ni figuration. « L'actuel se présente, il ne se représente pas ». Il se manifeste au présent, au double sens de la présentation et de la présentification de l'acte<sup>3</sup>. Dans l'actuel de la séance, le transfert présente la chose même. Il est présence en acte, sans mémoire ni histoire. Ce que D. Scarfone propose de nommer un « impassé », c'est-à-dire « une force actuellement agissante bien qu'inaccessible, correspondant à ce qui n'a justement pas pu être "mis au passé" ». Si on envisage l'actuel comme relevant structurellement d'un reste inassimilable pour tout être humain, la question resterait de savoir comment articuler approche de l'actuel et approche psychopathologique. Avec notamment la question du trauma *négatif*, dans le sens donné par A. Green (à la suite de Winnicott) : une expérience sans inscription psychique qui n'a donc pas eu lieu parce qu'elle n'a pas trouvé de lieu. Je me demande quant à moi si la différence ne serait pas celle-ci : l'actuel confronterait l'analyste à un présent sans passé et donc sans futur, alors que le trauma négatif le confronterait à la présence du futur comme présentation du non-assimilable<sup>4</sup> ?

Nous en arrivons précisément aux conditions de possibilité de repérage des effets de l'actuel. Est-ce que cela tient seulement à ce que D. Scarfone désigne comme « passibilité » de l'analyste, notion à laquelle il attache la double référence d'une réceptivité et d'une disponibilité de l'analyste en séance ? Ce repérage de l'actuel se limite-il dans la cure à ses effets sur l'analyste ? Qu'est-ce que travailler en institution modifie et modifie notamment de la passibilité de l'analyste ?

L'institution permet de multiples manières de traiter les théories implicites et explicites, qui règlent l'écoute de l'analyste et ses modalités d'interprétation. Le centre V. Smirnoff et le CCTP, contemporains dans leur création, en offrent deux modèles différents. Les différenciations, comme tu le rappelles, s'établissent autour de trois fondamentaux : la place occupée par la transmission à visée de formation, la pluralité des appartenances analytiques et l'existence d'un tiers incarné, entre celui qui demande et l'analyste. Derrière ces trois points, c'est bien la question de l'adossement ou non du centre à une société analytique qui est posée et des implications quant aux dispositifs inter-analytiques à l'œuvre au sein de celui-ci.

Le modèle proposé par V. Smirnoff semble au plus près de ce qui se passe en libéral : l'analyste est libre ou non de s'engager avec le patient qu'il a reçu et il n'y a pas de consultant. Dans la décision qu'il prend, il y a nécessairement une part d'ignorance qui appartient au contre-transfert et qui préfigure ce que sera le paysage inaugural constituant le fond du processus analytique. Dans cette donne première, les fondements du contre-transfert trouvent leur source dans les conflits les plus *archaïques* de l'analyste, que V. Smirnoff désigne par « l'envie et la gratitude, l'avidité et l'omnipotence, la haine et la réparation, c'est-à-dire à ce qui subsiste en chacun de nous comme fantasmatisation inconsciente du *conflit pulsionnel originaire* »<sup>5</sup>. Conflits les plus

---

2. Scarfone D., « L'impassé, actualité de l'inconscient », *Revue française de psychanalyse*, n° 5, tome LXXVIII, *L'actuel en psychanalyse, Spécial congrès*, PUF, 2014.

3. Kahn L., *L'écoute de l'analyste. De l'acte à la forme*, PUF, coll. « Le fil rouge », 2012.

4. Winnicott D. W., *La crainte de l'effondrement*.

5. Page 18. Au point de soutenir, proposition scandaleuse, que l'analyste utilise ses patients « pour lui apporter un appui psychothérapeutique » (p. 17).

archaïques donc, alimentés à la source de ce qu'il y a de plus irrépressible et de plus irrationnel ; une affaire « privatissime ». Cette proposition de V. Smirnoff fait écho à celle de J.-B. Pontalis<sup>6</sup> qui distingue quatre « niveaux » de contre-transfert, dont un « contre-transfert originaire », entendu comme pré-contre-transfert, qui motive et nourrit toute pratique d'analyste, c'est-à-dire « au cœur de l'entreprise analytique »<sup>7</sup>. Comment penser dès lors les relations possibles entre *actuel* et *archaïque* ? Comment penser la place de cette mise inaugurale située du seul côté de l'analyste dans ses articulations à l'actuel ? La mise ne relève-t-elle pas également de « l'action sur l'analyste du dispositif pulsionnel enclenché par le discours du patient, hors du sens de l'énoncé » et qui « produit des effets sur la sensibilité inconsciente de l'analyste », selon la proposition de L. Kahn, c'est-à-dire « la part non sublimée des investissements de l'analyste » ?

Dans les deux cas, toujours, un partage impossible ? Mais ce que tu nommes « le partageable » relève-t-il seulement de la sublimation ? Ou bien court-il en deçà de celle-ci, dans le courant de ce qui passe dans les échanges de collègue à collègue, fait d'un plaisir indéfinissable, et soutenu par *ce qui reste partageable* : une certaine expérience de la solitude, du désarroi, de l'impuissance, mais aussi des trouvailles, de la surprise, de la découverte du pouvoir mutatif de la parole ? Bref, le *commun* dans l'expérience analytique ?

Je me suis d'ailleurs demandé à ce titre, si ta présentation de Vincent ne s'inscrivait pas dans l'écart, vécu douloureusement, entre le modèle initial porté par le centre V. Smirnoff et ce que vous expérimentez dans le centre aujourd'hui. La mise en cause des lieux de soin se référant à la psychanalyse s'est en effet considérablement renforcée ces dernières années. Ce qui invite à interroger l'actuel comme force potentielle de destructivité irrémédiablement agissante contre les possibilités du travail de la culture ?

---

6. Pontalis, J.-B., « Le mort et le vif entrelacés », *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977.

7. Page 238.

## *Du plus inactuel du transfert au plus actuel de l'interprétation dès la première consultation*

*Bertrand Colin*

*Qui, si je criais, m'entendrais donc, d'entre  
les ordres des anges ? et supposé même que l'un d'eux  
me prît soudain contre son cœur, je périrais  
de son trop de présence. Car le beau n'est rien  
que ce commencement du Terrible que nous supportons encore,  
et si nous l'admirons, c'est qu'il dédaigne, indifférent,  
de nous détruire. Tout ange est terrifiant.*

Je viens de citer les premiers vers de la première élégie de Duino de Rainer Maria Rilke. Je les cite pour nous plonger d'abord dans le plus inactuel et le plus archétypal de toute rencontre. La rencontre analytique n'y échappe pas. L'histoire raconte que Lou Andréa Salomé a retenu Rilke de s'engager dans un traitement psychanalytique car elle aurait craint que l'aventure eût été fatale pour le génie créateur du poète. C'était en 1912. À cette retenue, nous devrions les deux premières élégies, composées au château de Duino, où Marie de la Tour et Taxis accueillait Rilke, âgé de 37 ans, « vulnérable, fragile, en proie à une crise intérieure que l'achèvement de son œuvre précédente, avec sa part de confession, ne lui a pas permis de résoudre comme il l'avait espéré » (Jaccottet).

Je cite aussi ces vers de Rilke car ils me sont revenus à l'esprit lors d'un échange – une utile polémique – avec Anne Homer, dans le fil du travail que nous menons ensemble depuis deux ans. Cet échange a eu lieu lors d'un séminaire se tenant actuellement dans le cadre du Centre Jean Favreau et de la SPP, animée par Danielle Kaswin, Sylvia Cabreira et moi-même. Anne Homer, invitée permanente de ce séminaire, travaille activement avec nous. Anne, si je l'ai bien comprise, nous rappelait que les conditions sont toujours là, dès le début, pour que le « feu prenne à la scène ». Ce qui, évidemment, ne veut pas dire que le feu prend toujours. Les pare-feux ont souvent raison de la rencontre. La polémique tient à l'attention soutenue que nous accorderions trop, dans le sillage d'André Green, de Jean-Luc Donnet et de Jean-Louis Baldacci, à la façon dont le transfert sur la parole, signe de renoncement nécessaire et contre-point indispensable du transfert sur la personne, vient nous donner les appuis nécessaires à l'indication d'une analyse. Je pense que la polémique tient à la façon, trop artificielle, dont nous séparons transfert sur la parole et transfert sur la personne. Pas de transfert sur la parole, si d'emblée un dangereux transfert sur la personne n'en assurait pas la condition et la possibilité. De bout en bout, je mettrai cette polémique au service d'une clinique, singulière – celle de l'histoire d'une indication d'analyse, en trois consultations, au Centre Jean Favreau.

Revenons un instant, pour l'exploiter, à mon incipit – un aiguillon : « Qui, si je criais, m'entendrait d'entre les ordres des anges ? Et supposé même que l'un d'entre eux me prît soudain contre son cœur, je périrais de son trop de présence ». Les ordres des anges ne sont-ils pas nombreux ? Les sociétés d'analyse ne sont-elles pas diverses, alliées ou en guerre ? Sans parler, bien entendu des autres sociétés, non analytiques, avec lesquelles

il nous faut aujourd'hui compter. En voici une illustration. Salomé, c'est ainsi que je la nommerai, vient consulter au Centre Jean Favreau car elle trouve qu'elle va mieux, qu'elle n'a plus besoin des antidépresseurs qui l'ont aidée les quatre années précédentes ni des techniques comportementales ou de méditation en pleine conscience, les seules qu'on a pu lui proposer jusque-là, à Dresde, puis à Dublin, où son travail de linguiste l'avait conduite. Salomé ne manque pas d'avoir un doute : est-il bien légitime de demander une analyse, alors qu'on va, sinon tout-à-fait bien, du moins tout-à-fait mieux ? Elle mène rondement son travail de thèse en linguistique ; elle a retrouvé le goût et la pratique de la musique apprise enfant. Dans ce doute, l'analyste y entend un avertissement utile : « et supposé que l'un d'eux me prit soudain contre son cœur... » Le doute est un pare-feu. Alors l'ange se tait. Ici, l'ange, c'est d'abord le psychanalyste. Ne doit-il pas, en effet, se faire « indifférent » ? Il sait qu'il peut vite détruire – autrement dit, décourager l'associativité. Il sait que tout ange est terrifiant. Il sait enfin que les ordres des anges sont nombreux – autant d'imagos à l'écoute desquels, psychanalyste à l'ombre de l'ange, il doit se tenir. Car Salomé n'arrive pas seule à cette première consultation. J'ai déjà cité les psychiatres et les comportementalistes, à Dresde, à Dublin, auxquels sont venus s'ajouter ceux de Lyon et de Paris. Mais il y a aussi une amie, celle qui lui a recommandé l'adresse du Centre, thésarde et normalienne comme elle, actuellement en analyse au Centre. Salomé sait-elle que l'analyste consultant qui la reçoit est l'analyste consultant qui a reçu son amie ? Elle n'en dit rien. Salomé sait bien que l'analyste consultant qui la reçoit ne sera pas l'analyste qui assurera l'analyse au cas où l'indication se ferait. C'est une particularité du Centre Favreau. Et nous savons combien cette particularité n'assure aucune prévention contre le feu du transfert. Tout au contraire. Comme nous le disait un jour Denys Ribas, rien de mieux pour séduire une femme que de lui dire qu'on ne le fera qu'une fois. Salomé vient donc accompagnée de son amie, protégée d'une certaine manière, pas moins séduite, excitée par sa demande. Les deux amies se sont connues au lycée, en classe préparatoire. L'une a intégré Ulm, son amie, mais a échoué à l'agrégation. Cela, Salomé ne le dit pas. L'autre, elle, Salomé, a intégré Normale Lyon et a réussi l'agrégation. Cela, Salomé le dit. Tout récemment, Salomé et son amie ont découvert, stupéfaites, qu'elles souffraient du même mal. Salomé dit : « une projection sur le professeur, dès l'enfance ; aujourd'hui une projection sur le directeur de thèse, un homme en l'occurrence ; mais dans le passé, cela a pu être aussi une femme ». Salomé et son amie ne travaillent pas dans la même discipline ; elles n'ont pas le même directeur de thèse. Mais elles ont le même psychanalyste consultant. Dans la consultation, Salomé entre facilement dans son histoire et semble oublier l'étrange coïncidence, pour elle : celle de souffrir du même mal que son amie. À coup sûr, cette coïncidence l'a aidée à se sentir moins seule dans sa particularité qui, trouve-t-elle, la rend peu douée pour les relations avec ses pairs. Salomé précise l'orthographe du mot – pairs : p-a-i-r-s – et relève le jeu de mot : père – p-è-r-e. Comme méta-linguiste, elle n'ignore pas les jeux de mots et se montre assez avertie de la référence lacanienne. Elle associe : elle ne pourra pas faire une analyse lacanienne car chez Lacan, il n'y a pas de métalangage. Comme méta-linguiste, ce serait curieux de faire une analyse avec un lacanien, même si elle sait que « métalangage » et « méta-linguistique » ne veulent pas dire la même chose.

Voici donc le symptôme : « une projection sur le directeur de thèse, comme autrefois, dès l'école primaire, une projection sur le professeur ». Salomé revient sur le symptôme, après avoir parcouru les détours attendus de son histoire et qui donne une intuition, voire même une forme d'évidence, sur l'étiologie du symptôme. Il est clair que l'auto-analyse a commencé depuis longtemps. Salomé est une femme de son temps, elle est évidemment nourrie de la littérature contemporaine. L'analyste entend les références implicites à des ouvrages comme ceux de Vanessa Springora – « Le consentement » – où fascination, ironie et colère vis-à-vis des imagos viennent tisser le feu de la toile transférentielle. Salomé parle de sa mère : celle-ci exercerait sur elle une emprise. Cette emprise prend aujourd'hui cette forme : sa mère est partie travailler en Martinique ; Salomé bénéficie alors de la belle maison maternelle, en proche province, afin d'y garder les deux chats de sa mère, plus le sien ; c'est une maison très agréable, où elle peut recevoir ses amis mais qui l'oblige à beaucoup de contraintes. En effet, elle travaille à Paris, où se trouvent les bibliothèques ; et son école doctorale se situe dans une province éloignée de la maison maternelle. Au moment où Salomé parla de ses « pairs » avec qui

elle est en difficulté, je lui ai demandé si elle avait des frères et sœurs. Elle a une sœur, de quelques années sa cadette et c'est elle qui l'a élevée, dit-elle, depuis la séparation de ses parents. Amnésie totale, presque revendiquée, à propos de la date de la séparation de ses parents. Salomé ne peut dire que ce qu'on lui en dit – ce que lui en raconte son père, ce que ne veut pas ou ne peut pas lui en raconter sa mère. Elle explique son amnésie, à partir de ce que son père lui a souvent raconté : un traumatisme. Elle ne s'attendait pas du tout à la survenue de la séparation de ses parents ; elle avait 7 à 9 ans ; son père était celui qui s'occupait de tout à la maison ; une fois son père parti, il ne s'est plus occupé de rien ; il a abandonné ses deux filles ; c'est ainsi que Salomé a élevé sa jeune sœur – de cela, elle se souvient. Aujourd'hui, les liens avec sa sœur sont quasi-coupés : « nous ne nous voyons pas plus de deux fois par an, pourtant ma sœur habite à Paris », dit Salomé. Elle n'en dit pas plus. Soit donc une mère aux « qualités masculines », au sens péjoratif du terme : l'autoritarisme, l'emprise. Soit donc un père aux « qualités féminines » et qui honorent les hommes d'aujourd'hui : l'attention au foyer, l'attention aux autres, la sensibilité. Ces qualités féminines, à la maison, ce sont celles dont Salomé se serait trouvée brutalement privée à l'âge de 7-9 ans. Ces qualités féminines, c'est sa belle-mère, nouvelle femme de son père, qui en a héritées et bénéficiées. À son détriment. Aujourd'hui son père et sa belle-mère se séparent. Cette séparation est une victoire qui arrive bien trop tardivement, dit Salomé. Son père lui raconte en effet combien elle a très longtemps espéré et tenté de faire en sorte que père et mère se remettent ensemble, moyennant l'éviction de la belle-mère. Elle, elle ne s'en souvient pas.

Ainsi, la corrélation entre le symptôme et l'histoire va sans dire ; ou plutôt, elle s'affirme et se fige, chez Salomé, faute de vraiment se laisser dire. Telle est la corrélation : la « projection sur le professeur ou le directeur » résulte directement de ce dont le père a brutalement privé Salomé à l'âge de 7-9 ans. Corrélation écran, écran qui ne se laisse pas traverser : amnésie oblige.

L'analyste se trouve en difficulté. Il trouve que le propos de Salomé se fait bien abstrait et bien allusif. Le mot de « projection » fait en quelque sorte barrage. L'analyste est troublé car la scène de la supposée période de latence – une petite fille à l'école primaire projetant sur son professeur – et la scène actuelle – elle, jeune femme de 27 ans projetant sur son directeur – semblent curieusement identiques en même temps que Salomé parle du point de vue averti de l'adulte consciente des abus dont l'enfant peut être l'objet. En même temps, donc, sexualité infantile et sexualité adulte semblent tout à fait indifférenciées, en même temps tout à fait distinctes. L'actuel est bien là, semblant ne rien vouloir savoir de la sexualité infantile. Cela, l'analyste n'a pas le temps de vraiment le penser, de l'élaborer. Salomé dit, au terme de longs développements : « ... de ces relations passées, à 7-9 ans, il n'est jamais rien ressorti de problématique dans la mesure où eux, les professeurs, n'en profitaient pas pour mettre en place quelque chose de bizarre ». Une certaine irritation et une audace font alors dire à l'analyste : « bizarre, vous voulez dire sexuel ? ». Salomé bondit, et dit : « Non, non. Pas sexuel, juste, disons qu'eux n'en tiraient pas profit, eux restaient très professionnels... » L'analyste ne comprend plus, il doute, il a le sentiment d'avoir raté une occasion de se taire. Salomé tente de s'en tirer, de son côté, en théorisant la fuite en avant que serait la « névrose universitaire » (c'est son expression) pour tenter de gagner un peu d'autorité sur son fol besoin de reconnaissance, grâce à l'acquisition du niveau supérieur : après la thèse, l'habilitation à diriger les recherches, etc. De là Salomé évoque le vide qu'elle a rencontré au moment d'entrer à l'École normale : le sol se dérobaît sous ses pieds, plus de figures d'autorité sur qui s'appuyer. Elle s'émeut. Elle retient ses larmes. Elle ne comprend vraiment pas pourquoi elle s'émeut. Car dans ses projections d'aujourd'hui, sur son directeur de thèse, elle n'a jamais laissé sentir ni laissé passer une émotion. Elle est dans la maîtrise totale de ses projections, qui l'épuisent et dont elle donne le récit – une forme de chaste érotomanie, me semble-t-il, dont elle sait parfaitement le caractère projeté, parfaitement confiante qu'elle est quant à la naïve sincérité de son directeur, quand celui-ci s'excuse de sa négligence vis-à-vis d'elle, sans réaliser qu'il met, ce faisant, de l'huile sur le feu de ses projections. Mais là, ici, Salomé s'émeut, au moment d'évoquer son entrée à l'École normale et l'absence, tout à coup, de quelqu'un sur qui projeter. À son tour de ne rien comprendre. Pourquoi s'émeut-elle ici, maintenant – sous-entendu mais sans le dire : devant l'analyste ? Et pas question, semble-t-il, d'entrer dans le contenu et la souvenance de ce qui lui revient là. Tout se passe

comme si l'actuel ne devait surtout pas se laisser infiltrer par la souvenance. Lors de la seconde consultation, elle aura même trouvé moyen, un peu, de renforcer cet « actuel » : à savoir la possibilité de mettre cet accident émotionnel sur le compte de la période prémenstruelle. Je dis « un peu », seulement. Car elle n'aura pas totalement perdu sa capacité d'étonnement, une inquiétude suffisante quant à la grande fatigue éprouvée à la suite de la première consultation, la sensation physique d'avoir eu froid – quelque chose d'animal qui n'est pas sans évoquer la suite immédiate des vers de Rilke que je citais :

*Du coup, je me contiens, je ravale le cri d'appel  
d'obscurs sanglots. A qui, hélas, pouvons-nous  
recourir ? Ni aux anges, ni aux hommes,  
et les bêtes, sagaces, flairent bien  
que nous ne sommes pas vraiment en confiance  
dans le monde expliqué...*

L'échange entre Salomé et son analyste, à propos de ses « projections », connaît un deuxième temps. Le premier temps, survenu assez tôt dans la consultation, avait donc abouti chez Salomé, à propos de ses « projections », à cette fin de non-recevoir : « non, non, pas sexuel » – moment suivi par l'émotion venue la surprendre. Plus tard dans la consultation, l'analyste trouve à relier le désintérêt démontré et revendiqué par Salomé pour les garçons et la sexualité et sa vive réaction à l'interprétation : « bizarre, vous voulez dire sexuel ? ». Salomé suscite et produit alors un second malentendu et se perd ou se sauve, moyennant une logique proche de celle du chaudron. Salomé dit : « Ah mais non, quand vous m'avez demandé, tout à l'heure, si c'était sexuel, je croyais que vous me parliez des relations passées ; je n'avais pas du tout compris que vous vouliez parler de ma relation actuelle à mon directeur ; il y a malentendu... mais il n'y a eu aucune évolution entre mes relations passées et mes projections actuelles sur mon directeur d'aujourd'hui ». Elle reprend, décrit encore les mille et un détails du contexte de ses projections, mais rien quant à leur contenu. Elle évoque le roman qu'elle a essayé d'écrire pour s'en dégager, mais ne dit rien du contenu du roman qui, de toute façon, n'a rien à voir avec ses projections. Vient alors un troisième temps de la consultation. L'analyste lui dit : « vous me mettez dans la situation où j'essaie d'imaginer, ce qui vous est arrivé, je ne fais qu'imaginer, j'ai le sentiment que vous ne pouvez pas le dire. Le contenu de cette projection, ce que veut dire « ça » quand vous parlez de « ça », que ça n'a rien à voir avec le roman que vous avez écrit ». Salomé dit, comme en cédant : « c'est difficile à dire ». L'analyste : « difficile ou délicat ? ». Salomé : « délicat ! ». L'analyste : « est-ce pour ça que vous voulez faire une analyse ? ». Salomé : « ça ouais ! »

L'analyste comprend qu'il doit renoncer à comprendre. À lui d'assumer le refusé requis par la situation. Le refusé autorise le refoulement ; il peut en être la condition autant que l'effet ; il en est en tout cas le contre-champs, pour autant que l'analyste y consent pour lui-même. L'analyste prend donc une voie de traverse, associant explicitement sur la diversité des langues pratiquées par Salomé et lui demande, pensant à la référence lacanienne déjà venue, si elle a une idée préconçue de l'analyse qu'elle veut faire. Oui, elle souhaite une analyse freudienne. L'analyse lacanienne, ce serait trop proche du goût tant partagé avec son père pour l'humour et les jeux de mots. Forte du soutien d'Elias Canetti, pas moins irritée par le pamphlet de Michel Onfray vanté par l'un de ses profs, elle n'est pas d'accord avec le « tout sexuel » de Freud, mais elle préfère choisir la difficulté ; elle a conscience que sa difficulté ne peut se résoudre que dans la difficulté. Bravache, elle conclut, mais pour aussi tôt rassurer l'analyste : « C'est sûr, la difficulté, j'aime bien, ça m'occupe, j'aime bien, ça m'évite de penser à la mort. Je dis ça par provocation. À la mort au sens de l'ontologie... » L'analyste prend, instinctivement, le soin maternel du détour nécessaire de l'anamnèse, du rappel et de l'interrogation de la période dépressive dont Salomé lui a dit, pour commencer, être suffisamment sortie. L'analyste se souvient



aussi, mais choisit de ne rien en dire, du moment d'effondrement dans lequel Salomé s'est fâchée d'avoir eu à retenir ses larmes. Cependant il entend, retient et respecte ce clin d'œil pas moins séducteur : la proximité du « beau » et du « terrible » s'habillant aussitôt de sa justification philosophique : le « sens ontologique ». Salomé évoque par-là, clin d'œil séducteur autant que mélancolie conjurée, ce qu'elle développera seulement lors de la seconde consultation : le reproche de sa psychothérapeute comportementaliste de Dresde – celui de vouloir philosopher. Le feu prend bien à la scène, mais ô combien maîtrisé.

Fort de la motivation de sa patiente, confiant dans les finesses de l'ambivalence, l'analyste a posé dans sa tête l'indication de l'analyse et propose à Salomé, dernier temps de la consultation, de raconter un rêve. Salomé : « C'est un rêve récent. J'ai été ordonnée prêtre, pasteur anglican plutôt. C'était trop bizarre. J'aime beaucoup la musique sacrée, j'ai fait un mémoire de recherche portant sur la musique sacrée en RDA. Je suis assez intéressée par le protestantisme. En tout cas, le fait d'être ordonnée prêtre anglican, c'était absurde. Je n'ai vraiment pas du tout réussi à analyser. On me mettait un col romain car les pasteurs anglicans ont aussi des cols dits romains. Je me demandais pourquoi. C'était un rêve en anglais, ce qui ne m'était pas arrivé depuis quelques mois. Je ne suis plus en contexte anglophone depuis six mois. C'était très étrange... Je ne me souviens plus que de ce passage-là. J'étais en quelque sorte dans une pièce allongée, euh en longueur. « Allongée », c'est un germanisme en fait. Une interprétation freudienne, en contexte multilingue, c'est compliqué. Une pièce en longueur, donc. Il y avait l'autel qui était là-bas, moi j'étais près de la porte, le dos contre le mur. Quelqu'un arrivait, je ne sais pas qui était la personne, un homme ou une femme, qui me mettait un col romain. C'est étrange, pas possible de mettre un col romain sur un col normal, je ne sais pas, je n'ai pas approfondi la question. Je ne sais pas ce que ça veut dire. L'interprétation la plus basique : on me remet un symbole d'autorité qui a été longtemps masculin d'ailleurs... C'est un peu esquissé, mais voilà, le masculin, ça veut dire que c'est phallique et que voilà ».

L'analyste et Salomé ont alors un bref échange, entre intellectuels, gentiment polémique. L'analyste lui dit, lui raconte, que l'interprétation vient tout au long de son récit, dans ses questions, étonnements et dénégations et pas seulement dans la chute de son récit. Telle est l'analyse. Non pas, donc : « ça veut dire que c'est phallique et que voilà ». Salomé s'étonne, intéressée, reconnaissante du crédit que l'analyste lui fait. Un peu troublée, elle dit : « le phallique n'est-il pas déjà psychanalytique ? » L'analyste insiste : « dire que ce rêve est phallique répond à seulement un décodage, et rend mal compte de l'analytique de situation – toutes les pensées qui vous viennent en le racontant ».

Un second rendez-vous est convenu quelques semaines plus tard. Un troisième suivra. C'était donner le temps nécessaire aux après-coups générés par la complexité transférentielle et contre-transférentielle de la première rencontre. C'était aussi le temps nécessaire pour convenir que l'analyse se fera en ville et non pas en gratuité selon la vocation du Centre, avec un ou une psychanalyste qui lui demandera un prix que Salomé peut assumer. Salomé est aujourd'hui engagée dans une analyse sur le divan, à raison de trois séances par semaines.

Je suis parti du plus « inactuel » de toute rencontre, grâce au poète, pour tâcher d'en percevoir quelque chose dès la première rencontre analytique de Salomé. J'en viens maintenant, plus explicitement, au plus « actuel » de cette rencontre. Comme toute rencontre analytique, elle se déroulait sous le signe d'un contrat tacite – celui que le « moi » du patient passe avec l'analyste, pour soutenir le combat qu'il soutient, « guerre civile » dit Freud, contre les instances alliées du ça et du surmoi, clairement à l'œuvre dans la façon dont se disent les « projections sur le directeur ». C'est ce contrat, nous dit Freud dans le chapitre VII de *L'Abrégé* qui permet au moi de garder le lien avec la réalité dont il a besoin. Pour autant que ce « moi » ne soit pas psychotique. Autrement dit, pour autant que le moi, fût-il clivé, n'a pas rompu avec la réalité. Contrat, donc, qui engage et allume le transfert, à la mesure même du contre-transfert. Ce contrat est un attendu indispensable de la règle fondamentale : une sincérité totale pour une discrétion absolue. Une sincérité confirmée et reconnue, paradoxalement, au moment où le psychanalyste renonce à en savoir plus sur le contenu des projections de Salomé.

Signalons que les deux premières consultations de Salomé ont été enregistrées. Une discrétion absolue reconnue, cependant, quand le psychanalyste s'engage, explicitement et d'emblée, à réserver l'usage de ces enregistrements au seul petit groupe de psychanalystes avec qui il travaille et qui l'aidera à travailler. Ledit contrat se distingue de celui de la confession, ajoute Freud, car « nous ne voulons pas seulement entendre le patient dire ce qu'il sait et cache aux autres, il doit aussi nous raconter ce qu'il ne sait pas ». Quand Salomé s'émeut dans la consultation, alors que jamais, elle pense n'avoir laissé paraître cette émotion face à l'objet érotomane, vient se raconter ce qu'elle ne sait pas, révélant l'hétérogénéité de son fonctionnement psychique : la colère de s'émouvoir, la fatigue et le froid qu'elle va éprouver, la crédulité relative vis-à-vis des rationalisations qui tentent de lui réassurer l'absolu de son autonomie. Vient aussi se raconter ce qu'elle ne sait pas, quand elle se bat avec son lapsus mis sur le compte d'un germanisme, quand elle s'entend dire « allongée » plutôt que « longue » et qu'il faut contrer la double connotation entendue par elle : au divan qu'elle demande et à la sexualité dont elle pense être dépourvue. L'après-coup élaboratif de la seconde consultation, revenant sur ce lapsus qui, pour elle, ne peut pas être un lapsus car il est un germanisme, la conduira à cette tentative argumentative : « Je pense que je suis asexuelle, que la sexualité n'est qu'une possibilité de la sensorialité et non l'inverse ». Le contexte associatif de cette tentative argumentative, lors de cette seconde rencontre analytique, est riche : c'est le double récit de ce qui, d'une part, l'opposait à sa psychothérapeute comportementaliste « essayant des trucs pour la provoquer », comme font tous les psy qu'elle a rencontrés et de ce qui, d'autre part, la reliait, sexuellement, mais sans amour, sans fantasme, à son amant du moment, un psychiatre Pakistanais ayant fait ses études en Chine, exerçant à Dresde et qui ne connaissait pas même le nom de Freud.

Lors de la troisième consultation, Salomé semble s'installer comme si le traitement était engagé. Elle s'étonne, elle a une impression de « pas encore vu » et de « déjà vu » tout en même temps. Il y a dans le bureau où l'analyste la reçoit des tableaux qu'elle n'avait pas remarqués. Elle pensait même que le bureau était sans tableaux. Elle oublie mais retrouve, qu'elle avait déjà parlé d'un tableau qui se situait derrière sa thérapeute à Dresde. Elle avait oublié mais le retrouve avec son analyste, que ledit tableau situé derrière sa thérapeute de Dresde représentait un cimetière qui avait pu être relié au contexte religieux du rêve raconté lors de la première consultation. Elle a un doute : n'est-ce pas l'analyste, en l'occurrence moi, qui aurait mis ces tableaux dans le bureau, pour la provoquer ? On retrouve là le mot « provoquer », celui que Salomé avait employé pour dire qu'elle « provoquait », en disant que la « difficulté » la distrairait de la mort. La beauté et la surprise des déplacements d'une séance à l'autre, moyennant le refoulement dont témoignent les retours des tableaux refoulés et dont la révélation se faisait par après-coup successifs apparaissent alors pour Salomé, comme autant d'alternatives aux projections dont elle souffre, y compris la « projection » selon laquelle les psy font toujours des trucs pour provoquer leurs patients. Le « moi psychotique » de Salomé, dont témoignent ses projections, s'assurait là de l'hospitalité de son « moi névrotique », moyennant l'alliance avec « le médecin ». Le « médecin » devenait psychanalyste. L'emprise de la maison maternelle ne se desserre-t-elle pas un peu, dans l'*insight* qui fait apparaître cette emprise dans le jeu des métamorphoses successives dont Salomé saisit, associativement en après-coup, le mouvement suivant : le temple dans son rêve où elle reçoit le col romain ; le cimetière figuré sur le tableau situé dans le bureau de la psy comportementaliste de Dresde ; le bureau vide où le psychanalyste consultant la reçoit aujourd'hui, suscitant le sentiment de « déjà vu/pas encore vu » d'une décoration. Elle peut croire désormais, suffisamment, que ce changement n'est pas l'effet d'une manipulation extérieure. Autrement dit, son « moi névrotique » peut accueillir le jeu de l'hallucinoire – négatif (elle aurait halluciné négativement l'absence de décoration) et positif (elle hallucinerait positivement la survenue d'une décoration). Transfert sur la personne, d'une personne à l'autre et déplacement des représentations à partir de la figure implicite de la « maison maternelle », marchent ici du même pas. Je devenais ainsi le « psy » grâce auquel le transfert pouvait se faire, grâce auquel le transfert accueille les projections. Salomé se montrait heureuse et convaincue, que je la recommande à un troisième psy, pour qu'enfin l'analyse commence.

Trois remarques pour conclure.

1 – « L'actuel », dans le cas présenté ici, est peut-être une réalité clinique. Seule l'analyse pourra le dire vraiment. Il résulte pour le moment du processus consultatif ; il n'est pas étranger à la portée des interprétations et à la résistance que celles-ci favorisent. Je pense notamment à la portée de la double interprétation sauvage de l'analyste. « Sauvage » voulant dire ici : assez ignorante en temps réel de ses ressorts contre-transférentiels, très ignorante en temps réel du feu transférentiel sollicité. Quand l'analyste demande si « bizarre » veut dire sexuel, il suscite une résistance massive. L'analyste devient lui-même coupable d'une projection. Résistance redoublée quand l'analyste tente de rapprocher l'asexualité prétendue de Salomé et sa vive réaction à la première interprétation, identifiant « bizarre » et « sexuel ». Le malentendu supposé et la logique du chaudron protègent alors Salomé. « Il n'y a pas de mesure commune, nous dit Laurence Kahn – Anne Homer nous le rappelait – entre ce qui nous est dit et ce qui nous est fait ». Tant du côté de l'analyste que du patient. Ce que dit Salomé à l'analyste est par exemple : « Non, non, pas sexuel... ». Ce que ce « dire » fait à l'analyste est de le rendre coupable et dubitatif à son sujet. Pas de mesure commune, tout autant, entre « l'inactuel » qui nous conduit – le feu transférentiel – et « l'actuel » qui nous dépasse – le renversement des projections, la polémique qui menace, la post-éducation qui s'impose. Encore fallait-il que l'interprétation prenne le risque d'une actualisation dont elle ne savait rien *a priori*, acceptant *a posteriori* l'absence de toute mesure commune entre ce qu'elle pensait dire et ce qu'elle fait réellement.

2 – La post-éducation prend une place importante dans le processus consultatif. Et je suis là le fil du chapitre VII de *L'Abrégé*. Dans le cas de Salomé, la post-éducation vient quand l'analyste aide Salomé à s'entendre dans la complexité et l'hétérogénéité qui la déterminent, quand il fait l'apologie de la parole comme elle vient contre la tentation du décodage. Et pour cela, l'analyste sait garder pour lui la séduction qu'exerce le beau récit d'un rêve où tente de se construire une scène primitive : notamment un col romain dont on ne voit pas comment il pourrait s'ajuster sur un col normal ; un homme dont on ne voit pas comment il pourrait être créé à partir d'une femme, ou d'un homme ? Salomé est sans doute encore loin de pouvoir demander la tête de Jean-Baptiste, condition pour que la femme advienne, nous raconte Jean-Claude Rolland dans *Les yeux de l'âme*.

3 – Alors oui, comme y insiste beaucoup Jean-Louis Baldacci, après André Green et Jean-Luc Donnet, le transfert sur la parole est une condition sans laquelle on ne pourrait pas porter l'indication d'une analyse. Et pour autant, je crois pouvoir confirmer l'objection judicieuse d'Anne Homer : ne comptons pas, pour le patient, sur sa capacité à faire en sorte que le feu ne prenne pas à la scène.

## *Discussion du texte de Bertrand Colin*

*Catherine Matha*

Vous ouvrez votre communication avec ces magnifiques vers de la première Élégie de Duino et nous voilà d'emblée plongés dans un « temps autre », selon la formulation de J.-B. Pontalis, pour désigner un temps qui ne passe pas (1994). Invités, par la voix du poète, à nous laisser « traverser » par la puissance interrogative d'un appel désespéré, fait de désir et d'effroi, car né d'un « lieu de l'âme où celle-ci ne sait pas être »<sup>1</sup>. Un questionnement qui trouve place au cœur du dispositif analytique, qui articule la question du dire et de l'adresse : comment dire pour être entendu ? Comment l'analyste est-il appelé à rendre cette adresse possible, c'est-à-dire capable d'entendre sans se métamorphoser en « Ange terrifiant », figure oxymorique de l'élégie ? Et comment penser les conditions de possibilité de cette adresse, tant du côté du patient que de l'analyste, dans le cadre d'un dispositif qui institue une coupure entre les premiers entretiens évaluatifs de l'indication d'analyse et le traitement ? Quelle serait la fécondité pratique et théorique de ce relais inscrit dans le dispositif, sachant qu'il sollicite différemment le désir de l'analyste et ses implications narcissiques ? En quoi ce premier temps, séparé du second plan de la destination transférentielle, serait avantageux et utile à la mise en processus des phénomènes transférentiels qui vont se produire, puisque le processus n'est pas séparable de son cadre et que l'interprétation du processus est également non séparable de ses conditions de possibilité ? En quoi, favoriserait-il le passage de ce que Dominique Scarfone désigne comme la première potentialité de l'actuel, en tant qu'obstacle, chose opaque, orientée vers l'agir et hors le temps du sexual, vers un actuel revitalisant l'univers des représentations en assurant une incarnation de la pensée<sup>2</sup> ? Le problème se pose de manière aporétique, puisqu'il s'agit pour l'analyste de mesurer l'aptitude du patient au processus transférentiel dont il faudrait dans le même temps limiter l'émergence, guidé par le souci de ménager les résistances et d'en peser au plus près l'économie subjective. La situation, comme vous le soulignez, « n'assure pas de prévention contre le feu du transfert » et j'ajouterais, que ce soit du côté du patient comme de l'analyste.

Vous commencez par l'*inactuel* de la parole poétique de Rainer-Maria Rilke, qui a fait l'objet d'inépuisables traductions et interprétations car sa puissance s'exerce au-delà des mots et des langues. Cet « inactuel » dont Marie Moscovici avait fait le nom de sa revue, pour souligner combien « l'inconscient est le lieu et l'objet de l'inactuel »<sup>3</sup>. De l'inactuel à l'actuel en séance, nous rencontrons, par l'effet du jeu associatif de votre pensée théorisante, différentes figures : Lou Andréas-Salomé, souvent décrite comme prédestinée par son patronyme biblique, nommée par Freud la « compreneuse »<sup>4</sup>, âme compagne de Rainer-Maria Rilke et correspondante de toujours, à laquelle il confiait ses craintes de voir son âme désinfectée et corrigée à l'encre rouge par la psychanalyse<sup>5</sup>. Lou, la source de l'empêchement analytique pour Rainer-Maria Rilke ? Puis, à travers la patiente que vous nommez Salomé (dont la signification en hébreu est « paisible », en référence à *Shalom*), une figure biblique autour de laquelle le mythe s'est actualisé à l'ère romantique dans l'imagination masculine, pour l'habiller de séduction sensuelle et provocatrice, inspirant particulièrement les artistes de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Là encore, les interprétations du mythe sont nombreuses et vous en interrogez une possible à la fin de votre texte, suivant la proposition de Jean-Claude Rolland. Mais ce qui me semble intéressant à souligner,

1. Rolland J.-C., *Les yeux de l'âme*, Gallimard, 2010, p. 13.

2. Scarfone D., « L'actuel en psychanalyse », *Revue française de psychanalyse*, PUF, pp. 1357-1453, p. 1391.

3. Moscovici M., *L'ombre de l'objet. Sur l'inactualité de la psychanalyse*, 1990, p. 13.

4. Lettre du 25 mai 1916, *Correspondance avec Sigmund Freud*, Gallimard, 1970, p. 59.

5. « Lettre de Rilke à Lou du 20 janvier 2012 », *Correspondance*, trad. Ph. Jacottet, Gallimard, 1979, p. 225.

par rapport au choix de ce prénom, n'est pas sans lien avec notre thématique : dans les Évangiles, la jeune fille est l'*innommable* ou l'*innommée*, simplement identifiée : « fille d'Hérodiade »<sup>6</sup>. Entre l'inactuel du récit originel décrivant une jeune fille innommée/innommable, jeune fille sans désir propre, peut-être encore trop jeune pour avoir droit ou accès à une identité séparée de celle de la mère et les différents récits interprétatifs qui depuis lors se sont déployés, se dessinent différentes versions de la scène inaugurale.

Depuis la scène transférentielle de la rencontre avec « votre » Salomé car rencontre il y a, vous nous montrez combien l'analyste est toujours pour partie ignorant de sa propre participation au jeu transférentiel et à la manière dont il allume le feu transférentiel. Si habituellement les anges n'ont pas de sexe, chez l'analyste que rencontre Salomé, le sexuel semble vite convoqué, notamment dans l'association faite au sujet du dispositif qui confère à l'analyste une position qui n'a rien d'angélique (« rien de mieux pour séduire une femme que de lui dire qu'on ne le fera qu'une fois » dites-vous). Le choix même du prénom de Salomé vous place d'ailleurs davantage du côté d'un homme séduit ou à séduire (figure d'Hérode) ; et séduit, vous l'êtes par cette « métalinguiste ». Du côté de la patiente, dans cette scène où le chaud transférentiel est à l'œuvre, l'inquiétant se manifeste par l'association faite au *Consentement* de Vanessa Springora, qui convoque des références du côté de l'intrusion traumatique (viol). Jusqu'où cette dernière, au-delà de la problématique de la patiente, est aussi appelée par le dispositif d'enregistrement de l'entretien ? La forte présence du sexuel dans la construction de votre récit est-elle un effet d'après-coup témoignant de l'opérativité retrouvée du refoulement et donc d'une élaboration de l'actuel, grâce à l'action conjointe de votre interprétation et de votre refus de l'analyste, ayant œuvré à la transformation de l'actuel entre vous et la patiente ? Mais si le symptôme, « une projection sur le professeur, dès l'enfance », ne se réfère pas à un contenu défini, qu'est-ce qui permet de le rapporter davantage à une manifestation de l'actuel qu'à celle du refoulement drastique d'une scène de séduction et aux défenses qui seraient mobilisées pour le servir (« je suis asexuelle ») ?

Quoi qu'il en soit, ce qui semble avoir œuvré relèverait d'un travail de séparation suffisant avec l'imgo envahissante du « professeur », à la fois aliénante et protectrice, qui a permis une libidinisation de la pensée, autorisant l'investissement d'une parole suffisamment libérée, pour qu'un transfert s'y opère – le « transfert sur la parole » ? – et que l'indication d'analyse s'impose.

Un mouvement mélancolique semblait inscrit dans la demande d'analyse, incarné par votre *incipit* et que la troisième rencontre traduira par l'image du cimetière et le jeu hallucinatoire. Potentialité mélancolique et potentialité œdipienne ont donc été mises en jeu, exacerbant « les paradoxes mêmes du transfert dont la dynamique se déploie entre les pôles de l'identification et de l'investissement, de l'hallucination et de l'objet »<sup>7</sup>. À quelle condition, chaque fois, la parole pourra être en mesure d'articuler ces deux pôles, sans être confisquée par l'un ou l'autre ? En quoi le transfert annoncé vers un autre analyste, déplacement qui fait épreuve de réalité, permettrait d'actualiser et de traiter (pour partie) les restes psychiques des objets d'amour perdus auxquels le sujet a été contraint de renoncer ? Dans « Deuil et Mélancolie », Freud souligne : « l'épreuve de réalité a montré que l'objet aimé n'existe plus (...) et, pendant ce temps, l'existence de l'objet perdu se poursuit psychiquement »...

Dans le cadre du CCTP, la référence au double cadre est essentielle. Elle organise un espace-temps consultatif préalable qui ouvrira potentiellement sur un autre espace-temps du traitement. L'implication dans un tel dispositif infléchit la manière dont l'analyste pense, construit la situation et intervient. Il est nécessairement animé de théorisations explicites et implicites à la fois dans l'avant coup de l'offre et dans l'après coup du travail élaboratif, toutes deux nécessairement maillées à ses filiations théoriques et institutionnelles, qui comprennent toujours une part d'allégeance. Cette référence au double cadre institue l'importance du pôle impersonnel et collectif, lié à la référence à un fonctionnement institutionnel (Salomé sait que l'« analyste-consultant » ne sera

---

6. C'est l'histoire païenne qui livrera le nom de Salomé. Celui-ci apparaît dans les textes de l'historien romain du peuple juif, Flavius Josèphe, comme étant le nom de la fille d'Hérodiade.

7. Baldacci J.-L., *Analyse avec fin*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2016, p. 124.

pas son analyste de cure) et celle du pôle personnalisé de la rencontre. Double polarité (personnel/collectif) à distinguer de celle proposée par Anne, entre particulier et général ? Une double référence pensée, dit Jean-Louis Baldacci, « en terme métapsychologique comme nécessaire à l'expression des deux faces du surmoi, sa face archaïque et personnalisée et sa face post-œdipienne plus impersonnelle »<sup>8</sup> qui ouvre sur l'espace tiercéisant du transfert sur la parole. Un dispositif qui garantirait dès le début l'ambiguïté du transfert, la disjonction du sujet et de la fonction, c'est-à-dire l'assurance que cet objet ne sera pas omnipotent, susceptible à nouveau de « terrasser » le moi<sup>9</sup>. Mais, cette offre d'un temps consultatif caractérisant le CCTP, est-elle également intéressante pour tous les patients ou bien vaut-elle plus électivement pour ceux qui naviguent dans les eaux troubles d'un fonctionnement psychique marqué par un trop d'indifférenciation ?

Merci Bertrand, pour votre très beau texte et toutes les questions qu'il soulève.

---

8. Baldacci J.-L., « Fonctions de la consultation psychanalytique », *Monographie de la Revue française de psychanalyse, La consultation psychanalytique*, 2013, p. 28.

9. Baldacci J.-L., « Le CCTP centre Jean Favreau », *Le coq-héron*, n° 201, *Psychanalyse, politique et société*, 2010.

## *Prendre son masque pour son visage ?*

*Alexandre Morel*

*« Il se bricola un masque qui lui fit la peau et avec lequel il écrivit des livres, le masque lui avait si bien collé à la peau, que quand, peut-être, il voulut le retirer il ne trouva plus sous sa main qu'un mélange ineffable de chair et de carton-pâte (...) ».*

P. Michon, 2002, *Corps du roi*, Lagrasse (France), Verdier, pp. 20-21.

Il m'arrivait parfois d'être très content de moi. Lorsqu'au terme d'une journée de travail, j'avais le sentiment d'avoir bien œuvré contre des figures de « l'inceste » : j'avais, pour ce qu'il me semble, aidé les patients à se séparer plus avant de la colonisation de leurs objets infantiles et à gagner un peu de liberté, certes « conditionnelle » mais liberté, tout de même.

Un premier implicite pour moi, non dénué de romantisme, est celui du présupposé d'une lutte dans laquelle, comme analyste, je me trouverais engagé : une lutte contre les figures multiples de ce que l'œdipe dans le vide ou le plein, peut fabriquer comme variations incestuelles et incestueuses sur des scènes internes ou sur celles de la réalité. Pointer, interpréter, construire : je peux ainsi avoir le sentiment de lutter pied à pied avec les objets des patients, dans et hors le transfert, pour nettoyer ces objets de leurs scories œdipiennes dans le trop ou dans le pas assez, afin d'ouvrir à ces patients un usage du monde moins pollué par les insistances de l'infantile. « Ce que l'on a sous les oreilles », comme l'écrit Nathalie Zaltzman<sup>1</sup>, ce sont « autant de tentatives plus ou moins ratées, de mettre en place des formations plus ou moins réussies de prohibitions de l'inceste, de transformations de l'impossible qu'il faut abandonner en possibles plus ou moins réussis » (p. 64). Dans la « création inlassable de digues et de nouveaux territoires (...) L'interdit est une possibilité obligée » (p. 65).

La cure m'apparaît d'abord comme une entreprise de séparation, un dispositif permettant à un sujet de grandir, de se séparer d'un certain nombre d'insistances infantiles qui l'empêchent de désirer, de prendre la parole en son nom et de jouir tranquillement de l'existence, en formant des compromis féconds entre ce qui s'impose de ce qui lui a été donné et ce vers quoi son élan vers la nouveauté pourrait le pousser. L'analyste aide le patient à se détacher, à renoncer, à trouver que la vie des grands est plus intéressante que la vie des petits. À faire que maman et papa, morts ou vifs, cessent d'être alpha et oméga et à montrer qu'il reste entre les deux tout un alphabet utilisable pour avoir sa vie propre et sortir des sombres projets endogames ou de l'orbite de ces mères dont Miguel de Azambuja nous rappelle qu'elle souhaite qu'à leur enfant, surtout, « il n'arrive rien<sup>2</sup> ».

En cette place pour moi pleine du contentement du « séparateur », surgissait parfois, dans un mélange d'ironie et d'effroi, une figure : celle de Charles Melman, un analyste vraiment « sérieux » fustigeant le « manque de gravité » du sujet contemporain et remettant bien les choses à leur place. Je me souvenais de lui dans le film *Quartier Lacan*, on le voyait tout de noir vêtu, devant une fenêtre fermée sur la nuit, parlant très calmement du temps des horloges qui n'est pas le temps de l'inconscient.

---

1. Zaltzman N., L'inceste est-il une notion psychanalytique ?, in André J. (dir.), *Incestes*, PUF, 2001.

2. En fait, M. de Azambuja cite Michel Schneider. Cf. de Azambuja M. « Les frontières indélicates », *Eros messenger*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2020, p. 19.

Tout ce que je viens de vous dire, en des termes assez généraux, tout cet implicite pour moi de la fonction analysante, celle du « grand séparateur » comme celle d'autres figures que je peux faire miennes ici et là, se trouve pris dans mon propre transfert sur la psychanalyse. Ces idées implicites peuvent prendre la forme de représentations butes : « l'analyse ça sert à ceci, cela ». En tous cas, ces implicites, emboitements de transferts passés et présents, vectorisent la manière dont je prends corps et figure comme analyste.

La présence de ces figures, personnages (ou masques) à l'intérieur de moi, repose sur des effets « d'induction de pensée », expression que j'emprunte à Daniel Widlöcher, pour lequel la spécificité de la psychanalyse, son fonctionnement princeps mais bien aussi son mode de transmission, reposent sur des effets de transferts de pensée<sup>3</sup>. Il faut, pour lui, percevoir le « transfert de pensée comme une factualité ». Il écrit : « La pratique de la psychanalyse a ceci de spécifique, en un sens de scandaleux, qu'elle repose sur ces effets d'induction qui assurent ce transfert » (p. 57).

C'est aussi dans ce sens qu'est donné pour Daniel Widlöcher toute son importance à la co-pensée en séance. Il écrit : « L'observation n'est plus la tâche activement menée par le psychanalyste observateur mais la perception pour lui d'un effet de transmission induit par l'analysant » (p. 60). Si l'analyste peut prétendre être un « lecteur de pensée », c'est que son « irréductible subjectivité » appuie sa légitimité sur sa « référence au tiers » (p. 54), autrement dit sur la manière dont il porte en lui ces pensées *induites* par d'autres.

L'auteur ajoute que les identifications de l'analyste sont les formes externalisées de cette présence tierce qui a été internalisée par l'effet, par l'induction, de la pensée d'autrui sur la sienne. Les personnages ainsi fabriqués en nous qui constituent l'analyste que nous sommes, sont donc autant de « formes » prises par ces transferts de pensée en nous.

Ces formes orientent notre travail, elles sont des implicites à l'œuvre : les personnages qui nous habitent en séance sont des manières de traiter en nous ces transferts de pensée : on peut y être conformes, opposés mais aussi informes, difformes, en forme ou encore souffrant de malformation. Il se joue avec ces personnages la question mais plus encore la tension, liée à l'écart ou à la fidélité, à une suffisante séparation ou au risque de l'inceste. La question est vaste : « Pour qui se prend-on ? »

Comme nombre de choses qui « vont sans dire » dans notre pratique, l'implicite est ce qui va sans dire. En ce sens, il est comparable au transfert, lui aussi, qui *va sans dire, car il fait*. En ce sens, l'implicite peut être un socle mais bien aussi ce qui nous mène par le bout du nez.

On sent la possibilité de cet égarement dans la définition même de l'implicite : « Implicite : du latin *implicitus*, participe passé de *implicare* « envelopper », ou encore « plier dans ».

L'implicite pose quasiment un problème optique : la perspective est mouvante parce que double, comme dans un dessin d'Escher. Qui enveloppe qui ? Qui se trouve plié dans qui ? Est-ce l'implicite qui enveloppe l'explicite et le contient ? Ou alors, est-ce l'explicite qui enveloppe l'implicite et le contient, mais tout en le masquant ?

Reprenons la définition de l'adjectif « implicite ». *Robert* dit : « qui est contenu dans un discours, dans une clause, dans une proposition, non pas en termes clairs, exprès et formels, mais qui s'en tire naturellement par induction, par déduction et par conséquence ». *Larousse* dit à son tour : « qui sans être énoncé formellement, découle naturellement de quelque chose ». Si la chose est là, ce n'est donc pas en terme « clairs, exprès et formels » mais heureusement elle s'induit, se déduit, par voie de conséquence et surtout tout cela se fait « naturellement ».

S'il y a là tout l'optimisme de la lexicographie, le positivisme de la taxinomie, cette définition fait circuler l'implicite entre présence et absence, clarté et opacité mais aussi entre apparition « naturelle » et quête « culturelle », celle du travail, à partir de l'éprouvé et de la lecture des signes comme de leur mise en sens. L'analyste, comme un chasseur dans la forêt des signes, tend l'oreille vers l'implicite et n'entend pas toujours grand-chose

---

3. Widlöcher, D., « Le Tiers dans la pensée », *l'Inactuel* nouvelle série, n° 6, *En lisant Wladimir Granoff*, Circé, 2001.



« naturellement ». Ignorée dans un premier temps des deux protagonistes de la scène analytique, la force agissante du transfert, est, par exemple, essentiellement implicite. Le transfert, comme véhicule de l'inconscient, ne peut avancer que masqué ou enveloppé de ses multiples costumes que lui taillent les censures. Il « figure en défigurant<sup>4</sup> » et il arrive que l'effort soit colossal, voire vain pour percevoir ce qui nous saisit, tout comme l'effort pour savoir *qui* comme *ce qui* est enveloppé, masqué dans le transfert. Cet implicite de la définition, qui « découle naturellement » de ce qui est explicite est très loin de ce à quoi nous confronte le transfert.

Cette « défiguration » en vue de la « figuration » contribue à ce problème de nature optique dont j'ai parlé, concernant le saisissement par la perception du transfert : le transfert, c'est du passé et du présent, c'est du répétitif et du nouveau, c'est l'analyste qui en est le point de condensation en même temps que se présentent à travers lui et sur son dos, d'autres figures. Sachant que, par le contre-transfert et ses défigurations, la scène analytique se trouve doublement soumise à cette difficulté de saisissement par voie « naturelle ». Où poser le regard ? On ne sait jamais là ce qui est premier et la nature ainsi paradoxale du transfert fait que ces constituants sont dans un jeu toujours possible de permutations qui éloigne la possibilité du saisissement de son implicite.

Alors il y a tout de même le cadre qui permet sans doute de s'orienter un peu dans ces illusions d'optique. Le cadre, qui contient la règle et la méthode, constitue aussi un implicite dans la mesure où, sans le dire et le nommer, l'on s'appuie sur lui pour sa productivité, disons « symboligène ». L'implicite du cadre est constitué de tous ces appuis internes et externes que je passe sous silence ou que je ne nomme que de manière sommaire mais qui promettent d'être des leviers et des adjuvants à la cure. Par exemple, pour moi, la psychanalyse est une manière d'administrer du silence et de se refuser. Il est d'ailleurs important, on le sait, que nombre de ces règles ou aspects du cadre, restent peu explicites et surtout pas trop explicitées, afin qu'ils gardent leur tranchant et assurent à l'analyse son caractère d'expérience aussi inouïe que possible.

L'implicite qui *va sans dire* peut aussi être un élément partagé entre analyste et patient. Et là, se tapit potentiellement et malheureusement, la possibilité de son encombrement plus que de sa productivité par retrait, parfois même au point d'empêcher l'analyse : parfois même par trop de syntonie, par exemple entre le patient et le cadre. Mais aussi parce qu'il est un certain implicite dans la vie contemporaine des citoyens que nous sommes : celui de « voir quelqu'un » ou d'avoir « vu quelqu'un ». Cette figure sans nom du psy et le cortège, tant de sa pratique que de son attirail théorique, sont bien répandus dans les objets culturels de consommation courante, de même qu'elle déborde aussi parfois et vient imposer une communauté culturelle qui peut nuire à la dysmétrie et contraindre l'analyste, même avec son analyse d'avance, à se lever parfois de très bonne heure s'il veut réussir à parler *d'ailleurs* et à ouvrir vers un *ailleurs*. Un implicite invalidant en somme, comme si *l'autre scène* avait déjà été « communément » arpentée. « Je viens vous voir, me dit ce patient car je n'ai pas réussi mon transfert avec le précédent ». Un autre me dit : « Oui, ça je sais, ça c'est mon œdipe » comme si Œdipe faisait partie du mobilier urbain. N'être étonné de rien, voilà une bonne manière de résister à la psychanalyse.

Cette patiente est grande lectrice. Elle s'appelle Jazmine. Elle aime, par-dessus tout, les mots, ceux de la fiction, des jeux littéraires et de la poésie. Très investie et d'une assiduité sans faille dans son analyse, elle associe volontiers, avec la bonne volonté de ceux qui pensent, veulent comprendre, construire et s'en sortir. Mais aussi, elle se plaint douloureusement parfois, défaite et pleurante, me demandant de l'aide, comme la petite fille malheureuse dont l'analyse a fait apparaître la figure, pleine de larmes, une petite fille qui revient sans cesse et dont, enfin, il faudrait suffisamment se « séparer ».

De mon côté, je tiens un cap, dans le silence, dans la succession de diverses scènes au fil desquelles se dessine cette petite fille esseulée que je nomme parfois.

---

4. Kahn L., *L'écoute de l'analyste*, coll. « Le fil rouge », PUF, 2012, p. 155.

Mais il me semble reconnaître que rien n'avance dans cette analyse. La patiente est pourtant investie dans son analyse, elle s'y tient et moi je me tiens bien aussi. Je trouve que nous nous tenons très bien tous les deux. Je ne m'ennuie pas, je suis attentif, j'écoute, ressens et me laisse prendre dans ces inductions de pensées qui viennent d'elle et qui guident mes interventions. Elle accueille d'ailleurs le peu que je dis avec intérêt mais semble toujours le métaboliser du côté du plaisir des mots ou en tous cas de l'intérêt pour eux. Un jour où elle remarque par exemple que son chagrin lui envahit le corps et qu'elle se sent mal, je ponctue en questionnant : « Le chagrin prend corps ? ». Pour insister sur ce qui la prend au corps et pas seulement *au mot*, afin de trouver des zones d'incarnation, de la chair qui lui appartienne, à distance du « comme si ». Elle est ravie, elle reprend avec délectation mes mots « le chagrin prend corps !, c'est tellement juste, je vais le noter ».

C'est ainsi que quand je lui dis quelque chose, cela ne fait pas « analyse » mais cela fait « littérature ». Le geste analytique devient un geste esthétique et tombe dans l'escarcelle de la poésie ou de la littérature. Alors que je suis à la recherche, par exemple, de quelques *mots choses* qui pourraient se faire le véhicule de l'inconscient, tous mes mots deviennent pour elle de *bons mots*. L'implicite est alors que nous faisons bien une « analyse », mais comme un commentaire composé et que nous allons nous payer de bons mots comme dans un dialogue théâtral sans fin. Lorsque je dis un mot, elle rit souvent de la « trouvaille » sans percevoir que c'est d'elle dont j'essaie désespérément de parler. Rien ne bouge. En tous cas, je ne cesse de me sentir à l'étroit dans mes habits d'analyste. Et je ne sais pas quoi faire du fait qu'elle m'énerve tellement.

Voilà un analyste et une analysante de très bonne volonté. Chacun faisant bien son boulot, non sans une certaine obéissance ou conformité. L'enfer est pavé de bonnes intentions et le diable est dans les détails. Les personnages, qui constituent le faisceau identificatoire des analystes que nous sommes, dessinent, comme je l'ai esquissé, des zones d'obéissance et de désobéissance. Le cadre constitue un implicite avec lequel nous nous entretenons, à nous demander fréquemment si nous sommes bien dedans ou un peu à côté ou totalement en dehors. Ce qui ne va pas sans angoisse, mais pas sans fierté non plus, avec le sentiment parfois de s'affirmer, de s'extraire de la *doxa* et d'inventer. Par effet de transfert, l'analyste est en effet susceptible d'être soumis à une forme de « foi implicite », celle que définit ainsi le *Littré* : « La créance d'un point de doctrine, sur la simple autorité d'un témoignage, sans explication qui éclaire autrement l'esprit ». La transmission de la psychanalyse véhicule ainsi potentiellement des points de doctrine relevant de la foi implicite et à terme d'un fol implicite.

Quand tout est bien en place de l'adhésion du sujet aux exigences surmoïques et quand le patient, comme l'analyste parfois, se montrent syntones avec le cadre de l'analyse, il n'est pas évident de savoir quel implicite est à l'œuvre. Qu'est-ce qui est à l'œuvre dans l'obéissance ? Qu'est-ce qui se trouve « plié » ou « enveloppé » dans cette syntonie ? Comment développer l'enveloppé ? L'obéissance n'aurait-elle pas comme fol implicite celui d'un défi ?

Ce n'est qu'*a posteriori*, comme souvent et assez tard, que j'ai pu me formuler cette question concernant cette patiente et, certainement pas au moment où elle a fait entrer sur scène, un flambeau à la main, son fils adolescent. Oscar a 16 ans et sa mère me le présente à répétition avec tout l'attirail du pire de la puberté. Mépris, morgue, ingratitude mais aussi transgression permanente sur un fond de rage et d'avidité, au service, comme le décrit Winnicott, d'une destructivité spectaculaire. Il semble que rien ne l'arrête au point qu'il vient pendant des semaines remplir tout l'espace des séances. Les dentelles habituelles de la littérature laissent place aux crachats et aux coups du grand petit sauvage. Jazmine se plaint et pleure de son impuissance devant la force de cet enfant qu'elle me mène en séance comme en consultation. Elle ne cesse de me demander quoi faire. Aux dires de la mère, le père n'y peut rien et serait même un peu séduit par la force nouvelle de son fils.

Le fracas nouveau de ce personnage entre nous fournit sans doute un contre-point précieux à notre obéissante scène analytique mais il provoque aussi en moi une excitation particulière. L'envie de le rosser. Le sentiment de mon impatience grandissante et irrépressible trois fois par semaine. Et le sentiment que tout le monde est

nul, du point de vue de la contenance, autour de cet enfant : sa mère, les profs et son père qui porte en plus un prénom on ne peut plus proche du mien. Est-ce à ce titre que la mère semble ne pas cesser de me demander de faire quelque chose ? « Je n'en peux tellement plus d'Alex qui ne fait rien ». Tout ceci sur ce registre particulier d'une plainte adressée qui semble aussi ne pas vraiment s'adresser : circuit narcissique où prévaut la douleur et une espèce de passage factice par l'objet.

Je ne me prive pas néanmoins de cette convocation et s'installe en moi un insupportable conflit contre-transférentiel : je crève d'envie de faire quelque chose. Il me semble que je me trouve en fait triplement convoqué et figé par ce moment contre-transférentiel. Convoqué au lieu de mon prénom et de tous ces « Alex » qui ne font rien, la place est tentante pour montrer de quel bois je me chauffe, moi. Convoqué au lieu de mon travail d'analyste dans un service de psychiatrie de l'adolescent m'occupant d'une consultation de parents et enfin convoqué au lieu de ma vie de père avec des enfants adolescents.

Nous voilà donc tous les trois, la patiente, son fils et moi, aux prises avec la question de la transgression. Mais aussi avec celle de la haine, j'y reviendrai. Un enfant transgresse et il faudrait l'arrêter. De mon côté, le grand séparateur voudrait remettre ses grandes bottes. En même temps, me tient peut-être une autre zone d'infantile : celle de mon transfert sur la psychanalyse et sur sa règle car je me trouve en effet bien interdit. Pendant des semaines, depuis ma place d'analyste et d'un refusé qu'il se doit d'habiter, je sens que je fais l'analyste. Fidèle à ce qu'est un analyste. Faire comme l'analyste. Mais sans levier analytique. Au garde à vous du refusé mais désarmé. « Comme si » chez elle « comme si » chez moi. Je suis consistant dans mon silence et dans ma réserve mais inconsistant dans l'analyse. Incarnation d'un principe, d'un implicite sur ce que c'est qu'un analyste. Un analyste « *as if* » ?

J'ai fini par décider de prendre ou reprendre *consistance* par le biais d'un autre « comme si » : celui du jeu. Je lui ai dit : « Si j'étais l'éducateur de cet enfant, je ne lui laisserais rien passer et je serais beaucoup plus intransigeant que vous ne l'êtes, en le sanctionnant plus systématiquement et en lui faisant plus sentir le vent du boulet ».

Avant d'évoquer la suite de cette cure et les divers effets de déroute qu'a pu provoquer cette intervention, je voudrais d'abord discuter de ce qui peut conduire à l'énonciation d'une telle « interprétation ». Le terme se situerait ici entre l'interprétation psychanalytique et l'interprétation théâtrale, en convoquant la notion de personnage et celle de l'incarnation dans le jeu des transferts.

« Si j'étais éducateur », ici, tournure de l'hypothèse, « je ferais ceci ou cela », qui appelle le conditionnel comme temporalité particulière du jeu, de l'imagination. Le jeu, au sens où deux pièces d'un mécanisme peuvent avoir une certaine liberté de mouvement l'une par rapport à l'autre. Le jeu, comme espace intermédiaire qui ouvre aux ressources du *playing* notamment quand il circule entre passé et présent. Pour Jacques André, dans *L'imprévu*<sup>5</sup> : « Le conditionnel est frère de l'imparfait, d'un temps qui marque plus que tout autre l'existence du passé, son mouvement, sa vie et sa durée. Et l'existence du passé suppose que le présent, la rencontre de l'être et du temps a déjà eu lieu : qu'elle nous a échappé, tout au moins *possédés*. » (p. 100). Le moment dans lequel nous nous trouvons avec cette patiente pourrait bien être un moment de « possession » qui immobilise les places. Le *playing* du conditionnel viendrait au service du mouvement pour les deux protagonistes car, poursuit Jacques André, « le conditionnel refait l'histoire, plus fortement, il l'imagine, la crée, en décèle la nature paradoxale de fiction et rappelle que le fantasme précède le souvenir. Le désespoir désespère du passé : toujours c'est bien lui qu'il s'agit de changer, mieux d'inventer » (p. 100).

Ainsi, le *playing* dans l'analyse permettrait une « invention » dans la mesure où le jeu, comme le transfert, sont porteurs de cette tension vers la nouveauté par l'invention. Et je cite encore : « Comme les jeux de l'enfance, le transfert est un présent différé, il répète ce qui n'a jamais eu lieu » (p. 101).

---

5. André J., *L'imprévu en séance*, coll. « Folio essais », Gallimard, 2004.

Le paradoxe du transfert comme celui du jeu nous fait circuler entre présence et absence, réalité et fiction. De ce fait, sans cesse se pose pour moi la question de notre coefficient de présence en séance, la texture de cette présence. Pour Michel Neyraut<sup>6</sup>, la « structure transférentielle » est, dans le même temps « réalité d'une situation » et « puissance virtuelle » (p. 222) ou encore une « réalité relative » qui « à cause de la régression que produit la séance, devient une réalité tangible », « l'évènement psychique » est « réel » (p. 192). Je cherche probablement à fabriquer ma propre réponse à la question que pose Michel Neyraut devant les paradoxes qu'il formalise concernant le transfert : « Que reste-il à faire ? », demande-t-il, « Opposer l'illusion à l'illusion. Utiliser l'illusion pour interpréter l'illusion ? ». Le personnage de cet « éducateur » qui survient par ma voix mais sans doute aussi incarné par ma présence, porte cette double valence du psychique et du réel.

Il y a un implicite de présence dans la manière dont un analyste s'absente, notamment dans l'administration du silence en séance. Inversement et pour garder les vertus du paradoxe, il est un implicite d'absence dans sa présence lorsqu'il apparaît, se fait entendre, s'incarne ou encore s'avance, masqué ou pas. Je me demande si une différence entre psychothérapie et psychanalyse ne tient pas aux différences dans le coefficient de présence, aux variations dans les quantités et qualités d'incarnation. Il y aurait de ce fait, potentiellement, des moments ou séquences « psychothérapeutiques » dans l'analyse. En tous cas, un appui en alternance sur une métapsychologie de la présence et une métapsychologie de l'absence. Obéir ou désobéir à ce que nous dicte notre transfert sur la psychanalyse et à son coefficient exigé de présence ou d'absence me semble d'ailleurs nourrir ou atténuer le sentiment de culpabilité dont j'ai parlé précédemment.

On peut d'ailleurs se demander pour qui l'on en vient à fabriquer ces présences. Pour nous ou pour le patient. La figuration, proposition de figures en séance vise à augmenter cette surface sensible d'appréhension, de palpation de la conscience de l'analyste dont parle Laurence Kahn<sup>7</sup>. Il y a dans l'activité figurative de l'analyste, dont relève mon « éducateur », une fabrique des objets aussi tangibles que possible qui vise à trouver des compromis à deux types de tension en séance : celle induite par la force du narcissisme d'abord. Puis celle qui résulte de l'excitation de l'analyste face au vide ou au trop plein. Je vais tout de suite revenir sur les tentatives figuratives de résolution de ces deux tensions. Mais notons que mes modalités de pratique psychanalytique auprès des adolescents façonnent ici une manière fortement figurative, probablement très visuelle, d'entendre et de dire en séance avec un primat sans doute donné au visuel endo-psychique.

Du point de vue du narcissisme, d'abord, l'activité figurative, qui peut passer par des moments d'incarnation en écho ou en contre-point de la sollicitation transférentielle à l'incarnation, cette activité figurative, donc, vise à fabriquer de l'objet là où le narcissisme tend à faire disparaître le lien aux objets. Il s'agit bien en reprenant les termes d'André Beetschen de « désenclaver l'objet de la cachette dans laquelle le tient reclus le narcissisme »<sup>8</sup>. La plainte de ma patiente, comme d'autres plaintes, apparaissent comme adressées à l'objet mais restent en fait dans un circuit narcissique qui évite l'objet ou visent à lui montrer l'ampleur de sa nullité. L'analyste en position hypothétique ou conditionnelle d'éducateur, cette chimère passagère, viendrait alors donner de la consistance objectale là où le narcissisme tendrait, par la force de répétition à nier l'altérité. « L'auto-qualification de sa propre personne »<sup>9</sup>, pour reprendre les termes de Pierre Fédida, ici, l'analyste en éducateur, étant une tentation toujours présente de fabriquer de l'objet, du tangible et de l'accessible.

Du point de vue, à présent, de la réponse à l'excitation de l'analyste, celle provoquée par le vide et l'immobilité de la séquence, l'activité figurative apparaît comme une ressource précieuse mais aussi potentiellement excessive. Nous sommes, comme le rappelle Jean-Claude Lavie<sup>10</sup>, soumis à la tyrannie du sens depuis, selon lui,

---

6. Neyraut M., *Le Transfert*, coll. « Le fil rouge », PUF, 2004.

7. Kahn L., *L'écoute de l'analyste*, PUF, 2012.

8. Beetschen A., « Le défi de la déliaison », in J. André, C. Chabert, E. Tysebaert, *Psyché anarchiste : débattre avec Nathalie Zaltzman*, PUF, 2011.

9. Fédida P., *Crise et contre-transfert*, PUF, 1992, p. 58.

10. Lavie J.-C., *L'amour est un crime parfait*, coll. « Tracés », Gallimard, 1997.

que nous essayons de comprendre et devancer ce qui fait sens et plaisir à notre mère (p. 30). La figuration parfois frénétique que nous mettons en œuvre en séance au-dedans de nous-même ou lorsque que nous parlons peut relever de cette tyrannie. Lorsque l'on n'y comprend rien ou plus encore lorsque l'on n'y entend pas grand-chose, la figuration qui est tension constante à la sémantisation, vient traiter notre propre excitation devant l'obscurité ou le non-sens. Elle est d'ailleurs une bonne alternative à l'auto-accusation et à notre sentiment de nullité ou encore de vacuité en séance mais aussi lorsque nous échangeons entre collègues. Le sentiment de culpabilité, déjà évoqué, par rapport à l'implicite de ce refus qui ne serait donc pas respecté au profit d'une position plus active, permet d'ailleurs dans ces moments arides de fabriquer du tiers, de la présence dans le vide, en place de cette référence, de cette instance qui évaluerait notre activité en séance. Voilà comme les personnages en appellent d'autres.

Je pourrais enfin défendre la pertinence de ce personnage passager de l'éducateur en le considérant comme une « représentation d'attente ». De par leur proximité avec le refoulé, les représentations d'attente sont susceptibles, selon Freud, d'approcher le refoulé pour le mettre en lumière au service du travail de construction dans l'analyse. Dans ce que Laurence Kahn<sup>11</sup> appelle, la « lutte engagée entre l'agir et le reconnaître », les représentations d'attente ou ce personnage ici convoqués me semblent des adjuvants de ce « reconnaître ». Les représentations d'attente soutiennent cette « scénarisation de l'*agieren* » : « scénarisation de l'*agieren* pour voir ce que le transfert réalise à l'insu des deux partenaires » (pp. 158-159).

Revenons à la cure. Contrairement à ce que j'avais probablement et secrètement escompté de ma petite mise en scène, à savoir, une reprise en main du bambin pubère, par la mère, en appui sur une identification à la poigne d'éducateur de l'analyste, c'est à son propre père que la patiente s'en est d'abord prise. Pour la première fois de sa vie et peu de temps après notre séance, la patiente a hurlé sur son père, l'a congédié de son appartement après l'avoir pas mal injurié, en pointant en particulier les incessants excès de ses demandes qui, depuis toujours régissaient les rapports avec lui.

Le père se tait ou se terre ensuite pendant un bon moment. La patiente s'en inquiète. Beaucoup. La culpabilité la guette, elle répète sans cesse, qu'elle y est allée « franco » et que c'est sans doute « trop ». Trop de l'inceste, trop du meurtre, cette nébuleuse dans laquelle s'insère la figure du dictateur espagnol me fait lui dire qu'elle craint sans doute d'avoir tué son père par sa colère. Elle demande : « Est-ce que l'on est condamné à mort quand on dit non ? » Elle s'énerve à nouveau : « Cette hystérie avec mon père me désole. Cela se rétablira si je me contorsionne pour être gentille. Hors de question ». La semaine suivante, elle s'absente à une séance et, pour la première fois, sans m'en avertir. À son retour, elle me dit qu'elle préférerait passer du temps avec son fils plutôt que de venir à la séance. « De toutes façons, vous ne dites rien d'intéressant en ce moment », me dit-elle. Le petit sauvageon serait-il redevenu fréquentable ? Peu de temps après, elle dit : « J'ai le sentiment que tout cela provoque une mue en moi ». Elle me dit qu'elle sent qu'elle « change de peau » : « ma nouvelle peau serait une chose molle et malléable dont je vais pouvoir faire ce que je veux ». Et dans le fil de la suite des associations : « Je suis en train de lire un livre, celui d'une féministe polonaise contre les patriarques. Passionnant ». Passionnant, oui, notamment comme vont bon train les déplacements.

« À considérer naïvement ses interventions comme porteuses du seul sens qu'il veut et croit expressément se limiter à leur donner », l'analyste souffre selon Jean-Claude Lavie<sup>12</sup> d'une forme de « candeur inopinée », d'une « certitude irrépressible et chimérique » car « aussi claire que puisse être sa parole, il ne peut avoir la maîtrise de ce qui en sera entendu » et ce « dans la projection transférentielle du patient », « d'où dépendront son sens et son effet ». Faudrait-il alors faire de la *déroute* un autre implicite de la psychanalyse ? Et quel lien cette déroute entretient-elle, à notre insu, avec la séduction qui est étymologiquement ce qui égare ou écarte du droit chemin ?

---

11. Kahn L., *L'écoute de l'analyste*, coll. « Le fil rouge », PUF, 2012, p. 155.

12. Lavie J.-C., *L'amour est un crime parfait*, coll. « Tracés », Gallimard, 1997, p. 60.

Avec ce personnage dans la séance, j'ai voulu me donner et nous donner du jeu. Toute cette conformité, celle de la patiente comme la mienne, pourrait être perçue comme une forme de faux self analytique. Or, entre moi et non moi, vrai et pas vrai, fiction et vérité, ce personnage voulait provoquer une ouverture, un suspens, une équivoque en vue du mouvement. La patiente parle d'ailleurs d'une « peau » nouvelle, « souple et malléable » quand elle s'extrait de sa soumission filiale et de sa conformité au cadre de l'analyse. Pour évoquer l'origine du « faux self », Winnicott prend l'image d'un « patron », au sens de la confection, qui se serait imposé de manière trop précoce à l'enfant, ne lui laissant l'espace de se développer que selon le dessin de ce patron, sans dégager un vrai self et une liberté suffisante pour être. L'introduction d'un personnage dans la séance cherche à ouvrir une aire de jeu dans des places figées, dans ce « patron » qui s'impose aux dire et aux faire des protagonistes de la scène analytique que nous sommes. La représentation d'attente, pour son caractère d'hypothèse voudrait s'opposer au patron. L'apport des personnages, par la nouveauté des identifications qu'il permet, pourrait aussi soutenir une forme de « personnalisation » (l'« *indwelling* » de Winnicott<sup>13</sup>) chez cette patiente, lui donner ainsi de s'habiter plus amplement en sortant de sa conformité adaptative.

Voilà donc le projet. Mais que se passe-t-il donc quand les représentations d'attente se prennent pour la chose même ou deviennent la chose même ? Investies de la force du transfert, les hypothèses deviennent des faits, les personnages deviennent des imagos et ce qui voulait se représenter, s'effectue. L'hypothèse d'un conditionnel n'est plus, c'est une vérité qui advient avec la force économique de cette dernière pour la quantité d'excitation qu'elle peut véhiculer. L'analyste, avec son goût du sens, propose ses personnages mais la prise transférentielle de la patiente va en faire du petit bois. Tout se passe comme si et il n'y a d'ailleurs plus de *comme si*, les personnages riaient au nez de l'analyste en lui disant : « Merci Patron pour tous ces personnages ! Mais on va jouer ma scène et pas celle que tu crois ». Les personnages échappent à la maîtrise du metteur en scène ou de l'auteur, vectorisés par le transfert, ils perdent leur statut dans l'espace potentiel et *effectuent* selon les directives de l'hallucinatoire de transfert. Je me suis d'ailleurs beaucoup demandé, du point de vue de la méthode, si l'on pouvait défendre que l'introduction de ce personnage visait à donner corps ou présence à l'hallucinatoire de transfert. À provoquer un évènement de présence dans un espace intermédiaire de jeu qui suivrait les lignes de cet hallucinatoire de transfert. Une intervention figurative qui reste une incarnation hypothétique car il ne s'agit que d'un personnage mais qui voudrait faire évènement dans la cure.

Mais la figuration est soumise aux déformations qu'exigent les malentendus du transfert qui sont eux-mêmes déterminés par les censures qui travestissent, forment et déforment ce qui se présente, comme le montre Freud sur ce que l'on pourrait ici appeler, le « théâtre » de la première topique. Du coup, l'éducateur ne s'incarne pas là où l'on s'y attend et ne s'adresse pas à celui que l'on attendait. Et le patron, c'est bien *l'actuel* avec son insistance. Ce dernier avance masqué.

« Si nous poursuivons la métaphore théâtrale, dit J.-B. Pontalis, nous aboutissons au paradoxe suivant : la répétition, la « vraie » répétition, au sens freudien, qui fait venir le transfert, est ce qui échappe à la représentation, à la scène représentée et figurée, et à la série de « répétitions » qui, la précédant, l'ont permise<sup>14</sup> ».

Gérard Bayle, auquel je dois beaucoup pour ce qu'il m'a appris, notamment dans le cadre du psychodrame, avait coutume de dire la chose suivante : « Pour réussir à voir un fantôme, il suffit de jeter un drap dessus ». Le travail de figuration consisterait à tenter de faire apparaître la pulsion par le truchement de ce dans quoi celle-ci se drape. Poser la question de la nature, de la texture, de l'étendue du drap dont, en place d'analyste nous habillons la pulsion chez le patient et poser la question du moment choisi pour jeter le drap, concernent la « stratégie » ou la « tactique » dont parle Freud à propos du transfert. Cette étoffe peut-elle être un habit, doit-elle être un masque, car toujours le transfert avance masqué ?

---

13. Winnicott D.W., « Le corps et le self », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 3, Printemps 1971, p. 28.

14. Pontalis J.-B., *La force d'attraction*, coll. « Points », Éditions du Seuil, 1990.

Le risque d'un habillage trop précoce et d'une côte trop bien taillée (et on rejoint là, d'ailleurs, les questions relatives à la *confection* du self), est celui de la sémantisation, voire de la sur-sémantisation *qui* peut s'opposer à la fécondité de l'incarnation. Le conflit peut être rude en nous entre, d'une part ce que nous supportons de laisser *s'incarner*, avec le séjour dans l'informe que cela nécessite et les charges qui sont susceptibles d'apparaître, je pense en particulier à la haine. Conflit, donc, entre, d'une part, cette ouverture à l'incarnation transférentielle et, d'autre part, la sémantisation qui vise l'éclairage, l'*apparaître par* la mise en sens, que tendent à fabriquer sans cesse nos figurations, qu'elles soient ou non partagées au patient, avec les malentendus que l'on sait.

Il arrive, bien entendu, que l'on puisse s'accorder sur le fait que nous nous appliquons à sémantiser une incarnation pour lui donner de plus nets contours et qu'apparaisse le fantôme. Le fantôme n'est pas apparu selon sa forme attendue mais c'est sans doute ce que j'ai eu l'ambition de faire avec ce personnage de l'éducateur, qui incarne symboliquement, d'ailleurs, une possible dérive de la sémantisation : celle d'une mise en forme trop précoce ou d'une civilisation forcée de la pulsion. Heureusement pour la pulsion, pourrait-on dire, le fait de lui donner forme, de la masquer, de l'habiller pour la rendre fréquentable par le reconnaître, n'empêche pas, forte de ses travestissements, par déplacement et condensation, qu'elle vienne dire et surtout agir sa sauvagerie.

Derrière ce masque de la syntonie qui recouvrait nos séances, s'agitaient sans doute l'inceste et la haine. Le grand séparateur n'y a pas vu grand-chose. Il aurait pourtant sans doute fallu, pour cela, prendre garde à un autre personnage, celui de cet adolescent agité, convoqué, mais bien aussi, fabriqué, fomenté pulsionnellement par la patiente. Il pouvait bien être le porte-parole de la haine, là où le faux self visait justement à n'en rien faire savoir. Et là, il me semble bien comme l'explique Catherine Chabert dans son récent ouvrage<sup>15</sup> que : « La personnification inhérente au transfert dans le déplacement d'images et d'affects permet, en quelque sorte, l'incarnation de la résistance à travers le jeu fluctuant des identifications » (p. 96). Je pense ici à cette personnification tant de la haine que du masochisme.

La haine, comme l'incarnation nécessaire d'un refus opposé à cette syntonie incestueuse dans laquelle nous séjournions ensemble. Refus n'ayant, dans un premier temps, le droit de cité que par ce travestissement latéral de l'ado. Dictée par le surmoi, cette conformité serrée, de bon ton, partagée, fabriquait donc de l'inceste entre nous. « Tu seras syntone ! », voilà l'*Agieren* en marche enveloppé dans l'injonction surmoïque. De ce point de vue, le surmoi en sait plus sur le ça que le moi. L'inceste se camoufle dans le surmoi qui dicte le devoir de bien faire, tout en trouvant un compromis, par travestissement, pour que l'inceste se fasse sur le bon dos de la psychanalyse. La haine apparaît avec la figure de cet adolescent mais qui est bien aussi l'infantile de la patiente. Il est à la fois celui qui dénonce la proximité incestueuse avec le parent, tout comme il est celui qui en redemande du côté du plaisir masochique à se faire battre.

En effet, l'éducateur à poigne qui évoque « le vent du boulet » en viendrait à cogner, mais sur qui ? Il pensait battre un ado pour de soi-disant bonnes raisons au service de la civilisation. Mais n'est-ce pas là alors, travestie en ado, la patiente qui cherche à nouveau à se faire battre par un analyste fouettard ? La patiente, sentant le vent du boulet, transforme un moment la charge érotique de sa passivité en une activité où peut prendre place sa haine. Une haine salutaire de défense contre la proximité incestueuse. C'est alors le père qui se retrouve à se faire battre par la patiente, un boulet de canon novateur contre son infantile à lui, envahissant pour la patiente. Puis c'est au tour de l'analyste, battu un temps, à cause de ses grandes bottes infantiles, celle de ce grand séparateur.

Dans cette plurivocité et cette concomitance des voies transférentielles, faudrait-il toujours garder à l'écoute cet implicite concevant le surmoi comme un héritier de la haine : il s'y logerait toujours les traces de cette

---

15. Chabert C., *Les belles espérances*, PUF, 2020.

haine contre laquelle le surmoi a dû s'édifier. Au terme de ce déplacement d'un personnage à un autre suivant la ligne des incarnations de l'infantile, la question se pose : « Mais pour qui se prend-on ? »

Le régime pulsionnel de présentation par travestissement nous condamne-t-il au séjour dans l'incertain ou dans « l'inquiétant » comme André Beetschen<sup>16</sup> le rappelle en écho des « spectres d'identité » de Michel de M'Uzan ? Les grandes quantités promises par l'explicite, par les figures bienfaisantes ou terrifiantes, quand les personnages virent à l'imgo, quand les analystes se font grand séparateur ou éducateur, rencontrent des plus petites quantités, plus spectrales, informes et passagères, mais aussi plus joueuses et jouables. Michel de M'uzan écrit : « Lorsque l'on a en vue le plus authentique de l'être, le dégagement de son plus intime, il s'agit d'assurer au sujet la possibilité de parvenir à *l'inquiétude permanente*, c'est à dire rejoindre le point où doit se découvrir, comme donnée fondamentale, le caractère incertain et aléatoire de l'être »<sup>17</sup>.

Dans un récit des *Évangiles* qui s'appelle « La transfiguration », Jésus emmène ses disciples au sommet d'une montagne. Là, le christ se trouve momentanément *transfiguré*, c'est-à-dire qu'il change d'apparence et se trouve revêtu « de gloire » révélant ainsi sa nature divine. L'enthousiasme des apôtres est total et ils somment Jésus de pouvoir demeurer là, en cet observatoire aussi rassurant que remarquable, en y dressant des tentes. Jésus refuse. Il faut redescendre de la montagne, au nom de l'incarnation ou de sa nature humaine, dans une vie d'ici-bas. Manière de dire qu'à la recherche de nos figures, ce n'est pas tous les jours dimanche.

---

16. Beetschen A., « Frontière et Vacillements », *Le présent de la psychanalyse*, vol. 2, PUF, 2019, p. 85.

17. de M'Uzan M., *L'inquiétude permanente*, Gallimard, 2015, p. 88.



## *Discussion de la conférence d'Alexandre Morel*

*Antoine Zuber*

Le titre de ton exposé laisse entendre d'emblée l'accent que tu mets dans ton propos sur le risque d'un faux self analytique qui toujours pourrait nous guetter, lorsque nos théories implicites nous gouvernent trop à notre insu et menacent de réifier notre pratique.

Parmi ces théories implicites de notre pratique, une prépondérante, pour toi, est directement en lien avec le transfert sur la méthode, sur la « fonction analysante » : celle de « grand séparateur ». Dans ta référence aux travaux de Daniel Widlöcher sur la co-pensée, il me semble que tu mets ainsi à ce propos davantage l'accent sur ces « mécanismes d'induction » chez l'analyste qui lui viennent de ses transferts antérieurs, que ceux à l'œuvre entre lui et l'analysant. Transfert de l'analyste en somme, plutôt que contre-transfert pourrait-on dire en cet exemple.

Tu rappelles la définition de l'implicite, qui irait « sans dire » et tu le compares en cela au transfert qui lui aussi va « sans dire », puisqu'avant tout il fait.

Mais de ce parallèle tu t'écarter vite pour en souligner la limite. De l'implicite auquel nous avons affaire, rien qui ne se déduise « naturellement » par induction ou déduction. Lorsque les choses sont dites, du côté de l'analyste comme de l'analysant, nous ne savons pas très bien ce qui est entendu de ce dire (tu le rappelles avec Jean-Claude Lavie...), alors lorsque les choses iraient « sans dire »... la « déroute », plutôt bienvenue du reste, nous guette inévitablement.

Tu soulignes même le danger d'un implicite qui serait trop convenu, trop donné d'emblée, trop témoin en somme d'une culture commune. Et tu cites ces phrases rentrées dans le langage courant : « voir quelqu'un », « je sais c'est l'Œdipe » qui prendrait alors la forme d'une connivence et nuirait à la fécondité de la nécessaire asymétrie... Cela m'a fait penser à la blague de l'humoriste Gad Elmaleh « J'ai été voir quelqu'un (...) voir quelqu'un ça veut dire voir un psy (...) ou bien (on dit) je me fais suivre (...) moi le jour où j'ai l'impression de me faire suivre je vais voir quelqu'un !! ». Plus sérieusement on connaît les résistances que peuvent vite constituer le recours à une parole théorique chez des analysants eux-mêmes psy. Cette semaine passée, qui de nous n'a pas entendu parler par ses patients de la série *En thérapie*... série qui figure en l'occurrence un analyste que je qualifierais de « grand expliciteur » ! Mais pour autant je suis de ceux qui pensent que l'excursion d'une parole analytique explicite dans l'espace public sert plutôt que ne dessert la défense de cette pratique.

Je te suis donc sur cette idée que l'implicite dans notre métier, est plus à débusquer, relèverait plus d'une « quête » que d'une « apparition naturelle ».

Cette quête est alors d'un ressort culturel dis-tu, mais à entendre comme « travail de culture ». Je me figure que l'explicitation d'un contenu implicite en serait les prémisses, reviendrait presque au travail de liaison, préalable à celui de déliaison. La « culture » dont il s'agit est avant tout privée et non une culture commune, sociétale. Cette différence m'apparaît essentielle, elle relève de cet écart entre l'acception linguistique de l'implicite, et l'expérience que nous pouvons en faire.

Nous ne pouvons « naturellement » qu'être égarés, puisque le message implicite d'une certaine manière ne l'est pas encore. Puisque tant que l'implicite du patient reste énigmatique il ne peut nous apparaître justement comme implicite.

Le transfert avance masqué rappelles-tu et également à quel point nous même serions parfois enveloppés dans nos propres oripeaux, au risque d'empêcher alors un jeu de déplacements, de figurations...

Dans les fragments très riches de ta présentation clinique tu viendras à la fois illustrer tout ce qui précède et, me semble-t-il, témoigner de deux formes d'interventions, qui entretiennent chacune, peut-être, précisément un rapport différent avec le registre de l'implicite.

Dans la première, une interprétation du transfert. Plus explicite.

Dans la deuxième, une intervention, plus qu'une interprétation, dans le transfert, opérant malgré les apparences dans un registre plus implicite.

Pour reprendre ces deux exemples que tu donnes : dans le premier cas tu te trouves pris par un jeu d'induction, à formuler une explicitation de la place à laquelle tu te sens convoquée par la patiente et que tu lui proposes d'interroger. L'intervention reste inopérante. D'autant qu'elle fait un peu le contraire de ce qu'elle dit. Son registre est probablement trop secondarisé et peut-être serait-il heureux que nous nous demandions, dans notre formation, en quoi nous en sommes parfois responsables... nos collègues inscrits dans une filiation plus post-Kleinienne, Winicottienne, sont sans doute plus rompus à des interventions qui investissent moins un mode élaboré, intellectualisé de la parole. À partir de quoi une vacance plus grande serait laissée, une explicitation floue, au plus près parfois des éprouvés, garante d'un trouble et laissant à l'implicite sa part préservée de mystère.

Dans le deuxième exemple que tu donnes de cette cure, tout au contraire, la mobilisation du jeu t'apparaît comme un recours. Ce n'est plus l'analyste qui risque d'être « *as if* », c'est en l'explicitant cet « *as if* » que tu as au contraire une chance de le rester, analyste. C'est-à-dire que derrière l'explicite du jeu, il y a dans le transfert une inscription dans un registre implicite, qui répond à la demande elle-même implicite de la patiente.

Je m'interromps car je me rends bien compte que le souci de coller au thème du débat : *L'implicite* risque de faire se brouiller la frontière entre implicite et inconscient.

Mais il me semble néanmoins que ce que tu lui dis alors, très implicitement et sous couvert de cet « *as if* », c'est que toi, tu aurais bien envie de l'engueuler cet ado ! !

Du théâtre peut-être comme tu le dis, mais on peut penser que par le détour du jeu tu laisses entendre ton « vrai self » d'analyste. Et que peut-être à ce moment-là, c'est cela qui compte le plus pour cette patiente.

Tu développes ensuite tes réflexions très intéressantes sur le travail de figuration, tu dis bien la complexité de ce qui est alors en jeu. Qui n'est pas réductible à une simple explicitation de rôle. Au contraire, tu reviens à ce moment-là d'une certaine manière à ce par quoi tu avais commencé ta conférence. La référence à tout l'appareil théorique implicite sur lequel s'appuie l'analyste que tu restes dans cette activité figurative : scénarisation « pour voir », un peu comme au poker... j'y vois là une dédramatisation assez libératrice de nos prises de parole, un appel à plus d'audace peut-être ou du moins un droit à l'erreur. Cela m'a fait penser à une phrase d'un prof de musique qui me disait « une fausse note jouée avec retenue est une fausse note, une fausse note jouée avec conviction est une interprétation ».

Parmi ces points d'appui théoriques internes, cette belle citation de Bayle, que tu aurais pu relier facilement à cette définition de l'implicite où il est justement question de voile, de ce qui est recouvert, replié...

L'implicite comme fantôme alors ? comme reflet du passé, comme trace d'une histoire... ?

Ton intervention, par le truchement d'une incarnation, d'une « figuration d'attente » pourrait-on dire, viendra révéler un tout autre fantôme, dont tu ne pouvais que méconnaître la référence implicite. Ou plutôt comme je le disais plus haut un implicite qui ne l'était pas encore et qui le deviendra désormais entre vous.

C'est sur ce point donc que je voudrais revenir et conclure ma discussion.

Cet implicite qui nous occupe comme analyste n'est pas donné d'emblée. Il ne pourra s'entendre qu'une fois établie une forme « d'entente commune », qui me fait penser à l'« *Homophrosyne* » qui unit Ulysse et Pénélope et dont parle Daniel Mendelsohn dans son très beau livre *Une Odyssée. Homophrosyne* qu'il traduit par « communauté d'esprit ». Faute de quoi l'implicite est incompris, malentendu, voire pas entendu du tout !

Il y a un implicite méconnu par l'analyste du côté du patient, qui m'apparaît comme en miroir de ce que tu développes concernant les théories implicites de l'analyste. Et qui a à voir donc avec ses théories à lui, patient, ses théories sexuelles infantiles notamment. J'évoquerai un moment rapporté par un père, au sujet de son fils âgé de 2 ans. Celui-ci refusa catégoriquement un jour d'enlever son maillot de bain à la plage comme il prenait tant de plaisir à le faire la veille encore. Alors qu'il lui demandait bien innocemment pourquoi, son fils lui répondit « pour pas que mon zizi il tombe !! ».

Bon sang mais c'est bien sûr, comment n'avait-il pas pu entendre l'évidence implicite contenue dans ce refus explicite !! ?

L'implicite dans ces cas-là ne serait-il pas un autre nom du fantasme, à mettre à jour ? Une certaine voie d'accès à l'inconscient ? Et qui suppose que l'on ose parfois, parfois seulement je rassure nos titulaires, simplement interroger nos analysants, au risque qu'un Surmoi institutionnel un peu tyrannique nous assaille : reste apathique !!

Merci cher Alexandre pour ton si riche exposé !

# *Inconscient – Implicite = Une charnière – Écoute et théories*

*Anne-Élisabeth Thiebault*

Charnière : Point où 2 éléments d'un système stratégique (militaire), d'origines ou de natures différentes opèrent une jonction.

Le stratège sait qu'il faut savoir perdre du temps pour en gagner (et que la menace est plus forte que la réalisation aux échecs par exemple.) L'interprétation freudienne n'est-elle pas stratégique plus que tactique ? C'est une interprétation avec le temps qui prend en compte le travail analytique antérieur tout en dégagant de nouvelles versions. Interprétation imprégnée par les idées d'attente où le silence constitue un instrument stratégique.

On ne peut pas être silencieux avec l'enfant. C'est une interprétation au fur et à mesure. Je rends ici hommage à Simone Daymas qui m'a accompagnée, plusieurs années, dans le travail avec l'enfant.

L'écoute analytique est « acte de révolution freudienne » disait Pierre Fédida.

On n'avait pas entendu l'Inconscient avant Freud. Est inconscient, tout processus psychique dont l'existence nous est démontrée par ses manifestations dont, par ailleurs, nous ignorons tout, bien qu'il se déroule en nous.

Le mode spécifique d'écoute de l'analyste consiste à accorder « la même attention en égal suspens » à ce qui lui est donné à entendre pendant de l'association libre du patient. Une dissymétrie est donc posée d'emblée par la règle fondamentale, issue du procédé, (Jean-Luc Donnet) qui réunit et s'interpose entre l'analyste et son patient.

En séance l'analyste n'a pas de plan préétabli. Il faut un analyste « inconscient » animé de sa conviction inébranlable de l'existence de l'inconscient. Un des effets majeurs de l'analyse personnelle, me semble-t-il.

Dans son texte « Un accomplissement dans la pensée », paru dans *L'Annuel de l'APF* (2015), André Beetschen écrit : « ... Conviction qui n'est guère partageable, le plus souvent, avec qui s'est tenu en dehors de cette expérience. Mais la conviction de l'amour se partage-t-elle si l'on n'a pas été amoureux ? »

Freud évoque cette nécessaire formation de l'analyste dans *L'Analyse avec fin et l'analyse sans fin*. Il écrit : « Sa tâche est accomplie si elle apporte à l'apprenti la ferme conviction de l'existence de l'Inconscient, si elle lui apporte lors de l'émergence du refoulé les perceptions de soi sans cela non crédibles et si, sur un premier échantillon, elle lui indique la technique qui est la seule à avoir fait ses preuves dans l'activité analytique. »

Daniel Widlöcher rappelait aux analystes de ne jamais oublier l'inconnu de l'inconscient : « Ça travaille en nous et ça nous agit ». Un reste subsiste toujours. En même temps, l'analyste s'écoute écouter. L'analyste a un discours intérieur dont la formation est le discours de l'analysant.

Récit du patient et écoute de l'analyste intriqués, pris dans les oscillations du transfert, de l'un comme de l'autre, des deux partenaires. L'écoute conjoint en permanence les variations des modes d'usage de la parole du patient, dans la spontanéité du dire et du principe associatif (idées incidentes et parfois idées explicitement incidentes) et les altérations qu'elle en conçoit. L'écoute se complexifie. C'est l'acceptation d'une possible collision, de la mise en suspens des modes de différentes « mesures » (censure) sans que se referment les barrières. L'analyse appelle à la démesure.

L'analyste deviendrait à même d'apprécier ces altérations constantes de son écoute. Il va sans dire que de telles remises en question posent le problème de l'élaboration personnelle (analyse, supervisions, séminaires, lectures...) mais aussi confrontation à la communauté des analystes dont le paradigme commun serait le

paradigme freudien, pour autant que celui-ci permette une liberté de transformation des modèles métapsychologiques ainsi que d'imaginaires cliniques.

Transformation et actualité des modèles freudiens ne signifient-elles pas la disponibilité métaphorique de la théorie dans son rapport à chaque cas, un cas étant toujours lui-même une théorie énigmatique en puissance ?

Dans son chapitre « La psychanalyse transgressive » (*Les cinq axes de la psychanalyse*), Guy Rosolato écrit : « Il est difficile d'envisager qu'un psychanalyste ne change pas. Son évolution, pratique ou théorique, se développe insensiblement et se constate après coup. Sans doute, l'exigence de suivre une même ligne de conduite, de maintenir une fidélité à une pensée originelle, à un maître, fait que domine l'idée de cohérence au lieu de rupture.

Par psychanalyse transgressive j'entends plutôt les prises de conscience du psychanalyste qui, lorsqu'elles se produisent, entraînent une modification importante dans la manière de conduire les cures avec le sentiment de devoir opérer une révision par rapport aux modes de fonctionnement antérieurs. Si pour la plupart des analystes l'évolution se fait d'une seule tenue, pour d'autres, à un certain moment de leur cheminement, une élaboration personnelle a lieu et pose le problème, pour eux-mêmes comme pour la communauté, d'une transgression. »

En psychanalyse la transgression concerne les règles techniques, les indications mais aussi les concepts théoriques. Expérience et évolution de la psychanalyse (progrès ?) entraînent résistance et refus, au moins dans un premier temps. Ferenczi en est l'exemple le plus marquant. La psychanalyse transgressive se caractérise par la prise de conscience d'une inadéquation.

La tentation pour la psychanalyse serait alors de composer avec l'actualité de certaines méthodes qui peuvent arguer de résultats tangibles, puisqu'elles les tiennent du pouvoir transférentiel mis en jeu à leur insu. L'analyste s'expose ainsi aux risques, d'une part des négociations, des simplifications réductrices des outils théoriques (Laurence Kahn), des traitements rapides, etc... et d'autre part d'une attention trop intentionnelle qui deviendrait la réplique transgressive de l'attention en égal suspens et provoquerait un immobilisme.

Se méfier d'un « prêt à porter » disait Daniel Widlöcher, d'une grille « fixe » d'interprétations. Parti pris également – pour moi – de l'intime plutôt que du collectif. Sachant que la psychanalyse témoigne activement de ne pas se couper de son environnement culturel et des découvertes de la connaissance contemporaine, tout en restant fidèle à elle-même et à sa méthode.

Nombreux sont les débats interdisciplinaires organisés à l'initiative de psychanalystes (cf. APF). Échanges féconds, même si la difficulté majeure est de parler « du même objet » quand les procédures d'investigations sont, par principe, différentes. Pour « le profane », la métapsychologie pourrait apparaître comme un *corpus* théorique fermé sur lui-même.

Ce croisement de savoirs est une nécessité pour empêcher immobilité et sclérose mais qui nous impose d'emprunter des chemins non balisés et de faire des détours pour accorder place à celui qui est « hors champ ». Explicitation nécessaire de la « théorie psychanalytique ».

Implicite : Définition. Adjectif : *implicitus*, emprunté au latin qui, au XV<sup>e</sup> siècle, se traduit par : enveloppé et plus tard par : sous-entendu ; qui est contenu dans une proposition, un discours, sans y être énoncé expressément, mais qui « s'en tire » naturellement par : induction ou déduction.

Implicite ne fait pas partie du *Vocabulaire de la psychanalyse* (Jean Laplanche et J.-B. Pontalis) et n'apparaît pas non plus dans les ouvrages traitant des mots de la psychanalyse, parmi eux *Les 100 mots de la psychanalyse* (Jacques André). Il s'agit pourtant de lui donner place dans notre pratique.

J'ai choisi d'aborder notre sujet à partir du contenu d'une séance. Puis une présentation du questionnement qui s'ensuit et qui me fait revenir à des thèmes toujours insistants pour moi. Séance dont j'ai conservé un souvenir net, malgré le temps écoulé et pour laquelle je n'avais pris aucune note, ni rien rédigé, jusqu'à maintenant.

Maturation nécessaire ? Écriture de dévoilement certes qui entraîne la résistance, qui, à son tour, amène à une possible reprise des problèmes rencontrés dans la séance.

Jean arrive juste à l'heure à sa séance. Pourtant, il arrive toujours quelques minutes en avance. Il aime être dans « la petite pièce d'attente ». C'est : « un sas entre le monde du non-divan et le monde du divan ». En ouvrant la porte, je le vois dans un état de grande tension, d'excitation fébrile. Il se précipite dans mon bureau et passé le seuil, s'arrête et explose : « Ça ne sent pas comme d'habitude ! Vous avez changé de parfum ! »

Voix de colère, d'accusation... de détresse. Je suis saisie par ce qu'il se passe. Le temps est suspendu. Il jette ses affaires plus qu'il ne les pose, s'allonge. « Ça ne veut pas dire que ça ne sent pas bon aussi maintenant. » Le silence s'impose à moi. Si je dis quelque chose, je vais affadir la force de ce qui a eu lieu. Il est arrivé quelque chose, un « vrai » évènement psychique.

Il faut attendre. Mais non, il ne faut pas laisser passer. Je dois reprendre sinon ce sera peut-être perdu. Je prends le risque. Je garde ce moment, dans mon silence. Je me tais. Jean se tait. Le silence s'installe. Ce silence partagé est intense, palpable, vivant. C'est un silence de travail.

Jean a fait un rêve.

Son récit :

« Je me vois sur une plage.

Non, pas vraiment une plage.

Je marche dans le sable. »

Le terrain est en pente, il descend.

Il y a des dunes.

Non, pas des dunes.

Des creux et des bosses.

C'est difficile de marcher dans le sable.

Le sable n'est pas stable et puis il coule entre les orteils.

Les pieds s'enfoncent.

Et c'est un effort à chaque pas.

« Je continue à avancer.

Il y a un mur transparent.

Non, pas un mur... je ne sais pas comment dire... Je le traverse.

Il est élastique.

Non, pas élastique.

Comme du caoutchouc, non, pneumatique.

Je continue et j'arrive en bas. Au bord de l'eau. »

« Je marche sur le sable mouillé et je regarde ce qu'il y a... »

Silence.

« Ce que la mer a déposé. »

C'est moi qui ai parlé, ce n'est pas Jean.

Lui me dit :

« J'entends ce que vous dites.

Mais je ne peux pas dire oui ou non...

Mais, ça me fait penser à une belle théorie psychanalytique !! (Reproche). »

Je suis touchée par la force de cette défense. Je me sens exclue. Qu'ai-je éteint ? J'ai le temps de penser à une « mauvaise écoute »... J'ai parlé trop vite. J'en ai trop dit. Ce que Jean ne souhaite pas entendre.

À nouveau, le silence fermé, clos.

Je suis dans un malaise. À nouveau, l'attente, je pense au temps de la séance qui s'écoule. Et Jean reprend : « Ça me fait penser à ma mère. Je n'y avais jamais pensé comme ça avant. Quand elle venait m'embrasser dans mon lit le soir ou le bisou du matin, je sentais son parfum. J'adorais ça. Ça sentait bon ! Je respirais fort pour garder son odeur. »

« Ça me gêne d'ailleurs parce que l'autre jour, quand ma copine est venue m'embrasser, elle avait du parfum et j'ai eu cette image de ma mère qui m'embrassait. Évidemment je l'ai repoussée ! » (Ambiguïté – « elle » qui ?)

Au cours du déroulement « concret » de la séance et de ses différents moments, quelles charnières particulières pourraient être isolées pour l'élaboration de notre propos ?

Pourquoi avoir pris telle ou telle direction à un point précis, alors que de nombreuses pistes s'offraient à moi ?

À l'instant même de l'arrivée de Jean, je peux « sentir » son état, « voir » ses gestes inhabituels, porter attention à ses mots que j'entends, comme l'appel d'une écoute des manifestations inconscientes et des transferts (« aussi, maintenant ») qui me font dire qu'« il est arrivé quelque chose » (en empruntant ces mots à Marie Moscovici) et l'évidence d'un évènement psychique. J'aurais pu reprendre ces éléments « immédiats » dans une tentative d'interprétation. J'aurais pu :

- Questionner son arrivée « à l'heure ». Heure de quoi ? De la séance de parole, sans s'arrêter dans le sas, en attente. Il est temps.
- Questionner le parfum. De qui ? De quoi ?
- Interroger le rêve : la dimension sexuelle du mur transparent, pneumatique.

Mais les paroles de Jean m'imposent le silence.

Évelyne Sechaud à qui j'adresse ma reconnaissance pour tout ce qu'elle m'a transmis, écrit le texte : « Le silence du psychanalyste » dans la *Revue française de psychanalyse* (mars 2018).

Je la cite : « Le silence du psychanalyste est un comportement qui recouvre des aspects complexes et très différents. Il faut distinguer le silence comme refus d'une parole et le silence comme condition de l'écoute analytique. »

Elle conclut : « Le silence de l'analyste est un lieu de transformation, transformation de contenus psychiques, transformation des mouvements pulsionnels qui les animent. Il est aussi ce qui permet le transfert sur la parole, dite ou non, et l'investissement de la représentation. Le silence de l'analyste est au service du processus de sublimation qui dérive les pulsions partielles du sexuel infantile, autoérotiques, ou dirigées vers les objets primaires, vers le plaisir partagé de l'analyse. »

Le silence qui s'impose à moi, me permet de faire face à l'explosion pulsionnelle et à l'excitation suscitée par la situation analytique, quand le transfert met en présence la situation actuelle et l'infantile, tout en me donnant un lieu d'effacement.

Effacement du manifeste : « Ça ne veut pas dire que ça ne sent pas bon aussi maintenant », pour que « ça » révèle le latent. Ce « ça », que veut-il dire ? Que veut-il que j'entende ?

Le silence est ouverture à l'inconnu et espoir que quelque chose advienne. C'est une disponibilité à recevoir la parole du patient et tout ce qui vient de lui. Ecoute silencieuse qui est une activité d'élaboration et qui a son pendant. Car dans ce silence, comme toile de fond, va se dérouler le courant associatif du patient. Intense travail d'élaboration également qui conduira Jean au récit de son rêve. Ce récit me donne à voir la chaîne associative (non, ce n'est pas ça... je continue...) et je le suis, je marche avec lui pas à pas.

Et puis ces mots : « Ce que la mer a déposé. »

Comment écrire à la fois : Mer et Mère ? Collision du sens et de la profération, comme si la phrase parlait d'elle-même. Je me sens exclue, dans un malaise. Ces mots d'où viennent-ils ? De quelle écoute ?

Malaise narcissique et affrontement avec l'idéal du Moi et son exigence de perfection. Qu'est-ce que je n'écoute pas ?

L'attente était-elle trop longue et aurais-je pris l'initiative de susciter l'état propice à la venue du Moment ? Aurais-je eu peur d'un nouveau refoulement ? N'aurais-je pas su déterminer ce que le patient peut entendre ? Sa réponse immédiate : Pas dire oui ou non.

Aurais-je été prise dans un mouvement régressif profond qui aurait affecté le Moi et la stabilité de ses frontières ? Jusqu'à ne plus être différenciée ? (Michel de M'Uzan)

Et pourtant, ce « peu de mots » aura eu l'effet de permettre l'émergence d'une « révélation » au sens photographique (levée du refoulement) et de son déploiement.

« Ça me fait penser... dans la surprise d'une scène de « retrouvailles ».

La mémoire ne suffit jamais pour se souvenir de l'infantile. C'est la trace qui résiste à l'usure du temps. « Je regarde ce qu'il y a sur le sable mouillé. » Les rêves ne sont pas de simples images mais des représentations d'actions. Dans le récit de son rêve, Jean « se voit » comme un témoin, puis il est acteur Je d'une série de scènes.

Le cadre : la plage et les objets : les dunes, les creux, les bosses, le sable, le mur... pneumatique viennent donner un sens à ses actions jusqu'à dire : je regarde ce qu'il y a sur le sable mouillé. Qu'y-a-t-il à voir ? Une scène, un contenu latent qui tente d'exister, du Parfum au Baiser. Comment en est-on arrivé là ? Qu'en est-il de cette « intervention » ? Interprétation ? Construction ? À la charnière ?

Quel entendement possible du mode d'utilisation de la théorie psychanalytique, Jean parle de : « Belle théorie psychanalytique », théories officielles et théories de ce qui se vit et qui se pense en l'analyste dans la séance avec le patient : théories privées implicites qui se formeraient au cours du travail clinique ?

Jorge Canestri, dans la *Revue française de psychanalyse* (2004/5), cite Joseph Sandler (1983) : « Avec l'accroissement de son expérience clinique, dans la mesure où il devient plus compétent, l'analyste construira, de manière préconsciente (en parlant de manière descriptive, inconsciemment), une variété de segments théoriques qui se rapportent directement à son travail clinique. Ce sont des produits de la pensée inconsciente, des théories très partielles, des modèles ou des schémas, qui ont la qualité d'être disponibles comme réserve, pour ainsi dire, pour être rappelés, lorsque ceci est nécessaire. Le fait qu'ils puissent être contradictoires entre eux n'est pas un problème. Ils peuvent coexister heureusement en étant inconscients. »

Faire cohabiter certains concepts avec d'autres, nécessite tout de même de les expliciter. J'en retiens ici trois, en référence à la pratique clinique :

- La co-pensée de Daniel Widlöcher.
- La bouche de l'inconscient de Michel de M'Uzan.
- Les théories privées implicites de l'analyste dans la pratique clinique.

J'aurais voulu en citer d'autres, parmi eux ceux de Pierre Fédida, Laurence Kahn, Jean Laplanche, J.-B. Pontalis, Didier Anzieu.



La co-pensée telle que la définit Daniel Widlöcher est à la fois dans le récit et dans l'écoute. Il y a deux temps dans la co-pensée :

- Le temps spontané, de cheminement (je le suis, pas à pas, dans ses associations libres)

et

- Le travail de reconstruction de la chaîne associative, telle qu'elle se vit dans la situation analytique.

Pour Daniel Widlöcher, ce qui est fondamental dans notre écoute, c'est que nous écoutons dans « un cadre » (Jose Bleger) ; cadre qui nous sépare de la temporalité (qui nous contraint à faire quelque chose) et de la socialité (qui nous contraint à répondre à un stimulus extérieur, social mondain). C'est dans ce cadre que peuvent émerger une libre pensée, des pensées non voulues et des idées subites. Selon lui, il n'y a pas de neutralité de l'écoute, mais une neutralité de l'usage que l'on fait de l'écoute. Il explique que l'empathie n'est pas une règle technique, c'est un fait. C'est l'effet associatif que provoque le discours de l'autre en soi. Effet sur la pensée de l'analyste, des constructions qui s'établissent dans le travail du patient pris dans le transfert et le contre transfert. La co-pensée est une « exploitation » critique de cet effet. En ce sens, elle serait une activité sublimatoire. L'analyste est un être agissant, au même titre que le patient est agissant, au sens psychique du terme.

C'est à Winnicott, que Daniel Widlöcher se référerait, quant à cette possible acquisition de liberté et de créativité. Écrits de Winnicott (notamment *Le Processus de maturation chez l'enfant : développement affectif et environnement*) et sa rencontre avec l'homme avec qui il s'était retrouvé à faire un *squiggle*. Mais dans quels domaines précis de la pratique et de la théorie cette liberté s'est-elle manifestée ? L'idée de « liberté de pensée » est présente dès le départ à travers la règle énoncée au patient : associations libres.

Avec toutes les difficultés rencontrées dans sa mise en œuvre. Si cette idée n'est pas explicitement formulée dans l'attention flottante attendue de l'analyste, on ne pourra envisager la liberté de pensée avec laquelle l'analyste écoute son patient que lorsque le contre-transfert a cessé d'être considéré comme un obstacle et vu au contraire comme une force motrice.

Le réseau d'associations libres mis en place chez l'analyste serait une expression de la réalité psychique du patient.

La co-pensée peut être envisagée comme le moyen par lequel un inconscient communique avec un autre. Transfert de pensées. L'analyste cherche à identifier les représentations ou associations inconscientes du patient et propose une interprétation qui peut être provisoire puisque des éléments manquent dans le réseau associatif préconscient. (Ce que la mère/mer a déposé). Ce « peu de mots », communiqué à Jean, a pu ouvrir une porte pour une nouvelle association libre et libérer un système préconscient qui résistait aux pressions venues de l'inconscient. L'interprétation est alors considérée comme un effet direct de la co-pensée. Mais, cette perspective resterait-elle cartographique entre les systèmes Inconscient, Préconscient et Conscient sans rendre compte des mécanismes qui régulent les processus de transformation ?

### De l'anatomie à la morphologie

La pensée en termes de « ça » donne la place aux pulsions. Le « ça » n'est pas seulement un espace dans lequel l'inconscient est pensé mais c'est aussi un système fonctionnel qui produit des fantasmes inconscients. C'est sur ce point que Daniel Widlöcher insistait et voulait différencier les processus de transformation qui agissent sur les formes de pensées et les processus de régulation qui les régissent. Pour lui c'est là que se situe le contraste entre le 1<sup>er</sup> modèle, topique et le 2<sup>nd</sup>, structurel. Actions psychiques à saisir plus qu'observations d'objets statiques.

Pour Winnicott, la pensée magique n'est pas une croyance irrationnelle dont nous devons nous débarrasser. C'est une forme de pensée peut être héritée dans notre inconscient. (Cf. l'importance des mythes, des contes, du culturel). La magie prétend changer la réalité extérieure par la simulation, un simulacre.

Daniel Widlöcher souligne le lien entre l'accomplissement hallucinatoire d'un fantasme inconscient et la magie. C'est la théorie des rêves qui évoque en nous cette propriété de l'inconscient fantasmatique d'être un créateur de scènes. L'analyste s'efforce de développer la créativité du patient lorsqu'elle est combinée avec l'idée d'espace psychique. Il y a le mouvement de construction du rêve, séances précédentes où l'on peut retrouver les ingrédients préparatoires. Le mouvement qui s'accomplit pendant le sommeil, mise en forme. Puis, le mouvement d'interprétation du rêve. La co-pensée est du côté de l'interprétation du rêve.

Pour Michel De M'uzan, c'est dans la zone où les frontières entre le Moi et le Non-Moi sont plus qu'incertaines et dont la constitution atteste, chez les deux protagonistes, une disposition à l'identification primaire, que se construit un être bizarre, que Michel De M'Uzan a baptisé la Chimère, né de la rencontre entre les deux Inconscients du patient et de l'analyste. Une part essentielle dans la création de ce monstre chimérique : « être puissant qui œuvre dans l'ombre » revient à des pensées « paradoxales ». Ces pensées appartiennent au patient, même si elles ne sont que potentielles en lui et se façonnent chez l'analyste. Elles relèvent de l'activité d'un système qui peut être placé aux frontières de l'Inconscient et du Préconscient.

Ces pensées paradoxales témoignent, chez l'analyste et chez le patient, de la capacité à tolérer des mouvements fortement régressifs. Elles scellent l'union vraiment interactive de l'analyste et du patient. Michel De M'Uzan valorise la déliaison comme levier de la cure. Il privilégie les expériences de « perte » avec leur potentiel d'angoisse.

Dans le silence de l'analyste, la conscience ne se crispe pas, elle s'obscurcit. Ce silence a davantage à voir avec les principes qui régissent l'Inconscient qu'avec ceux qui gouvernent les autres systèmes psychiques. Le silence de l'analyste, c'est la Bouche de son Inconscient. C'est une ouverture qui donne sur l'Inconscient.

Les informations ne cesseraient de s'accumuler dans le silence de l'analyste, où elles gagnent le statut de souvenirs inconscients, prêtes à s'ordonner en vue de nouvelles constructions. Et ce silence fondamental où l'analyste recueille et retient tous les messages provenant de son propre Inconscient et surtout de celui de son patient, ce serait lui l'agent actif de la guérison.

Au cours des différentes étapes de l'activité psychique de l'analyste, il y a un temps où celui-ci accepte de se transformer en accueillant son patient au plus profond de lui-même (modification du Moi). C'est là que la notion d'empathie trouverait sa place à condition, que l'expérience ne soit tolérée ni trop longtemps ni trop largement. S'impose alors, la nécessité de mettre en mots ce qui vient d'être vécu.

Le moi a repris le dessus. Il renonce à cette libre sensibilité émotionnelle à laquelle il avait consenti de s'abandonner. Il a fallu perdre du temps pour en gagner. Les interprétations permettent à l'analyste de retrouver, pour un temps, la délimitation des êtres.

Laisser dériver librement son attention dans le flux des associations du patient, dans l'enchaînement et intrications d'images, de pensées, de souvenirs, de propositions, tout en conservant la place d'une charnière, d'un moment fécond et essentiel qui peut donner à l'interprétation ses meilleures chances de conduire à un changement.

L'alteration de mon humeur et de celle de Jean, en sont les indices. Un coup d'arrêt se produit et l'excitation tend à s'éteindre. C'est alors un temps dépressif. Presque un vide qui va être comblé par un retour au thème premier dont la chaîne est issue : Le parfum. La révélation du désir inconscient, la découverte et l'analyse de la résistance, même non communiquées au patient, sont des fonctions de l'interprétation.

Au cours de cette séance, par la névrose de transfert, à partir d'une première scène actuelle (Le parfum) considéré comme « passé », de la séance même, un récit intérieur et une réécriture de « ce précédent passé » vont être élaborés dans le cadre d'un désir (moment d'Œdipe), permettant l'émergence de l'infantile. Une répétition dans cette séance qui va pouvoir être élaborée, « perlaborée » et éviter une reproduction de l'identique – toujours reportée sans pouvoir être transférée (« Je la repousse »).

Paradigme freudien et Notion de théorie implicite.

Dans son ouvrage qui traite des différents sens du mot paradigme, *La structure des révolutions scientifiques*, paru en 1962, Thomas Kuhn, philosophe et historien des sciences, fait usage de la notion de Connaissance tacite. La Connaissance tacite est ce qui s'acquiert en faisant de la science, plutôt qu'en apprenant des règles pour en faire. Elle serait investie de la valeur « matricielle » d'un ensemble d'éléments, de sorte qu'une connaissance devient alors une possession commune, constituant ce qui relie les praticiens au sein d'une discipline déterminée. La possession commune aux psychanalystes pourrait-elle être désignée par « théorie implicite » plus proche de l'idée de formation inconsciente.

Comment l'analyste construit-il des théories partielles dans le travail clinique ? Et comment celles-ci pourraient-elles être des instruments de transformation dans le processus analytique ? Comment se répercutent-elles sur l'Écoute et la mise en parole de l'Interprétation ?

Dans son travail *Mythes et réalités sur le processus analytique* (2001), André Green démontre la possibilité et même la nécessité de compléter une théorie de l'esprit avec une théorie du traitement.

Chez Sandler, le préconscient est défini comme un système qui a une grande tolérance envers les contradictions. Il lui attribue un rôle dans la création et la conservation de théories partielles, de modèles ou de schémas, implicites.

Jorge Canestri fait l'hypothèse qu'il existe de remarquables affinités entre le Préconscient et une Zone de développement maximal, qui serait une aire dans laquelle il y a un lien entre les concepts spontanés et non spontanés où on peut analyser leur capacité réciproque de s'influencer et de changer. La faculté de l'analyste de permettre et de favoriser un jeu combinatoire approprié et créatif apparaît essentielle, afin d'orienter le travail de transformation. Jeu combinatoire, oscillations. Utiliser le seul modèle topologique freudien pourrait suggérer une équivalence : Inconscient et Implicite. Alors qu'en fait, il s'agit d'articuler les concepts freudiens des 3 niveaux de la topique et des 3 instances.

Le progrès acquiert la signification de progrès à travers le changement. Non pas un progrès vers quelque chose mais à partir de quelque chose. Processus d'évolution à partir d'états primitifs sans qu'un état final, un objectif à atteindre soit nécessairement implicite. Un objectif qui pourrait éventuellement être pensé après coup ?

Deux lieux de pensées, débutant la même année :

- *Aléas des fins d'analyse*, séminaire d'André Beetschen et de Catherine Chabert.
- *L'Engagement du Traitement*, animé alors par Catherine Chabert.

Le 12 juillet 1915, Freud écrit à Ferenczi : « Cher Ami, dans la préparation de la synthèse de la névrose de transfert, je me trouve maintenant aux prises avec des fantasmes qui me dérangent et qui produiront difficilement un résultat pour le public. »

Puis le 31 juillet 1915 : « J'estime qu'il ne faut pas fabriquer des théories mais qu'elles doivent nous arriver tel un hôte inattendu, pendant qu'on s'occupe de recherches sur les détails... »

En résumé, les théories doivent dériver des fantasmes, elles doivent être soumises à une critique et pourront, ou non, accéder à un élargissement du système de référence.

Je voudrais terminer en citant Michel Gribinski. Dans son ouvrage *Portes ouvertes sur Freud*, à la suite du texte de James Strachey sur *L'Abrégé de psychanalyse*, il écrit : « Ce qui frappe très vite le "lecteur familier" de Freud aujourd'hui, c'est la tension propre à la rédaction même de *L'Abrégé* : pas d'adjectifs inutiles, pas un mot qui n'ait sa pleine densité, qui ne soit d'emblée en relief – comme si en effet le temps manquait. Et c'est avec une clarté et une concision déterminées que Freud reprend le chemin parcouru dans une sorte de programme pour hier. Mais le retour, la révision (comme on le disait en classe des leçons déjà apprises une fois) ouvre sur du nouveau. Ce qu'on lit, qu'on avait lu hier, on le savait déjà, mais c'est différent, reconnaissable

et méconnaissable. Aussi y a-t-il dans ces pages une autre leçon que celles sur lesquelles on repasse et qui ne sont pas les mêmes – une leçon également au sens d’enseignement ou de programme qui, cette fois, est pour demain, à savoir que le travail psychanalytique est par essence toujours plus ouvert. C’est aussi pourquoi il n’est pas explicatif, pas démonstratif – au sens où Georges Braque disait que “les preuves fatiguent la vérité”. L’énoncé net fait son travail d’évidence, il suffit au sens. Ainsi le sens devient-il multiple et ouvert, toujours à nouveau. »

## *Discussion Anne-Élisabeth Thiebault*

*Antoine Zuber*

Dès le début et tout du long, d'une certaine manière, il est question dans ton exposé de « stratégie », à entendre comme « théorie de la pratique » pour ce qui nous concerne, analystes.

Un analyste ne saurait avoir de plan préétabli rappelles-tu. Dit autrement et pour te suivre dans ton analogie : il aurait une stratégie sans tactique. Ou encore pour reprendre ton évocation des échecs : serait un joueur qui n'aurait qu'une vue stratégique d'ensemble, sensible aux mouvements des troupes, à leur dynamique, leur rapport d'interdépendance, leur équilibre et ce qui vient le menacer, un joueur jouant au coup par coup, sans donc user de « combinatoire », l'autre dimension essentielle du jeu d'échec. Qui n'a pas sa place ici, puisqu'on ne peut deviner, encore moins calculer les coups à venir. Nous sommes plus habitués à penser dans « l'après-coup ». Ce qui n'empêche pas à certains « coups » de garder leur puissance signifiante.

Ainsi de cette petite fille de 6 ans, toute à sa joie d'apprendre les échecs et dont les deux coups préférés étaient « faire un roque avec le roi », ou « faire un échange de reine »...

Ainsi aussi du patient dont tu nous parles qui te fait vivre un sacré coup d'« ouverture » !

Cette stratégie ou théorie sur laquelle se fonde la pratique de l'analyste, son écoute et ses modes d'intervention, tu en livres de multiples développements. Trop pour que j'aie pu les suivre tous...

J'ai donc plutôt préféré te livrer les idées qui me venaient en te lisant, en essayant de les articuler avec le thème de notre débat et en espérant ne pas m'écarter trop de ton propos.

Tu parles d'une certaine pratique de l'écoute, du silence, fondée sur la méthode et dont l'analyste tire lui-même une force de conviction de sa propre analyse.

Et de la difficulté à en rendre compte de cette conviction, à l'instar du sentiment amoureux dis-tu en citant André Beetschen.

Il me semble qu'il y a bien là quelque chose à voir avec la question de l'implicite et de son rapport, peut-être, avec une dimension intuitive de l'écoute. Ce qui est entendu comme implicite renvoie chacun à la subjectivité de son écoute, très articulée dans notre pratique aux effets du transfert. Là est bien la difficulté à rendre compte de notre travail, rendre compte de tout ce qui a surdéterminé pas seulement le discours du patient mais aussi notre écoute. Et tout ce qui nous « arrive » en séance qui ne passe pas seulement par les mots qu'on peut en restituer. À cet implicite qu'on entend, on pourrait aisément nous opposer un « mais tu te fais des idées !! ». Le problème est que notre métier consiste beaucoup justement à se faire des idées, des représentations, fussent-elles seulement d'attente, fussent-elles non énoncées.

À propos d'implicite, à propos de conviction, comment ne pas penser à cette grande figure psychopathologique qu'est le paranoïaque, dont Clérambault disait que le délire résidait moins dans le thème que dans la conviction. Le paranoïaque toujours à l'affût d'un implicite persécuteur logé derrière un explicite qui vise avant tout à le duper !

Dans la définition que tu rapportes de l'implicite tu parles même de « sous-entendu » !! Mot du lexique paranoïaque s'il en est, comme peut l'être le syntagme « comme par hasard ». Nous lui préférons de loin un « cela n'a rien à voir mais je pense à »... qui a plus de chance assurément de mener à l'analyse comme le rappelle souvent Jacques André.

Comment pourrions-nous alors décrire l'articulation entre messages explicite et implicite ou la qualité du rapport qui les lie, qui nous rassurerait quant à la possibilité d'une écoute analytique ? un rapport suffisamment souple, lâche, équivoque, pour être soumis au déplacement espéré par une interprétation ?

Mais ton patient fort heureusement pour toi, ne l'est pas, paranoïaque !

Ce très riche fragment clinique commence dans une tension extrême, suivie d'un silence, non moins extrême. On se dit qu'il faut effectivement avoir une confiance en la méthode, une certaine intuition clinique sans doute aussi, plus « actuelle », pour penser que le silence sera supporté et dans le meilleur des cas fécond. Une confiance suffisante du côté du patient aussi, qui peut imaginer que ce qu'il vient d'explicitier dans sa rage, dit quelque chose qu'il pressent déjà un peu sans le savoir vraiment. Quelque chose à quoi il vient peut-être de penser, justement dans ce silence qui s'installe mais qu'il n'est pas prêt du tout à expliciter. Je crois qu'il est bien là question d'une forme d'accord implicite déjà établi entre vous deux sur l'existence d'une « autre scène ».

Suit ce rêve où semblent se figurer errance Œdipienne (agréable ses creux et ses bosses, pour ne pas dire ses courbes mais sur des sables mouvants inquiétants tout de même), défloration, accouchement... où se condenseraient alors réalisation d'un inceste œdipien et fantasme d'immaculée conception ? Sa mère serait restée vierge avant que d'accoucher de lui ?

Tu le suis « pas à pas » nous dis-tu dans ce parcours. C'est vrai mais jusqu'à un certain point. Jusqu'à ce moment où un « événement psychique », pour te reprendre, a lieu en toi cette fois ou entre vous deux, qui te pousse à le devancer. Comme s'il t'avait conduit à ce seuil où tu prendrais la parole pour lui, pour qu'il te le reproche aussitôt. Peut-être cette accumulation de « non ce n'est pas ça » dans le récit de son rêve, peut-être l'anticipation de son refus un peu ironique, est ce qui paradoxalement t'a poussé à dire cette phrase, t'a autorisé l'expression de ce signifiant « mer » ?

Ce que je m'explique mal en revanche, c'est l'intensité de la critique que tu t'adresses à toi-même dans les suites de sa protestation. Alors même qu'il en serait presque jaloux de ta « belle théorie psychanalytique » ! Pas d'homme peut-être entre lui et sa mère, mais point trop de femmes non plus ! Déjà que comme sa copine, avec ton parfum... tu ne vas pas en plus lui proposer explicitement qu'il est question de sa mère ! !

Je me demande aussi à quel idéal implicite tu te réfères lorsque tu parles de « perfection analytique » à laquelle tu ferais défaut ?

Mais pour en revenir à ton intervention. L'usage du signifiant « mer » pourrait t'être reproché par certains je crois. Il viendrait de toi et non de lui, tu le lui suggérerais, facilité d'une écoute trop infiltrée de théorie... Sauf à penser encore une fois que le patient t'y a conduit, à ce signifiant, par le récit de ce rêve et par tout ce qui précède entre vous, qui t'a fait penser à cela et non par exemple à un dessin d'enfant tracé sur le sable, un coquillage ou une trace de goudron ! Ce que son entendement quasi-immédiat de l'ambiguïté de « mer » vient comme confirmer.

Tu parles vers la fin de ton exposé d'une forme d'équivalence qui existerait entre implicite et inconscient. Dans cette perspective topique je pense l'implicite beaucoup plus proche de la conscience, plutôt à voir donc avec le pré-conscient. Il s'en rapproche progressivement tellement de cette « mère » qu'elle s'impose à toi comme un implicite que tu lui communique. Cela me fait penser à la fonction « métalinguistique » du langage décrite par Jakobson, qui vise précisément à l'explicitation d'un développement, histoire de s'assurer qu'on parle bien de la même chose ! Cette fonction est décrite comme pouvant s'apparenter à une activité de traduction. Traduction de ce qui t'apparaît ici comme un contenu implicite, plutôt pré-conscient encore une fois pour moi.

Un silence après ton intervention. Comme si le patient perdait sa mère au moment même où il la retrouve consciemment, explicitement.

Puis donc ce retour au thème premier, le parfum, après cette fugue sur la plage. Mais même s'il ne le sait pas encore le patient arrive déjà avec son rêve et c'est lui qui le met sans doute de si méchante humeur, dans cet état d'excitation et d'hyper-esthésie olfactive. Le rêve dans son flux a fait se déposer la mère sans doute, qui lui a rappelé le parfum, qui lui a rappelé cette scène avec son amie, tout cela à la fois et dans je ne sais quel ordre... mais en tout cas déjà là, présent quand il arrive, mais pas encore représenté.

Il faudra en passer par toi.

Alors à partir de quand entend-on un message implicite ? qui renvoie à une forme d'adresse silencieuse « qui va sans dire ». À ce moment-là sans doute un affect nous gagne... malaise devant une séduction, plaisir devant une association, un lien, qui se passent d'explicitation, ennui devant une connivence stérile, surcroît d'excitation face à ce qui monte, qui monte silencieusement... comme dans l'exemple que tu nous as donné.

Deux dernières choses encore :

– Tu évoques un moment la question de la « pensée magique » à propos des travaux de Daniel Widlöcher sur la co-pensée. Je ne crois pas que la magie change comme tu le dis la réalité par un « simulacre ». Le magicien oui et le public le sait et le tour opère précisément dans cette entente implicite ou tacite. Mais la magie elle, tient je crois à changer la réalité par... la magie ! ou l'accomplissement hallucinatoire. Ce sont les avatars de ce mode de pensée magique qui sont encore à l'œuvre dans le régime de pensée de certains patients, ainsi que le décrit Maud Mannoni dans ce bel article que Claude Barazer m'avait fait découvrir : « Je sais bien mais quand même ». Et c'est dès lors tout le rapport entre l'explicite et l'implicite et notre écoute donc de ces patients qui s'en trouvent teintés, bouleversés.

– Tu parles aussi des pensées paradoxales, dont les analystes sont friands il est vrai. Comme avec le paranoïaque précédemment, dans un registre clinique, cela m'a fait penser aux « messages paradoxaux » chers à nos confrères systémiciens, messages véhicules de ces « double-bind » si aliénants. Dans ces messages il y a une discordance entre deux termes du message, celui explicité et celui parfois porté par un implicite trouble et contradictoire. Lorsque nous sommes troublés et plus encore lorsque nous sommes rendus confus dans notre écoute, n'est-ce pas le signe d'une telle discordance entre ces différents niveaux de discours ?

Merci Anne-Elisabeth.

## *Lieu commun*

*Sarah Contou Terquem*

Je voudrais remercier le Comité scientifique de nous avoir invités à parler aujourd'hui à propos de « L'implicite », en lien avec le séminaire que nous animons depuis deux ans avec Éric Flame : « Destin(s) du consensus » ; ainsi que le nouveau Comité, de nous accueillir aujourd'hui pour en parler.

« Destin(s) du consensus » : que voulions-nous dire ? Nous sommes partis d'un constat : le mot, « consensus », tel que nous l'employons de façon ordinaire pour désigner la garantie d'un *sens commun validé* par tous les membres dont il est issu, correspond aussi à un certain mal de l'esprit politique, à la tendance d'une culture à s'employer à sa propre absence de pensée sous les apparences d'un *accord des pensées* pour exercer son pouvoir.

Nous étions étonnés que le mot n'existe pas sous la plume de Freud – à moins de l'y *débusquer* un peu partout, comme dans le chapitre V de « L'Interprétation du rêve » où Freud s'emploie à montrer que dans *Les habits neufs de l'Empereur*, la tunique invisible fait consensus autour de ce mensonge en trompe l'œil : le « pouvoir de ce tissu agissant comme une pierre de touche » sur ceux « qui font ceux qui ne remarquent pas la nudité de l'Empereur (...) et la *tendance moralisante* trahit une obscure connaissance du fait qu'il s'agit (...) de souhaits non permis, victimes du refoulement. »<sup>1</sup>. Le consensus, même s'il trouve dans cette phrase une définition quasi parfaite, n'apparaît pas comme tel or il nous a semblé qu'envisagé tant du point de vue de la cure que de la logique de *Totem et tabou*, nous étions invités à le penser comme *un produit historique* spécifiquement parlant pour nous.

De ce point de vue, un consensus concerne ce que Jacques Rancière appelait encore récemment « un temps consensuel »<sup>2</sup>, la caractéristique d'un certain *moment* de notre culture moderne actuelle, où nous aurions relégué le conflit sexuel et politique au profit du mythe d'un accord.

Peut-être n'existe-t-il pas comme tel, le consensus, parce que Freud meurt en 1939 et que cette immobilisation consensuelle des opinions, devenue majoritaire, est peut-être propre à notre époque d'après-guerre, spécifiquement liée ou déliée par le souvenir récalcitrant d'un meurtre de masse qui a donné lieu à un nouveau type de contrat social ou plutôt au retour d'un certain type de contrat social fonctionnant sur un certain type de refoulement, dont le symptôme relativiste bénéficie de et à sa « pierre de touche » : puisque c'est autour d'un non-pensé qu'un consensus exerce le pouvoir qu'il prétend offrir aux individus de penser librement et de s'aimer les uns les autres – et sur ce point, peut-être ressemblons nous, dans notre époque consensuelle, aux chrétiens « mal baptisés », et par conséquent sur-violents, ivres d'idoles et de magie, que Freud décrit dans *l'Homme Moïse*<sup>3</sup> –.

Un temps consensuel, qui serait le nôtre et qui crée immanquablement sa *novlangue*, un « langage politique », écrivait Orwell, « conçu pour rendre les mensonges crédibles et le meurtre respectable, et pour donner une apparence de consistance à ce qui n'est que du vent. On ne peut changer tout cela en un jour, mais du moins peut-on modifier ses propres habitudes, et même de temps à autre, à condition de s'en moquer assez fort,

---

1. Freud S., *L'Interprétation du rêve* (1900), *OCPF*, vol. IV, PUF, 2004, pp. 282-283.

2. Rancière J., *Chroniques des temps consensuels*, Le Seuil, 2005, pp. 11-12.

3. Freud S., *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* (1939), Gallimard, 1986, p. 185.



expédier telle ou telle expression usée et inutile (...) à la poubelle, là où est sa place ».<sup>4</sup> En le relisant, je me demandais s'il n'y avait pas, proche du fauteuil ou peut-être dans l'oreille interne de l'analyste, une poubelle, qu'il voudra bien partager avec son patient, pour faire acte de commune pensée contre soi : les consensus ou les implicites de la psychanalyse offrant, non moins qu'aucune autre société, un lieu d'observation et de traitement des déchets.

Car il nous a semblé, c'était notre deuxième constat, que c'était en scrutant les usages des consensus psychanalytiques que Laurence Kahn, notamment depuis « La solution consensuelle », nous avait, à partir de la situation actuelle de la psychanalyse, alertés contre « le risque encouru par notre discipline si elle abandonnait sa fondation métapsychologique au bénéfice d'une simplification herméneutique, affective, identitaire »<sup>5</sup>, risque dont l'empathie et la narrativité deviennent les indices d'une certaine alliance avec la « barbarie » pour reprendre le mot de Nathalie Zaltzman, qui « est celle de l'Éros, de son expansionnisme narcissique faisant alliance avec l'ordre social pour rendre le sexuel conforme aux intérêts de cet ordre »<sup>6</sup>; mais pas seulement : faire de « consensuel » un prédicat de notre époque psychanalytique, en ce qu'elle se voudrait solution finale au problème sexuel par la voie commune de l'identité narrative, c'était s'en servir comme d'une lentille optique sur notre actualité tout court : des façons dont notre époque culturelle s'interdit de penser ou se donne l'illusion de penser et en tire bénéfice, grâce à la croyance surpuissante en l'*accord des pensées*.

Notre point de départ était donc le suivant : comment l'intelligence freudienne de l'*histoire* nous permet-elle de penser *notre désir de faire consensus* comme un produit historique ? Une formation de « lieu commun », dont on pourrait remonter le destin, celle-là même qui vient buter, dans le silence de la cure, sur le dissensus du transfert.

À cet instant « l'implicite » s'est invité, par la voie du comité scientifique. Et la question s'est enrichie : un implicite et un consensus s'éclaircissent-ils l'un l'autre ?

Il y a, indiscutablement, un air de famille entre les deux phénomènes. Au minimum de leur définition, il y a l'idée d'un accord. C'est, littéralement, pratique. Ça soulage tout le monde. « Cela va sans dire », « Tu lis dans mes pensées », « On se comprend », voire même « Je me comprends » (pour autant que l'on puisse utiliser de l'implicite pour faire consensus avec « soi-même » – mais c'est en un certain sens une définition de l'humour telle que Freud le décrit en 1927 comme une « contribution du surmoi » à la détresse du moi, surmoi qui alors, dit-il, « se met au service de l'illusion »<sup>7</sup> –). Il s'agit, dans tous les cas, de *faire une économie*.

Poussée un peu plus loin, cette lignée grammaticale est même celle de l'*élégance*. C'est implicite : élégance de ce qui n'a pas besoin d'être explicité, élégance-même de la finesse d'un trait d'esprit, du raffinement d'un geste, de la condensation d'un rêve ou de la pudeur d'un soupir, comme le rappelait Brummel : « Je ne pouvais être élégant puisque vous l'avez remarqué ». Cela va sans dire : nous évitons, avec une subtilité tacite, la vulgarité d'une exposition ; presque-dandysme à son extrême, qui esthétise la séduction des façons d'être et de dire tout en courant sur ce versant à sa propre perte, à son annulation, à ce que Barthes disait à propos de la langue quand elle *bruisse* : « le bruissement, c'est le bruit de ce qui marche bien. Il s'ensuit ce paradoxe : le bruissement dénote un bruit limite, un bruit impossible, le bruit de ce qui, fonctionnant à la perfection, n'a pas de bruit »<sup>8</sup>. C'est ce que me fit remarquer un ami tandis que je lui faisais part de ce thème, « L'implicite », dont la première réaction fut : « L'implicite ? Mais qu'y a-t-il à en dire ? Ça me fait penser à la devinette de

---

4. Orwell G., « Politique et langage », *Croquis et essais*, George Orwell, Œuvres, Gallimard, « La Pléiade », 2020, pp. 1321-1322.

5. Kahn L., « La solution consensuelle », *penser/rêver*, n° 22, *Portraits d'un psychanalyste ordinaire*, éd. de l'Olivier, Automne 2012, p. 63.

6. Zaltzman N., « Qui est le barbare ? », *Psyché anarchiste. Débattre avec Nathalie Zaltzman*, PUF, « Petite Bibliothèque de Psychanalyse », 2011, pp. 189-211.

7. Freud S., « L'humour » (1927), *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985, p. 328.

8. Barthes R., « Le bruissement de la langue » (1975), *Le bruissement de la langue*, Le Seuil, 1984, p. 94.

*La vie est belle* : Si tôt que l'on me nomme je disparaïs, qui suis-je ? Le silence... c'est pareil l'implicite, finalement, ça s'autodétruit ».

Le bruissement de l'auto-destruction en effet, qui mène sur la piste de l'autre jeu de langage du non-dit. Le passage à la force de la contrainte, telle que Barthes encore la laisse entendre magnifiquement dans les *Fragments d'un discours amoureux* à la section « Gêne » : « Scène à plusieurs, dans laquelle l'implicite du rapport amoureux agit comme une contrainte et suscite un embarras collectif qui n'est pas dit. »<sup>9</sup> Contrainte évidemment, de ce qui se dérobe à la conscience et fait retour dans l'agir de la pensée et les déterminations d'un corps, devenant tantôt synonyme d'embarras, de mauvaise foi, de sous-entendu, de malentendu, de honte – bref, rien moins que le travail de l'inconscient à même le langage et les gestes. Dans « Va, je ne te hais point », « Je t'aime » est implicite et même : « Je t'aime alors que tu as tué mon père » et fort heureusement la litote offre un cache-sexe au meurtre. Mais c'est encore trop dire, implicite et consensus invitant au même contournement, au même constat d'évitement, fonctionnant sur un passé-sous-silence dont on se demandera s'il n'est pas le travail de la pulsion de mort à même la déliaison de la pensée dans le langage, invitant à soulager un conflit, à passer à côté en passant sous silence, à détourner son regard vers les pieds plutôt que de regarder la chose même, ouvrant alors le champ au déni de la castration c'est-à-dire de la réalité, champ ouvert qui est celui de l'*illusion*.

Dans les deux cas donc, au minimum, consensus et implicite s'intéressent en ce qu'ils font fonctionner la question des *apparences*. Et plus avant, l'implicite apporte à la question du consensus l'éclairage du pouvoir des mots ou plutôt du pouvoir des non-dits : des *lieux communs*, qui agissent comme les habits neufs de l'empereur. Des faux-semblants. Des faux-fuyants. Des faux-amis. De ceux qui nous font *croire* en une économie, en un *accord*, en un *corps commun des pensées*.

Mais de ceux dont nous ne pouvons nous priver, dans notre besoin historique d'illusion. Je prends à rebours l'anti-consensualisme. Mon hypothèse est qu'à récuser nos lieux communs, nous tombons dans le piège de l'anti-consensualisme en créant une société idéale et idéelle, qui passe à côté du *réel*. Qui, passant à côté du religieux, passe à côté de la vérité historique. Mis l'un en compagnie de l'autre, implicite et consensus permettent au contraire de nous situer sur le *plan transversal de l'illusion*, qui est le cœur même de la cure, en quoi nous pouvons en parler, puisqu'il est le plan du *fantasme* dans son commerce avec l'*Agieren* de transfert. Ma question pourrait se formuler ainsi : quel démon l'illusion consensuelle, si tant est qu'elle puisse s'entendre dans un implicite en séance, permet-elle de fuir ? Et pourquoi donc la fuirait-on comme un démon ?

Je repense à l'« Argument » de la *NRP* pour introduire au n° 44 *Destins de l'image* : « Il en est de l'image comme de la croyance dont on ne sort pas en la récusant purement et simplement. (...) À supposer même que l'image soit « aliénante », il convient d'abord de la penser le long du *temps*. On le voit, notre intention n'est pas d'engager une « psychanalyse des images » (...) Notre ambition est autre : penser l'efficacité anthropologique des images »<sup>10</sup>. Il en va de même. Scruter quelle a été et quelle est l'efficacité anthropologique d'un consensus, à travers un implicite, c'est-à-dire tel que je le dessine là, *débusquer et reconnaître dans la cure l'idée désirée comme un acte de faire corps commun en pensée par un non-dit*, serait, peut-être, dessiner quelque chose de la logique propre d'un consensus fonctionnant sur l'*illuio*.

Je travaillerai avec cette hypothèse : s'il est permis de définir un consensus comme un « *retour infantile du totémisme* » du *souhait de faire corps commun en pensée*, l'implicite en retour peut alors être envisagé comme le *vecteur silencieux du déni de réalité y fonctionnant*.

Alors, peut-être que la condition de la cure est d'accepter de penser (et non de se l'interdire) que l'usage régressé de nos mutuels sens communs en séance, au profit de l'indifférence, parvienne à la déformation potentielle de nos désirs de lieux communs en une pensée séparée ; peut-être donner à l'analyse le

---

9. Barthes R., « Gêne », *Fragments d'un discours amoureux*, Le Seuil, 1977, p. 145.

10. « Argument », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 44, *Destins de l'image*, Gallimard, Automne 1991, p. 6.

*contre-pouvoir de démagifier l'illusio*, d'offrir à l'ombre d'un souvenir démoniaque le profil d'une représentation de mot.

« C'est parce que nous sommes impliqués dans le monde, dit Pierre Bourdieu, qu'il y a de l'implicite dans ce que nous pensons et disons à son propos. Pour en libérer la pensée, on ne peut se contenter de ce retour sur soi de la pensée pensante (...) L'implicite en ce cas, c'est ce qui est impliqué dans le fait d'être pris au jeu, c'est-à-dire dans l'*illusio* comme croyance fondamentale dans l'intérêt du jeu et la valeur des enjeux qui est inhérente à cette appartenance. »<sup>11</sup>

Puisque nous sommes dedans, gageons que *si* le désir de faire consensus figurable à même la cure de parole dans *les façons de se non-dire du souhait de faire corps commun* par nos pensées magiques est un acte de retour infantile du totémisme, alors il commande notre tâche d'éprouver ce retour pour nous le figurer, nous, le patient comme l'analyste.

Et cela pour commencer me fait penser à une rencontre entre deux inconnus qu'un homme en séance me rapporta un jour. Le premier dit à l'autre : « que faites-vous dans la vie ? », l'autre répond : « avant j'étais magicien, mais ça ne marchait pas, alors j'ai arrêté de me faire des illusions, je suis devenu gardien de nuit » ; ajoutant que la réplique était si poétique que le premier était resté sans voix, comme lui, à quoi avait suivi un silence au creux duquel je pensais, entre autres choses qui ne regardent que sa façon d'exhiber sa contrainte de prendre ses désirs de connivence pour la réalité, qu'il avait peut-être pensé cette réplique *avant* et s'en était servi comme d'un rituel, car penser les choses *avant* permettait à la fois de transgresser et de préserver la prohibition de l'inceste et je pensais alors que les deux inconnus, le premier et l'autre, l'orateur et le muet, le magicien et le gardien de nuit, étaient, dans *mon* illusion que ça marche, tous deux lui et nous deux à la fois.

« Du meurtre, dit Bruno Karsenti, la culture primitive présente un souvenir assez net et lisible, sous la forme de ce système inséparablement social et religieux qu'est le totémisme. (...) Dans nos sociétés, cette trace a néanmoins ses témoins de prédilection : ils (les névrosés) (...) se signalent communément par une certaine manière de rompre un contrat social tacite (...) en eux, le primitif fait retour, ou plutôt quelque chose d'analogue fait retour, alors même que ce retour se produit dans une société qui a dû faire disparaître les deux piliers culturels primitifs, totem et tabou. »<sup>12</sup>. Ce quelque chose d'analogue que François Gantheret avait nommé « l'unisson de plusieurs voix qui chantent »<sup>13</sup> depuis l'archaïque, lequel vaut, comme Michel Gribinski l'a montré, comme *l'opérateur* de la « concordance » entre primitifs et névrosés, puisqu'aussi bien la concordance règle les « prescriptions du tabou du totémisme et celles du complexe d'Œdipe. »<sup>14</sup>

Car la persistance du tabou dans *notre* culture à conscience morale où l'ambivalence s'est atténuée, s'il ne correspond plus au totémisme primitif comme système légal et social, témoigne néanmoins de la persistance d'une *trace* plus aigüe de l'ambivalence dans sa proximité plus immédiate avec l'archaïque. *Totem et tabou* y insiste : avec le totémisme<sup>15</sup>, l'ambivalence a connu une première mutation, elle s'est atténuée ; et elle connaîtra sa deuxième mutation sous l'angle d'un déplacement avec le monothéisme : avoir consenti à une individualisation reléguant les interdictions au-dedans de la conflictualité psychique. Mais *la persistance des traces* du totem dans l'histoire, *sous l'aspect* de ses mutations *via* le tabou, fait remonter jusqu'à leur origine commune dans l'archaïque concordant avec la persistance du totem dans la névrose ; l'archaïque se présentant depuis *Totem et tabou* comme le fondement d'une *logique propre* qui est celle du refoulement, *l'opérateur* bruissant encore à l'oreille des cures autant qu'à celle des procès culturels.

---

11. Bourdieu P., « L'implication et l'implicite », « Critique de la raison scolastique », *Méditations pascalienues*, Le Seuil, 1997, pp. 23-25.

12. Karsenti B., « Le totémisme et sa trace. Comment la psychanalyse pense l'histoire », *Archives de Philosophie*, n° 78, 2015, pp. 679-704.

13. Gantheret F., « Un acte », in S. Freud, *Totem et tabou* (1912-13), Gallimard, 1993, p. 29.

14. Gribinski M., « Le guéri, le sacré et l'impur », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 18, *La croyance*, Gallimard, 1978, p. 214.

15. Freud S., *Totem et tabou* (1912-13), Gallimard, 1993.

Mais quelle persistance, ou plutôt : sous quelle forme ? La projection primitive dans le totémisme – peupler le monde de sentiments et de pensées – projette véritablement, c'est le principe de l'animisme où la « toute-puissance des pensées » signe ses noces avec la réalité. C'est donc un certain type de conception du couple pensée/réalité qui est concerné : c'est le meurtre, *dans sa logique d'acte*, qui est logé sous la toute-puissance des pensées de l'animisme, la magie de son fonctionnement, le peuplement du monde par soi – peuplement magique valant pour l'introduction au narcissisme<sup>16</sup>.

« En cela, remarque plus avant Karsenti, l'acte magique est jeu : relais purement sensoriel de la satisfaction, qui consiste, non à faire semblant, mais à faire ressemblant, c'est-à-dire à réaliser le désir en tant qu'acte. »<sup>17</sup> S'il y a donc eu comme Freud y insiste, un premier changement historique à partir de l'animisme totémique, c'est que par lui l'esprit est projeté au dehors sous la forme de ses actes et que l'ambivalence diminue d'avoir séparé le corps de l'esprit prenant alors forme au-dehors : le primitif agit en quelque sorte sur lui-même à travers ses actes produits hors de lui. Cette projection a donc demandé, comme Freud le disait déjà en 1908 dans « La morale sexuelle civilisée »<sup>18</sup>, un premier renoncement pulsionnel : à quoi la religion moderne, c'est-à-dire monothéiste, viendra se greffer.

Les deux changements historiques situés par Freud, les deux modifications dans l'histoire de la pensée, correspondent donc à *deux après-coups* du *quelque chose*, à deux types de contrat psychique et social, tous deux renvoyant vers une même origine mais plus encore au travail d'une *même logique de l'acte* dont les renoncements autant que les retours scandent l'histoire et la cure : la toute-puissance des pensées ou plutôt, le désir de faire corps commun en pensées à l'extérieur de soi pour que ce corps spirituel collectif nous protège autant qu'il nous inhibe ; et que la conflictualité psychique en soit ainsi soulagée, abaissée, détendue. Dans la contrainte, qui agit comme un acte, nous faisons faire retour à l'archaïque sous la toute-puissance des pensées, comme le primitif, à une très haute intensité d'ambivalence néanmoins protectrice.

*Totem et tabou* établit dès lors une synonymie entre « esprit », « culture » et « destin des pulsions » : car le retour d'un très haut degré de contact archaïque avec l'ambivalence d'origine, implique le retour d'un très haut degré de pulsion de mort dans son contact primitif avec la pulsion de vie et la réalité et donc, comme le dira Freud plus tard, le retour d'un très haut degré de « masochisme érogène primaire », ce « résidu dans l'intérieur »<sup>19</sup> dit-il, un *reste* de l'alliage originaire entre les pulsions au premier contact de la réalité, « témoin et vestige » de cette phase de formation, « qui a ouvert la voie à la représentation » rappelait lors d'un récent samedi-débat Dominique Suchet<sup>20</sup> ; ou, comme Freud l'écrivait à Abraham le 5 juillet 1907, « le masochisme a conservé le secret »<sup>21</sup>.

Le *credo quia absurdum* de la religion donc, en prônant la croyance *contre* la réalité, témoigne bien ce faisant du fait que, un jour, dans cette généalogie de l'esprit comme de l'histoire culturelle, dans l'infantile de l'histoire, il a bien fallu qu'un schisme opère dans la réalité entre l'esprit qu'on y avait projeté et un principe étranger, du réel, pour que l'esprit retourne au-dedans pour entreprendre de reconquérir cette réalité, sur la base de l'accusé de réception d'un *fait* : la *séparation* entre la pensée et la réalité.

Si donc dans la religion moderne nous ne pensons plus ensemble sur un mode rattaché à l'action, nous ne « participons »<sup>22</sup> plus à la façon des primitifs comme l'a montré Lucien Lévy-Bruhl, néanmoins, dans la

---

16. Freud S., « Pour introduire le narcissisme » (1912-13), *La vie sexuelle*, PUF, 1969.

17. Karsenti B., *Le totémisme et sa trace. Comment la psychanalyse pense l'histoire*, p. 689.

18. Freud S., « La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes » (1908), *La vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 33.

19. Freud S., « Le problème économique du masochisme » (1924), *OCFP*, vol. XVII, PUF, 1992, p. 16.

20. Suchet D., « Croyances dans les premières représentations », *Documents & débats*, n° 99, 2019, pp. 154-155.

21. Freud S., Abraham K., *Correspondance 1907-1926*, Gallimard, 1969, p. 11.

22. Lévy-Bruhl L., *La mentalité primitive* (1922), Flammarion, 2010, notamment : « Comme la loi de participation régit les représentations relatives au commerce des vivants et des morts, ceux-ci sont présents quoique absents, et solidaires bien qu'indépendants, du cadavre qui se décompose : le

disparition-même du totem au profit du religieux, nous observons encore les *traces premières* de la *séparation du corps d'avec la pensée, puis de la pensée d'avec la réalité*. C'est en cela que Freud peut parler de « retour » infantile du totémisme, suivant la logique du refoulement : le névrosé moderne est celui dont la pensée *veut tenir lieu d'acte*. Nous ne sommes plus des primitifs parce que s'est produit l'éveil d'une pensée non-réelle – qui n'est pas un acte –, nous avons ouvert une représentation. Mais nous avons semble-t-il, dans ses *restes*, ouvert *une autre histoire* dans la doublure de la première : nous nous prenons encore pour des primitifs quand l'archaïque sous le refoulement fonde le procès de l'histoire *du refus de la séparation d'avec la réalité*, opérateur du maintien du totémisme, de l'infantile, jusqu'à nous. Ou plutôt : en nous.

*Vouloir faire consensus, s'il est possible d'en concevoir le désir comme le retour de la logique totémique de faire corps en pensée* tel que je le lis, l'équivalent d'un « moi corps »<sup>23</sup> commun conscient, serait ainsi vouloir retourner ou plutôt rétro pédaler à un certain type de désir et de pensée, par-dessus un refoulement qui a historiquement déjà eu lieu, par-dessus une séparation entre pensée et réalité qui a pourtant déjà eu lieu, par-dessus le conflit inconscient et la déception de la réalité, par l'éclipse d'un non-dit, par le processus d'un clivage ou d'un déni de la réalité, et non tout à fait sur le modèle d'un retour du refoulé. C'est l'autre hypothèse que je fais avec cette première piste. Vouloir faire consensus, *via* un implicite, serait désirer sur le fil de la mélancolie d'un très haut degré d'ambivalence, qui aurait l'avantage de nous offrir en retour un amoindrissement de la tension individualisée du conflit ; le retour d'un certain amoindrissement du jugement ; le retour d'une *autre logique* que le refoulement pour la névrose, le retour, comme celui de la vérité historique, de *l'hallucination* à même l'illusion. Ça serait, autrement dit, faire en sorte que la pulsion de mort investisse un petit peu plus quantitativement nos représentations pour les détruire.

Une deuxième piste s'est ainsi ouverte sous les traits de la *haine de la représentation*. Et même, la haine *dans* la représentation, qui protège de la haine *de* la représentation ; et cela je le dois à une femme qui a commencé sa cure en même temps que notre séminaire.

La haine dans la représentation est arrivée en analyse après des années d'errance en thérapies diverses dont une, avec le professeur Lamborghini (il portait en vrai un nom de voiture de course). Un jour, après sa deuxième grossesse, le professeur est mort. Elle l'apprit comme ça, un matin, assise dans la salle d'attente de son cabinet, qui était chez lui, par sa femme de ménage qui lui annonça *comme de bien entendu* et qui l'invita sur ce à faire un tour *qui allait de soi* de l'appartement du mort. Elle visita. Elle vit la chambre. « C'était étrange. Mais je m'en doutais, parce qu'il me recevait chez lui depuis la mort de sa femme ». Lui seul qui, évoqué dans cette scène originaire de *meurtre incestueux* et de confusion fantasmatique d'à peu près tout, en ouverture de l'analyse avec moi, parvenait au moins un peu à la soulager de l'angoisse permanente du meurtre, *en miroir*, de ses deux enfants. La haine dans la représentation, c'était les images de sacrifice incessantes depuis sa première grossesse. Pour *de vrai*. Ses « images violentes », c'étaient ses mots, existaient *pour de vrai*. Et c'est *vrai* que c'était effrayant.

Et en même temps : *pas*. Le seul point qui m'importe ici, c'est le paradoxe ressenti, le grincement, qui a ouvert la voie à l'analyse et à la haine : que j'ai entendu *du consensus dans ces images*, verbales. *Je n'y croyais pas tout en les croyant tout à fait réelles*. « Là, j'ai une pensée violente sur elle », elle, c'était sa fille et je pensais : qui s'adonne à une danse de joie sous l'image ? Aussi monstrueuses qu'elles soient, ses pensées dans le fait même de m'être dites me garantissaient de leur couverture, couverture du silence qui suivait leur évocation et qui, un jour, avait exercé une contrainte pénible sur moi, une sorte de souffle au cœur douloureux. Sous les images, le passé-sous-silence faisait retour dans la brutalité de sa contrainte sur moi. Aussi dangereuses qu'elles soient également, ce fut l'indice que surgirait bientôt de sa boîte la *haine de la représentation* : la haine-même

---

nouveau mort, au bout de quelques jours, se trouve à la fois dans son tombeau, dans le voisinage de la maison où il est mort, et loin sur la route du pays des ombres, s'il n'y est déjà arrivé », p. 147-148.

23. Freud S., « Le moi et le ça » (1923), *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981, p. 239.

de se figurer la vraie haine – puisqu’elles profitaient, ces images violentes, à la résistance, par masochisme, en rétribuant de leur protection la peine offerte en dévotion, à sa mère magique, à moi. Les pensées violentes, mais surtout les idoles véritablement haïes sous la couverture des images de haine, m’invitaient en duel. Il fallait non seulement que je les supporte, mais que je m’y déforme pour *accepter les règles de la logique d’acte de son jeu* et dire : c’est vrai ça existe, *pour que l’angoisse que ça n’existe pas diminue*. La haine que ça n’existe pas : l’une des constructions de laquelle je m’approchais, le souhait tout puissant, sous les images atroces à la pelle qui profitaient au non-dit, de *ne faire qu’une*.

Car s’il est vrai que l’acte magique est jeu, relais sensoriel de la satisfaction qui consiste à réaliser le désir en tant qu’acte, c’était à partir de la douleur consensuelle qu’exerçait sur moi le silence succédant aux images, la trace de sa contrainte à désirer être une, que les règles du jeu de l’illusion ont pu s’inventer ; il fallait bien que son illusion devienne réelle pour qu’elle se déréalise et que la haine peut-être, trouve un lieu de représentation. Par où je comprenais aussi que J.-B. Pontalis revienne sur « l’ampleur du renversement qui nous est ici proposé » par Freud, « quant à la fonction de l’illusion (...) voici que son exercice permettrait l’assomption du sujet et la reconnaissance intersubjective dans la mutualité »<sup>24</sup>, exercice rendant dès lors la réalité psychique de l’analyste « mobile »<sup>25</sup>.

L’exercice en question, les règles de jeu de l’*illutio*, c’était un jeu de permutations des idoles en moi et de leur déformation ce faisant. Sous la haine dite qu’elle me livrait en offrande, ce *qu’elle ne me disait pas* profitait à la haine de la représentation par une éclipse de la pensée : l’implicite d’être une ; et ça m’a fait mal au cœur. Ça me rappelait une parole de Pina Bausch<sup>26</sup> : « Bien sûr il y a parfois des situations où on ne peut rien dire, où on est sans voix. Il n’y a plus qu’à faire deviner. Même avec les mots, il ne s’agit pas des mots, mais de faire deviner quelque chose. Et c’est là que reprend la danse » : c’était bien ça, la perception douloureuse de sa contrainte avait suscité la mobilité. Le rétropédalage avait eu lieu, qui nécessitait d’accepter *la règle du jeu de la réalité d’acte de ses pensées* pour que j’incarne dès lors tour à tour les idoles en sorte qu’elles deviennent mutatives, pour qu’elle me haïsse, moi, sa mère incestueuse et magique, moi les amants décevants de sa mère, moi son frère puiné, son père remarié, la femme austère de son père qui lui donnera deux garçons, l’amant regretté à qui elle avait donné le prénom à son fils, moi le professeur Lamborghini, moi sa femme morte, moi sans être jamais moi jusqu’au jour où je le serai, miroir d’un moi haïssable et que ces répétitions du point de jonction irréprésentable de la haine qui avait donné sa force aux idoles se désidéalisent : dans la mesure-même où, me semblait-il, *du réel*, c’est-à-dire *de l’absence*, se figurerait alors dans l’espace du passé-sous-silence ; laissant aussi la place à l’humilité de mes déguisements, puisque pour elle comme pour moi, la passagèreté de nos identités de transfert réglaient le tempo de la danse, ou plutôt nous passions d’un partenaire à l’autre.

C’est ainsi que je comprenais le rôle de l’*incarnation* de l’analyste comme solution chimique éphémère résultant d’une double trace, semblable au rôle de l’ethnologue décrit par Jeanne Favret-Saada : accepter de « participer et d’être affecté, cela n’a rien à voir avec une opération de connaissance par empathie (...) quand on est dans une telle place (celle de l’ethnologue qui participe à la sorcellerie) (...) Cette place et les intensités qui lui sont attachées ont (...) à être expérimentées : c’est la seule façon de les approcher. »<sup>27</sup> Il me semblait que c’était en effet parce qu’elle ne *signifiait* rien<sup>28</sup> mais qu’elles me faisaient mal au cœur, que la pensée toute puissante de ne faire qu’une méritait qu’on lui offre une réalité et que le réel qu’elle rencontrerait alors la

---

24. Pontalis J.-B., « L’illusion maintenue » (1971), *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977, p. 98.

25. Pontalis J.-B., « Le mort et le vif entrelacés » (1975), *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977, p. 226.

26. Qui semblait répondre à M. Gribinski, « Deviner à peu près », *Revue française de psychanalyse*, PUF, 2004/3, vol. 68, pp. 897-915.

27. Favret-Saada J., *Désorceler*, Éd. de l’Olivier, coll. « penser/rêver », 2009, pp. 157-159.

28. Kahn L., « Qualifier et reconnaître. A propos de l’agir transférentiel », in J. André & A. Schniewind (dir.), *Comprendre en psychanalyse*, PUF, « Petite Bibliothèque de Psychanalyse », 2012, pp. 91-108.

déformerait peut-être. Comme si l'incarnation dans l'*illusio* avait une *fonction réaliste*, sous les traits éphémères des représentations d'attente.

L'*illusion d'être une*, sa logique expulsée faisant retour dans sa contrainte, touchait, me semblait-il, la *dialectique* renouvelée du même – démagifié – et de l'autre – représenté – jusqu'à la séparation des corps, des esprits, de la scène. J'avais lu quelques lignes un jour qui m'avaient bouleversées où Catherine Chabert écrivait : « Cet hiver-là, quand je lui ouvris la porte, ce jour-là, elle portait le manteau violet que je m'étais acheté quelques jours plus tôt. Comme le silence nous protège ! Le vacillement resta en moi : à qui appartenait ce manteau ? Ce printemps-là, je m'aperçus, à cette séance-là, qu'elle portait les chaussures que je m'étais offertes la veille, encore dans leur boîte (...) À nouveau, l'hiver. Ce jour-là, elle est bouleversée, elle rage. Une nouvelle femme est arrivée là où elle travaille. Elle a reconnu mon parfum sur elle. (...) Je pense au moyen que je connais pour ne plus sentir un parfum. Je ne sens plus le mien depuis longtemps. » Elle dit : « Je connais le moyen de me débarrasser de votre parfum. Il suffirait que je le porte. »<sup>29</sup> Une dialectique qui commande à la technique de la cure. Et en utilisant l'*illusion totémique d'un corps commun réel* qui interdit et rétribue, la cure permettait, en tout cas *j'y croyais*, la subversion de cette même illusion en y démagifiant le non-dit du désir, c'est-à-dire en offrant au souvenir inconscient passé-sous-silence l'avenir d'une représentation de mot. L'usage d'une *régression*, comme Pierre Fédida l'a définie : « L'informe », une « opération de régression qu'effectue la neutralité dans sa réception-construction du corporel tel que le symptôme exige sa figurabilité »<sup>30</sup>.

La cure, autrement-dit, ne déforme-t-elle pas nos lieux communs en un lieu qui serait, réellement, commun ? En 1947, en guise de Préface à *Portrait d'un inconnu*, Sartre écrit : « Elle ne veut prendre ses personnages ni par le dedans ni par le dehors parce que nous sommes, pour nous-mêmes et pour les autres tout entiers dehors et dedans à la fois. C'est le règne du lieu commun. Car ce beau mot a plusieurs sens : il désigne sans doute les pensées les plus rebattues mais c'est que ces pensées sont devenues le lieu de rencontre de la communauté. (...) Nathalie Sarraute nous fait voir le mur de l'inauthentique ; elle nous le fait voir partout. Et derrière ce mur ? Qu'y a-t-il ? Eh bien justement rien. Rien ou presque. (...) Nathalie Sarraute a une vision protoplasmique de notre univers intérieur : ôtez la pierre du lieu commun, vous trouverez des coulées, des baves, des mucus, des mouvements hésitants, amiboïdes. (...) Il y a d'abord le malaise : si je soupçonne que vous n'êtes pas tout simplement, tout uniment le lieu commun que vous dites, tous mes monstres mous se réveillent ; j'ai peur. (...) Il n'arrive rien d'ailleurs : il n'arrive jamais rien. »<sup>31</sup> Peut-être est-ce *qu'il n'arrive jamais rien* là où l'on croyait que tout nous séparerait dans le souhait non-dit que tout nous réunisse, qui fait rompre avec la mélancolie totémique, un rien qui passe – entre les sexes, entre la scène originaire et le lit des enfants, entre le meurtre et le masochisme, entre l'inceste et les rituels, entre les générations, entre le fantasme et la déception –, et qui fissure un temps qui n'était jamais passé ou plutôt démagifie une origine inconsciente dès toujours réactualisée. C'est ainsi que je conçois le travail de l'analyse à la façon d'un *corps intermédiaire*, un rien ou presque, du réel par des figures passagères.

Et, un peu bizarrement, c'est ainsi que je comprends aussi le texte de 1907 « Le Créateur littéraire et la fantaisie ». Il me semble que derrière l'intérêt de Freud pour le mécanisme de la création, il y a l'intérêt pour *le transfert, c'est-à-dire pour la communauté* ; en d'autres termes, il me semble que la question littéraire chez Freud n'a rien de littéraire ou pas seulement, mais se situe dans l'importance donnée par Freud, dans la Cité, à *l'histoire et au geste de l'illusio* ; geste que Sandra Laugier à la suite de Iris Murdoch, qualifie d'*expérience*, rattachant en lui l'expérience morale d'une spécificité humaine<sup>32</sup> ; un « signe décisif », comme l'aurait dit

---

29. Chabert C., « Autre chose (moi, et elle) », *Analyse ordinaire Analyse extraordinaire. Les Varia de la Nouvelle revue de Psychanalyse*, I, Gallimard, 1994, pp. 205-207.

30. Fédida P., *Par où commence le corps humain. Retour sur la régression*, PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2000, « Le mouvement de l'informe », p. 26.

31. Sartre J.-P., « Préface » (1947) à Nathalie Sarraute, *Portrait d'un inconnu*, Librairie Gallimard, 1956, pp. 9-14.

32. Laugier S. (dir.), *Éthique, littérature, vie humaine*, PUF, 2006.

Perec<sup>33</sup>. Il me semble que le créateur littéraire, avant même le poète de *Totem et tabou* dans l'œuvre de Freud, est à l'origine de cette expérience – ou plutôt, que tout créateur agissant avec sa fantaisie – et peut-être ainsi tout psychanalyste si l'on poursuit le parallèle –, est un *héritier ordinaire* du premier poète épique de *Totem et tabou* ; non en ceci qu'il créerait du récit, mais en ceci qu'il renouvelle le dialogue a-temporel entre l'archaïque, entre « la première forme » à jamais méconnue<sup>34</sup> comme le rappelle Laurence Kahn, opératrice d'après-coup c'est-à-dire de réalité illusoire et nous.

Et un point me frappe en particulier, la question du *plaisir*. Ce que Freud appelle l'« *estampille personnelle* » du créateur, la façon toute singulière dont celui-ci « parvient, par elle (sa matière), à tellement nous saisir, à provoquer en nous des émotions dont nous ne nous serions peut-être même pas crus capables », par l'usage qu'il fait de sa fantaisie, *invite le plaisir dans le transfert de l'analyste, le plaisir pris dans la déformation*. Le plaisir pris dit Freud, *par le créateur à l'usage de sa fantaisie*, qui « flotte en quelque sorte en trois temps, les trois moments de notre activité représentative. (...) Passé, présent, avenir (...) comme enfilés sur le cordeau du désir qui les traverse », usage de sa fantaisie qui nous mettrait, nous tous, « en mesure de jouir désormais de nos propres fantaisies, sans reproche et sans honte »<sup>35</sup>, qui aurait un « effet de décentration » selon l'expression de Daniel Lagache<sup>36</sup>.

En sorte que tout créateur en un sens et qu'en un sens réciproque : n'importe qui s'appropriant son geste illusoire, par la régression informelle à laquelle il procède et le plaisir qu'il en retire, *montre, fait deviner* à son tour, qu'en acceptant de se déformer *on* peut se reformer, *on* a ouvert une voie, en ce qu'il refait chaque fois pour lui-même comme pour tous le tissage de l'archaïque avec notre scène *commune*. « Cet homme, écrit ailleurs Michel Gribinski, inventa la *Phantasie* et inventera le mensonge. (...) En substituant (...) le bruit des mots au bruit des armes, en racontant avec les mots son invention du passé des armes, le premier poète épique a fait une dernière et incalculable invention : il a *inventé l'avenir* ». <sup>37</sup> Je disais le plaisir qu'il en retire, une *déformation communicative* peut-être et c'est ainsi que je comprenais ces mots de Victor Smirnoff : « C'est d'être à la fois le témoin et l'outil de cette désaliénation qui permet de parler du plaisir de guérir du psychanalyste. »<sup>38</sup>.

Alors incarner sur le fil de l'*illusio consensuelle* les *figures implicites* de l'informe ou plutôt, de l'a-formé d'origine, permettrait de saisir un aspect de la *vérité historique* dans son lien avec la *construction* dans l'analyse et de ce retour du « quelque chose » d'inapparenté au refoulé, mais de relatif à cette autre histoire qui est celle de ses restes, et qui revient sous la forme de l'*hallucination*<sup>39</sup>. Car cela permet de saisir la force de la contrainte que la vérité historique exerce dans la persistance de sa fiction et l'héritage de sa répétition, où, dans un « réel qui ne passe pas », une « réalité comme telle y perce »<sup>40</sup>, comme le dit Jocelyn Benoist. L'hallucination, comme le reste en retour de l'archaïque *c'est-à-dire* d'une origine pulsionnelle expulsée et inconnaissable : « on n'a pas encore assez apprécié », « ce caractère peut-être général de l'hallucination d'être retour d'un événement oublié des toutes premières années ». <sup>41</sup> L'implicite n'est-il pas le retour halluciné de notre illusion totémique d'un corps commun secret et sacré ?

---

33. Perec G., « Le Nouveau Roman et le refus du réel » (1962), *L.G. Une aventure des années soixante*, Le Seuil, 1992, p. 45.

34. Kahn L., « La première forme », *L'Annuel de l'APF*, Paris, PUF, 2007.

35. Freud S., « Le créateur littéraire et la fantaisie » (1908), *L'inquiétante étrangeté*, Gallimard, 1985, p. 33, 39, 46.

36. Lagache D., « Fantaisie, réalité, vérité » (1963), *De la Fantaisie à la sublimation, Œuvres*, V, 1962-1964, PUF, 1984, pp. 91-92.

37. Gribinski M., « L'avenir des mots », *NRP*, n° 23, *Dire*, Gallimard, Printemps 1981, pp. 139-140.

38. Smirnoff V. N., « ... Et guérir de plaisir », *NRP*, n° 17, *L'idée de guérison*, Gallimard, Printemps 1978, p. 166.

39. Freud S., « Constructions dans l'analyse » (1937), *Résultats, idées, problèmes*, II, PUF, 1985, p. 278.

40. Benoist J., « Retour sur la vérité historique selon Freud », *Research in Psychoanalysis*, 2017/1, n° 23, pp. 37-54.

41. Freud S., « Constructions dans l'analyse », *ibid*, p. 279.



Quel travail dès lors pour l'analyste ? Renoncer dit Freud, « à la peine inutile de persuader le malade de la folie de son délire et de la contradiction qui l'oppose à la réalité, et on baserait plutôt le travail thérapeutique sur le fait de *reconnaître avec lui le noyau de vérité* contenu dans son délire ». Renoncer et reconnaître, ce que j'ai essayé de qualifier, par la régression au jeu de l'*illusio*, comme un retour infantile du totémisme ou l'hallucination d'être unis dans la contrainte d'un implicite, le retour d'un in-reconstructible mais déformable, à mesure que nos représentations d'attente, éphémères, passent.

C'était enfin passionnant que le *couple consensus/implicite* mène ainsi à la *construction*, laquelle, le long de cette histoire qui est celle de la pensée se séparant d'elle-même, permet enfin de garder avec soi ce que Freud appelle la « correction de l'erreur » de construction en construction<sup>42</sup>, qui présuppose *le droit à l'erreur*, la façon dont nous aussi analystes devons nous séparer de nos déchets idéaux et faire passer des figures de *réel reconquis*, quand nous entreprenons d'écouter *un autre* ; séparation, qui signe la relation renouvelée de la pensée avec une parole et la concordance de notre origine commune avec la perspective d'une liberté collective ; d'un *lieu* qui serait devenu *commun*.

---

42. *Ibid.*, p. 274.

## *Discussion conférence Sarah Contou Terquem*

*Martine Mikolajczyk*

Merci Sarah pour la richesse de ta conférence, sa rigueur méthodologique et les pistes techniques qu'elle ouvre pour notre pratique. Le propos est dense et j'en suivrai un fil souple.

Partant des acquis du séminaire que tu animes avec Éric sur les destins du consensus, tu en penses l'articulation avec l'implicite. Consensus, implicite : sans être synonymes, ce que recouvrent les deux mots relèvent vraiment du lien de parenté autour de l'idée d'un accord trouvé mais au prix d'un contournement, d'un évitement, d'un passé-sous silence. Ça se construirait autour d'un blanc, d'un trou (*lapsus calami*, j'avais écrit autour d'un *tout*). Tu en donnes un indice, que condense l'expression « cache-sexe au meurtre » dans ton exploration du « Va, je ne te hais point » de Chimène, mais que porte incroyablement aussi en lui le phonème *con-sen-sus*. C'est bien du soulagement économique d'un conflit dont il sera question, ce qui pose la question *du travail de la pulsion de mort à même la déliaison de la pensée dans le langage*. Idée vertigineuse d'ailleurs, s'il en est, que toute explicitation d'un implicite active son autodestruction, zéro tension. L'implicite comme le principe de nirvana de la pensée. Il apporte à la question du consensus l'éclairage du pouvoir des non-dits à travers la paresse de ces lieux communs, agents de l'illusion d'un accord à bas prix (principe économique). Il permettrait que nous fassions *corps commun en pensées*. Cette illusion n'est-elle pas nécessaire pour faire société ?

Plutôt que de récuser *les lieux communs* de l'implicite, tu proposes d'en questionner l'efficacité anthropologique dans son articulation avec le consensus, ce qui place ta réflexion à la charnière de l'individuel et du collectif, de la cure et du politique. Tu évoques à ce propos le temps consensuel dans lequel nous serions actuellement immobilisés comme un produit historique que la conférence d'Éric, me semble-t-il, fera résonner. Pour ce qui relève de notre pratique, il s'agirait de *débusquer et reconnaître dans la cure l'idée*, désirée comme un acte, *de faire corps commun en pensée par un non-dit*, autrement dit, appréhender le désir de *consensus comme un « retour infantile du totémisme » du souhait* (désiré comme un acte) *de faire corps commun en pensée, l'implicite étant le vecteur silencieux du déni de réalité y fonctionnant*. Tu poses à cela deux corrélats d'importance : le mécanisme de *l'illusio*, emprunté à Bourdieu, sorte de meta-implicite, que partagent nécessairement l'analyste et le patient, comme habitants d'un même espace social régi par des règles, dans lesquelles ils sont l'un et l'autre pris, « nous sommes dedans » écris-tu et la dimension de l'éprouver au service du figurer.

Une lecture serrée de *Totem et Tabou* te permet de formuler ce qui soutient ton hypothèse : vouloir faire consensus *via* un implicite, au sens d'un retour de la logique totémique d'une pensée-acte, c'est vouloir revenir à un certain type de désir et de pensée, par-dessus un refoulement qui a pourtant historiquement déjà eu lieu, par-dessus une séparation entre pensée et réalité qui a déjà eu lieu, par-dessus le conflit inconscient, au moyen d'un non-dit, processus de clivage ou de déni de la réalité, un en deçà du refoulé. Ce serait là la trace de l'archaïque en nous et de son très haut degré d'ambivalence. Le gain de l'opération consensuelle n'est pas des moindres, consistant en l'abaissement de la tension individualisée du conflit et donc du jugement, par l'entremise de ce corps commun *réel* de pensées à l'extérieur de soi, corps spirituel collectif voué à nous protéger autant qu'à nous inhiber. Ni plus ni moins que faire un. Cette résonance me trouble, dans un doute, quant à l'articulation entre le consensus, qui m'apparaît là, mû par la logique d'un Éros expansionniste et l'implicite, dont le passé-sous-silence serait la marque d'une déliaison de la pulsion de mort ? Ce qui relance ta question introductive : quelle est la nature de ce qui est recherché ou fuit, dans un cas et dans l'autre ?

Le cas clinique « la haine dans la représentation », illustre la manière dont ton hypothèse te permet de travailler. L'insistance du « pour de vrai », pour qualifier l'effet de réel des images insoutenables que la patiente partage avec toi, y apparaît comme l'indicateur de pensées et de paroles en actes, à la manière de l'animisme : peupler le monde de soi. (*Peupler le monde de sentiments et de pensées, où intérieur et extérieur ne sont pas distingués, pensées véritablement projetées qui constituent un certain rapport pensée/réalité*). Cela me fait penser que « pour de vrai » et son opposé « pour de faux », c'est aussi ce que profèrent les enfants pour délimiter la portée de leurs actes et de leurs paroles, pouvoir magique d'une formule d'en inscrire ou pas les effets dans le réel et dont l'utilisation rétroactive, aux fins d'une possible conjuration-réparation, « c'était pour de faux », « c'était pour de vrai », constitue une expérience parfois douloureuse de confrontation à la réalité et à la limitation de nos désirs. Concordance. Mais c'est le passé-sous-silence derrière les images violentes, l'implicite, vecteur silencieux du déni de réalité, qui se révèle, avec ta patiente, infiniment plus puissant au point d'exercer sur toi un éprouvé physique pénible, le travail silencieux du *ne faire qu'une*, « pour de vrai », un corps commun de pensées, non à la manière d'une représentation fantasmatique mais d'une contrainte sensorielle à sentir. À ce propos, ta restitution des paroles de ta patiente, dans cet écrit d'après coup, en laisse déjà entendre une trace, notamment avec ce « Un jour, après sa deuxième grossesse, le professeur est mort », d'autant plus surprenant que le choix du style indirect contribue au brouillage des énonciateurs.

Il me semble que tu relèves là l'importance dans la pratique de repérer *l'effet de l'implicite* à la manière d'un retour du forclos mais sur la personne de l'analyste, une sorte de contre-transfert quasi hallucinatoire, éprouvé ici par des sensations corporelles. Ce serait l'infiltration dans la parole de ta patiente, qui n'est pas psychotique, du mécanisme totémique qui fait de la pensée, ici peut-être du non-pensé, un acte, cette trace du socle archaïque en nous. Dans ce rétropédalage organisé autour d'un non-dit/non-pensé/non-représenté puissamment actif, c'est le corps de l'analyste, consentant à incarner les idoles, qui prend le relais. Quand les mots échouent à faire deviner, « c'est là que reprend la danse »...

L'utilisation de l'*illusio*, qui soutient alors ta pensée et ton travail, apparaît comme une prise à rebours de l'implicite, au sens où ça fonctionne aussi sur du non-dit mais avec des règles. Or s'il existe des règles, c'est qu'il existe de la différence et donc un dégagement possible. Tu peux alors consentir à jouer ce jeu de la réalité, à y participer et accepter plus « sereinement » d'incarner les idoles, au fil de tes *représentations* d'attentes. En l'occurrence, c'est accepter de jouer les règles de la magie et de la sorcellerie, comme tu le rappelles avec l'ethnologue Jeanne Favret-Saada. Dans le cas de la cure et j'aimerais souligner la dimension véritablement technique que tu énonces, il s'agit d'utiliser « pour de vrai », (et j'entends ton *j'y croyais* à la manière des enfants qui y croient) *i.e.* en jouant avec les règles de ta patiente, de manière impliquée et participative, l'illusion totémique d'un corps commun réel, afin de *la subvertir en y démagifiant l'implicite, i.e.* en transmutant/transmuant le non-dit en représentation de mot. Je te suis lorsque tu identifies là la régression et les potentialités de l'informe et donc le travail de l'analyse véritablement à la façon d'un *corps intermédiaire*, par l'usage momentané et consenti d'une sensorialité en masse, *i.e.* des sens *en commun*, pour l'advenue d'un lieu *du commun*, qui implique donc séparation et différenciation.

Le côtoiement de l'archaïque n'est pas sans effet ni sur le corps, comme l'illustre ta séquence clinique ni sur la pensée. S'il peut soutenir cette place, nous invites-tu à penser, c'est parce que l'analyste, à la manière du créateur littéraire par rapport à son lecteur, a en quelque sorte une expérience d'avance en matière de régression et de déformation et surtout, du plaisir communicatif de cette expérience en ce qu'elle produit une déréalisation de l'interdit de penser. Plaisir du mouvement transférentiel, comme une alternative à la prise en masse qu'est le consensus *via* un implicite. Serait-ce une erreur de penser que, pour déjouer le consensus, il s'agirait d'user de ses propres armes, puisque le transfert, au fond, en tant qu'activation, actualisation, déformation, *agieren* convoque et révoque l'animisme psychique, (Jean-Luc Donnet) la toute-puissance du penser : « Nul ne peut être tué *in absentia* ou *in effigie*. »

Ta conférence, Sarah, ouvre de nombreuses pistes de réflexion mais j'aimerais amorcer le débat en revenant sur cette question qui traversera également la conférence d'Éric, à venir. Les pulsions de mort, certes, leur travail de déliaison mais comment penser, dans le consensus soutenu d'un implicite, la folie expansive et unificatrice de l'Éros ? Jusque dans le signifiant, *implicite*, dont le préfixe in- avec sa valeur à la fois privative « sans » et locative « dans » qui fait jouer le fantasme d'un déni de l'altérité dans une voracité sans fin, comme le fantôme sans visage et sans parole du *Voyage de Chihiro* (Miyazaki).

Et aussi, par association d'idée, dans le fil du totémisme et de la pensée magique, se demander en quoi l'implicite serait un opérateur puissant de l'inquiétante étrangeté ?

## *Comme de bien entendu Ainsi se passent les frontières*

*Éric Flame*

L'implicite est insaisissable et le saisir est le rendre inopérant. Il passera par ici et il repassera par là. Il est un passeur, le réactif du transfert, celui qui s'imisce dans les transferts et permet la transformation du révélateur en catalyseur ; l'élément qui lie les concordances en analogie et file les métaphores contre-transférentielles.

Traquer l'implicite, chercher les conditions de sa captation, les traces pour le repérer est un voyage à travers les strates des discours et des écoutes.

Durant le premier confinement je recevais indifféremment les patients à mon cabinet ou dans un autre lieu. Ils choisissaient un espace à l'endroit où ils avaient choisi de s'installer. Ça pouvait être une chambre, un salon, un bureau mais également un lieu à l'extérieur de ce domicile. Ils restaient statiques ou partaient pour une pérégrination qui donnait lieu à quelques digressions sur l'état de la floraison vue à travers les grilles des parcs interdits d'accès ou sur la mine des passants à l'époque masqués ou pas. Ils étaient chez eux ou à la campagne, seuls ou en famille. Certains en avaient profité pour cohabiter avec un/une conjoint. Les personnages qui occupent habituellement l'espace des séances, ces passagers clandestins que les patients font apparaître et disparaître au gré des associations et des rêves, venaient d'entrer sur la scène de la réalité matérielle. Ils s'obligeaient à parler bas pour ne pas être entendus, se demandaient si quelque oreille curieuse ne traînerait pas dans les parages ou dissertaient, plus qu'à l'accoutumée, sur les bruits et les mouvements environnants et comment ceux-ci pouvaient venir perturber le cours des pensées. La présence réelle de ces personnages les faisait s'effacer des espaces psychiques, ils semblaient avoir perdu leur statut d'objets interchangeables, de support des fantasmes.

La nécessité d'avoir recours à un appareil prothétique entre la voix et l'oreille, la parole et l'écoute, modifie la perception des corps de chacun des protagonistes de la cure. La déformation des voix, la prégnance des perceptions externes transforment le champ transférentiel, semblent l'inscrire dans un réel qui prendrait le pas sur la réalité psychique. Être écouté au risque d'être entendu, ressentir les silences comme un abandon, appeler une parole, une preuve d'existence. L'effacement de la réalité matérielle devient un agir conscient et moins l'effet d'un remaniement des perceptions endopsychiques et des représentations. Les faits et gestes de l'intimité du quotidien, sources des transferts dits latéraux et des fictions narratives, s'inscrivent dans l'ici et maintenant des séances et viennent comme succédanés de l'inquiétude créée par l'invisibilité du psychanalyste. Le perdu de vue devient, mais c'est aussi le cas dans certaines cures, perte de la vision.

J'avais un plaisir, probablement non feint, à recevoir les patients dont la proximité géographique avec mon cabinet ne les obligeait pas à prendre les transports « en commun », ni même le vélo, dont j'apprenais à cette occasion que l'utilisation était prohibée sauf pour des motifs professionnels. Je mettais des masques et du gel à disposition dans la salle d'attente et nous nous autorisions mutuellement à ne pas porter le masque. Effet ou pas d'une transgression partagée, ce fut un moment étrangement calme. Les angoisses ce sera pour plus tard, il y aura bien un temps pour ça. L'écoute était un refuge, un hors temps, une parenthèse bienvenue qui ne pouvait être mise en danger. Ils se retrouvaient fiers d'avoir bravé les interdits de circulation, d'avoir échappé aux contrôles, d'avoir usé de leur droit comme d'un acte de subjectivation ; un « j'ai le droit » brandi à des parents médusés.

Ce désir de se rendre aux séances, de trouver un refuge, un environnement contenant répondait au désarroi produit par l'effet des discours scientifiques qui niaient, par des ordres aux allures martiales, leur essence qui est de dire l'incertitude, de toujours laisser une perspective à la remise en question des énoncés. C'est cette essence que les patients venaient et viennent retrouver. Dans les circonstances du confinement, l'audace fut soutenue par un cadre intensément vécu comme protecteur d'un surmoi institutionnel, d'autant plus tyrannique qu'il était perçu comme un tigre de papier. Mais la situation analytique est trompeuse et la valence sexuelle des mots, ici soutenir et protéger, souteneur et protecteur, témoigne que la dépendance au transfert n'est pas que de reconnaissance.

Prendre soin, *take care*, la petite musique de l'espoir se faufilait. « *La société reconnaîtra aussi que la santé publique n'est pas moins menacée par les névroses que par la tuberculose* » (Freud 1918/140). Nous en sommes las. La technique technologique révèle l'implicite de la technique psychanalytique.

Comme de bien entendu « *on peut dire que l'hystérie n'est pas guérie par la méthode mais par le médecin* » écrit Freud dans ses réflexions sur le cas Dora. En 1905, Freud démontre l'universalité du transfert, des transferts et emploie le singulier pour la cure, le pluriel pour l'universel, le développement de la théorie. La méthode incriminée est l'hypnose qui est encore en vogue et dont il s'est séparé. Continuer de croire en l'hypnose, c'est croire en un leurre, être aveugle et sourd, couper court au déploiement processuel des transferts dans une précipitation à vouloir guérir, à faire émerger les fondements infantiles de la sexualité sans les interroger, au risque de donner à cette émergence la force traumatique d'un après-coup.

Le transfert existe donc malgré les croyances des médecins et si « *la cure psychanalytique ne crée pas le transfert elle révèle simplement son existence comme celles de bien d'autres phénomènes cachés de la vie psychique* » précise Freud.

Il ne paraît pas adéquat de réduire l'implicite au caché. Les deux termes ne se confondent pas et probablement ne se superposent pas. Le caché vise à être trouvé, il est présent et non perçu et se manifeste par les formations de l'inconscient. Dans la vie psychique, les « phénomènes cachés » s'appréhendent dans leur dynamique, leur économie leur énergie et pour se faire ont besoin d'un présupposé théorique, donnée nécessaire à l'action révélatrice des transferts.

Instants improbables quand, mû par la force de l'*agieren*, nous percevons intuitivement que ce que nous entendons n'est pas ce que nous écoutons. Ce que nous appelons implicite circule dans ces interstices. Il y a alors comme une invitation à suivre cet implicite, à nous saisir du souhait d'en extraire les trames successives agglomérées par la prise en masse d'une langue au service de la construction commune des états modernes. La « solution consensuelle » selon l'expression de Laurence Kahn peut être entendue comme l'illusion d'une société individuelle de masse.

Or, privilégier le détail à la masse est une constante chez Freud, ce qui ne veut pas dire que l'individu est isolé dans la masse, est indemne de tout environnement social et, parce que cette donnée externe peut influencer sur la cure, il convient d'être vigilant.

Freud écrit : « *la cure se déroule tout autrement là où des symptômes se sont mis au service des motifs externes relatifs à la vie du malade.* » (Dora, p.86) Il y a, dans ces moments parfois longs de cure, une volonté plus affirmée de faire partager sa vie à l'analyste, de l'obliger à coller au réel, d'arrimer les mots à leur matérialité. Plus le cadre s'élargit et devient flou, moins les transferts sur le cadre et donc les attaques contre une structure qui se voudrait stable et vectrice d'une force d'inertie s'opèrent. Et Freud poursuit : « *le retard apporté à la guérison ou à l'amélioration n'est en réalité dû qu'à la personne du médecin.* » (Dora, p. 86).

La personne du psychanalyste devient alors le point de convergence des transferts. C'est l'implicite du contre-transfert qui est interrogé par l'ambivalence de la demande : celle de la présence d'un analyste en paroles pour

pare-exciter l'horreur que « ça » parle. Ambivalence redoublée par un pacte quasi faustien proposé à l'analyste : se soumettre à l'angoisse du patient, être réduit à sa personne propre, à son humanité, bref tuer l'analyse dans l'œuf contre une promesse d'amour. Soulagez-moi pour que je vous aime dit le patient.

C'est bien l'inertie de l'analyste qui est rappelée à l'ordre.

Cette inertie n'est pas une donnée brute mais résulte d'une partie de la méthode, tel qu'énoncée par Freud en 1918 : « *le traitement psychanalytique doit autant que possible s'effectuer dans un état de privation, d'abstinence* ». Ces règles s'inscrivent dans « l'activité » du psychanalyste tel que Ferenczi l'a initié. Activité parce que l'abstinence d'abord ne vise pas à interdire toute satisfaction à l'analysé mais s'inscrit par la privation dans « *la dynamique de la maladie et de la guérison* ». Or le traitement nécessite le maintien de « *la force pulsionnelle qui aiguillonne vers la guérison* ». L'activité de la technique est au service de la passivité de l'analyste afin qu'il ne réponde pas aux sollicitations des patients. « *Il est indiqué de lui refuser justement celles des satisfactions auxquelles il aspire le plus ardemment et qu'il exige le plus impérieusement* ».

Je pense à ce film dans lequel Daniel Auteuil se refuse à son désir et plus il se refuse plus le désir de l'autre se déploie, plus elle joue sur le violon qu'il a restauré, plus sa sensibilité explose plus il se refuse.

Le refusement apparaît alors comme le retournement de la pulsion sur la personne propre, une activation de la pulsion d'auto-conservation, un amour haineux de l'amour, alors que l'abstinence et la privation font figure d'ascèse. Sauf et c'est une ambiguïté, que ce n'est pas d'ascèse dont il s'agit mais d'un impératif technique. Pas d'abstinence pas d'interrogation du transfert, pas de possibilité de le tirer vers le haut.

« Indifféremment » est arrivé comme un point nodal de cette conférence que venaient interroger les règles sanitaires. Quand des contraintes externes s'imposent à tous, font fonction de double cadre et organisent privation et abstinence, il n'était plus envisageable de conserver mon attitude habituelle en l'état. De façon contre paradoxale, un *holding* plus appuyé et un accueil plus présent, exacerbaient les interdits institutionnels et rendaient les privations plus douloureuses, ce qui maintenait la possibilité d'instaurer une scène où l'improbable est amené à survenir.

Moins la technique psychanalytique est une évidence, un non parlé, plus se déploient les occurrences de la traduction du terme « *indifferenz* » et l'écart entre neutralité et indifférence.

*Indifferenz* est employé en 1914 par Freud dans les « Remarques sur l'amour de transfert ». Ce texte dans lequel la patiente déclare son amour au médecin et revendique celui du médecin en retour. L'indifférence « *qui ne peut être désavouée* » au risque de maintenir l'illusion que cet amour est réalisable. En 1918, l'abstinence et la privation seront désignées à la fois comme condition et comme effet de « *l'indifferenz* ». La satisfaction pourra se trouver dans des succédanés au risque, à trop étendre leur champ, de l'intersubjectivité.

Alors que les traductions françaises, celle de 1953 comme celle des *Œuvres complètes*, privilégient « l'indifférence » c'est la traduction par Strachey en « *neutrality* » (neutralité) qui a fait son chemin. Chacun a son idée de la « neutralité bienveillante » devenue par la grâce du consensus « bienveillance ». La mise en concordance de ces deux traductions permet de mettre en exergue la tension différentielle interne comprise dans le mot en allemand. Ce qui explique l'effet que cette position contre transférentielle a sur la cure. Ainsi la neutralité n'est pas neutre.

En nos temps troublés, ma neutralité fut mise à mal tant je ne pouvais renoncer aux analyses sociologiques, c'est-à-dire ce que la pandémie faisait à nos démocraties et à notre écosystème.

Il m'apparut alors que la neutralité est aussi (et peut être d'abord), une position politique et/ou diplomatique qui contraint à la non intervention mais inversement, la non intervention n'implique pas la neutralité.

Le fait que Strachey a traduit *indifferenz* par *neutrality* plaide en faveur de cette dimension politique. Jean-Luc Donnet émet l'hypothèse suivante : « *J'ignore ce qu'ont été les échanges entre Freud et Strachey autour de*

la Standard Edition mais il me semble probable que Freud a approuvé cette substitution. Dix ans après leur première publication en allemand, les Écrits techniques appartiennent déjà à une psychanalyse instituée et le terme d'Indifferenz est sans doute devenu inutilement provocant. Le terme de neutrality en atténue le saillant et convient mieux au discours de la formation. » (« La neutralité et l'écart sujet-fonction », *RFP*, n° 3, vol. 71, 2007).

Par ailleurs il est possible que Strachey, qui fut objecteur de conscience, comme nous l'apprend la notice biographique établie par Winnicott et présente dans *Les portes ouvertes sur Freud* de James Strachey et Michel Gribinski, ait eu une propension à rester neutre dans la guerre opposant Anna Freud à Melanie Klein.

Dans leur *Vocabulaire*, Laplanche et Pontalis commencent à écrire : « le psychanalyste doit être neutre quant aux valeurs religieuses morales et sociales ». Affirmation que pourrait reprendre toute morale civilisée moderne.

Et puis comment rester neutre quand un monde bascule. Quand il est dit que chacun peut devenir mortel pour autrui ; que les logiques prophylactiques et hygiénistes, qui ont tant sévi et sévissent encore, au service d'un eugénisme qui a pu aller jusqu'à l'extermination, se retrouvent dans l'obsession de classer pour penser, d'évaluer pour éduquer, de normaliser pour soigner. Plus ça cloisonne, plus on assiste à la prise du pouvoir par un surmoi qui se substitue au ça, plus la neutralité devient un espace de projection du surmoi plus la confusion règne. La neutralité est alors une norme supposée remettre de l'ordre, un outil au service de la réadaptation sociale. Se définir comme psychanalyste devient alors une prise de position politique tant au niveau de la « communauté analytique », si ceci a un sens, qu'au niveau culturel.

Mais la psychanalyse subvertit le langage et transforme la neutralité en une position éthique qui ne renierait pas sa position politique. La neutralité devient l'espace de rencontre des représentations : là où les représentations de choses, issues de la sexualité infantile, trouvent leur réalisation dans l'hallucinoire de l'*agieren* qui pousse à la transformation des théories sexuelles en représentations de mots. Là où se rencontrent les représentations de l'analyste et de l'analysant. Pour le dire comme Pierre Dac, le lieu où « au train où vont les choses, les choses où vont les trains ne ressembleront plus à des gares ». Histoire de trains, histoire de croisements, comme l'étrangeté d'une première séance du matin lorsqu'elle débute par un récit de rêve qui vient embrouiller le souvenir brumeux de mes propres rêves.

Le lieu de la neutralité est une utopie créée par les illusions transférentielles porteuses d'idéalisation et de leur déception inévitable.

Ici s'installe la maladie du transfert et la subversion se situe dans le décalage dialectique entre soin et réification de la souffrance psychique.

La neutralité en psychanalyse ne peut être qu'hors norme, ne serait-ce que par la nécessité pour l'analyste d'être un tant soit peu interventionniste. Mais aussi parce que la transgression ne se situe pas au niveau du discours, puisque tout peut y être dit, même ce qui est le plus inconvenant. Tout y est cru, puisque la vérité n'est pas dans la parole mais dans son acte qui pousse à la déréalisation hallucinoire induite par le transfert. Mais lorsque, comme Freud le décrit dans ses « Remarques sur l'amour de transfert », l'amour véritable prend la scène transférentielle en otage, c'est la neutralité qui vient occuper la scène contre-transférentielle et ne peut plus échapper à sa définition qui s'est construite dans l'élaboration de la théorie des transferts. En particulier dans le transfert éprouvé par Freud face à l'audace de Dora qui lui fait employer le terme de « *sublimation* » pour qualifier « des transferts plus subtils qui ont subi une atténuation et peuvent même devenir conscients ». Si Freud envisage la sublimation comme pulsion inhibée quant au but et trouve les voies de son destin dans l'idéalisation intellectuelle et précède ainsi le concept d'*indifferenz*, René Roussillon insiste sur les processus de transformation de la pulsion et du transfert sur l'activité représentative. Les représentations qui sont investies comme objet. « *S'il y a inhibition quant au but, s'il peut y avoir inhibition quant au but, c'est que la pulsion prend alors la représentation comme nouvel objet.* »



La neutralité est ce qui permet à l'analyste de percevoir la valeur intrinsèque de cette représentation-objet en dehors de toute valeur culturelle pré-établie. En reconnaissant l'objet, en ayant sa source en ligne de mire, l'analyste reconnaît les potentialités créatives du sujet.

Aussi lorsque la transformation métaphorique des choses en mots a des ratés, voire que les carences narcissiques font des mots la chose même, quand le narcissisme abîmé du patient vient solliciter la sexualité infantile du psychanalyste dans sa pulsion de réparation, l'utopie s'écroule sous les coups d'un réel archaïque où les mots sont des choses. Chez les patients en précarité, sociale et/ou psychique, quand ce qui ne se réalise pas ne laisse de traces que dans la blessure infligée, l'attente est un état d'urgence perpétuel. Des instants d'urgence mis bout à bout. Chaque instant annihile le précédent, la temporalité est figée. Ça n'avance pas.

Le temps est suspendu, à l'exemple de ce patient qui me dit qu'il a réfléchi et qu'il pense qu'il va accepter ma proposition d'appartement thérapeutique que je lui ai faite hier mais hier c'était il y a deux ans. Ou ce jeune homme, dans *12 jours* le film de Raymond Depardon, qui parle de son amour pour son père de ce qu'ils pourront faire ensemble, des visites qu'il lui rend, jusqu'à ce que la voix *off* nous apprenne que ce père, il l'a tué. La neutralité n'est pas qu'abstinence, elle est aussi le respect d'un texte pour ce qu'il est, de renoncer à sa signification et à sa structure.

Cette neutralisation du texte, qui implique peu ou prou l'abstraction du locuteur et de s'abstraire de l'acte, pose la question de la neutralité du genre dans la cure.

Il serait possible de définir un psychanalyste comme nécessairement autre et donc épïcène. Pour le dire autrement, nous ne sommes pas, nous autres psychanalystes mais nous (virgule) autre psychanalyste, puisqu'un psychanalyste en fonction crée *de facto* un espace autre, un ailleurs à la fois infini mais limité. L'écoute de l'analyste repère quel genre sexuel parle et quel genre sexuel écoute, comment s'entrelacent les identifications et comment l'objectivation de la bisexualité explicite les rapports des transferts à la castration.

Le théâtre, quand il nous prend, est une scène sur laquelle se déroule le jeu du dévoilement. La mise en scène des corps et en particulier de la voix, peut en faire une expérience singulière ou pas.

Le théâtre où je me trouve alors est d'une jauge moyenne et donne l'impression d'une absence claire de délimitation entre la scène et la salle. La voix de ce comédien ne cesse de me tarauder et crée l'irritation de ne pouvoir mettre un nom ou même un visage, que j'avais pourtant en face de moi, sur cette voix. Puis il arrive vêtu d'une longue robe de soirée et là l'évidence se fait. Je me souviens qu'il fut durant quelques mois un patient venu pour une psychothérapie. Durant cette thérapie, il fut question de filiation, de grand-mère éduquant, de mère laborieuse, des traces de père évanescent et fulgurant. Le jour où il arriva le bras plâtré pour s'être fait renverser par un scooter en sortant de sa séance, j'eus du mal à contenir un sentiment de culpabilité. Sa séduction infantile ne cessait de susciter en moi un malaise quelque peu hostile face à sa demande de soins primaires, ses carences identificatoires. Ce que révèle cette levée de refoulement « en représentation (théâtrale) », ce que je n'avais pu écouter et perlaborer, est qu'il est trop féminin pour être une femme. Souvent l'angoisse de castration est pare-excitée par la représentation d'un autre sexe refoulé mais non castré dans sa capacité à être actif, un plaisir autre est possible. Ce que je n'avais pas perçu dans le court moment de thérapie est qu'il tournait autour de représentations sexuelles vides de fantasme mais non de scénarios. La tromperie, au sens où Freud l'emploie dans le cas de la jeune homosexuelle, est que ce vide n'était pas dénué d'énergie, ce qui se traduisait par des postures affectives. Le patient s'identifiait au mouvement tournant autour du vide, celui qui lui procure ses contours, donnant à voir le visage qu'il imaginait me convenir dans sa quête d'amour primaire. Michel Gribinski dit que « *la théorie est sexuelle saisie dans le refoulement même de sa matière* », moment furtif d'arrêt du mouvement qui autorise de repérer une position de l'implicite.

Tourner autour.

*Marcher droit, tourner en rond* est le titre du livre fort drôle d'Emmanuel Venet mais surtout m'évoque les cartes et lignes d'erre, traces du réseau de Fernand Deligny. Je les ai découvertes il y a une dizaine d'années dans une exposition où les calques étaient disposés sur des fils comme des haïkus dans les arbres ou comme pris par des toiles d'araignée. « *La superposition des calques révèle des données invisibles à l'œil nu* » dit le texte de présentation du recueil de ces traces.

C'est une expérience des Cévennes, terre d'utopie austère, de résistance, à commencer par celle des camisards en lutte contre les dragonnades, terre de massacres d'émigrations et d'immigrations. C'est dans ces montagnes qu'a été créé un lieu hors des communs du langage, un lieu libertaire.

Expérience à l'intentionnalité implicite quand, je cite : « *en 1969 Jacques Lin fait part à Deligny de son angoisse de voir les enfants se mordre et se taper le front contre des pierres. Deligny lui suggère de la reporter sur une feuille de papier, de transcrire son expérience de l'espace plutôt que de désigner tel ou tel enfant par un symptôme ou par le nom dans lequel celui-ci ne se reconnaît pas.* »

L'expérience esthétique rejoint l'expérience clinique et invite à se déprendre de toutes références. Celle-ci renvoie à une sensorialité sans sens dans le brouillage absolu des sens, une pure culture du désordre. Les lignes posées sur des calques, comme la technique des dessins animés, deviennent autant de cartes d'identités de territoires inconnaissables dénués de toute transcendance. Territoires tout aussi infréquentables, inaccessibles tant à l'observateur qu'à l'enfant ; mais comment le savoir dans ce lieu où semble régner l'abstinence de chercher à savoir et de se démunir des choses qui font la vie matérielle. Ici n'existe aucune visée curative. En revenant sur ces « tracer » (Deligny exprime ce qu'il perçoit des enfants à l'infinif) je pense aux toiles de Cy Twombly dont Barthes disait « *D'une certaine façon, Twombly libère la peinture de la vision, car le "gauche" (le "gaucher") défait le lien de la main et de l'œil : il dessine sans lumière (ainsi faisait Twombly, à l'armée)* ».

L'œil nu s'exhibe. Ça ne le regarde pas mais il ne regarde que ça. Ça lui appartient et devient son objet. Un vertige cinétique s'installe, reflet de la cinétique perçue de mouvements dont on ne sait ce qui les ordonne mais qu'on essaie de traduire en pulsions : scopique pour capter le mouvement, motrice pour inscrire le tracer. Ici coexistent, je cite : « *deux régimes d'existence spatio-temporelle : celui régit par l'erre et le détour, immuable et sans fin, et celui orienté par l'agir à la frontière du faire où Deligny voyait la menace de la domestication.* » (Texte de présentation). Les phrases de Blanchot, citées par Nathalie Zaltzman dans « *La pulsion anarchiste* » collent à ce lieu. « *S'il faut se mettre en route et errer, est-ce parce que, exclus de la vérité nous sommes condamnés à l'exclusion qui interdit toute demeure ? N'est-ce pas plutôt que cette errance signifie un rapport nouveau avec le « vrai » ? N'est-ce pas aussi que ce mouvement nomade (où s'inscrit l'idée de partage et de séparation), s'affirme non pas comme l'éternelle privation d'un séjour, mais comme une manière authentique de résider, d'une résidence qui ne nous lie pas à la détermination d'un lieu, ni à la fixation auprès d'une réalité d'ores et déjà fondée, sûre, permanente* ».

La domestication, le soin médicalisé, psychiatrisé c'est aussi là que Winnicott repère la haine, souvent non objectivée, du psychiatre qui oblige le psychotique à faire, à montrer qu'il est sur la voie de la guérison ou plutôt d'une normalisation. Winnicott parle des psychotiques, Deligny des enfants mutiques (dire autiste est en partie trahir sa pensée) et la haine, quelque forme qu'elle prenne, en particulier chez les enfants, est un des éléments qui différencient l'autisme et la psychose. Mais dans les deux cas, la demande de faire est ce qui renforce la négativité de la réponse.

Dans les cas qualifiés d'extrême, la neutralité vient interpeller l'écart entre la personne et la fonction du psychanalyste. Les risques d'une lecture trop nosologique fait du délire la chose même de ce qui est entendu et rend sourd à l'écoute. La folie interprétative guette, même si elle est neutralisée du côté de l'analyste qui doit faire fi des hypothèses psychopathologiques qui surgissent en présence d'un patient en désaïde. Quand la folie interprétative s'empare du patient, la neutralisation de la pensée de l'analyste, afin de rester lucide sur les mouvements contre transférentiels y compris de haine, est la voie de dégagement de l'emprise exercée par

l'effraction psychique du délire. Il faudra alors désinvestir la parole du patient et tenter d'initier une parole non opératoire, de s'en tenir au texte et non au mécanisme délirant, sortir de la confusion. Il serait alors possible de saisir l'ironie du texte du patient, en ce qu'elle est une tentative d'un pas de côté de son envahissement psychique. Cheminer de côté, rire de, conserve sur une expression ou le comportement de tel ou tel, construisent une surface de contact, humanisent la folie. « J'ai une folie humaine » dit un des patients filmés par Depardon. La haine est intacte disait un patient, trouvant dans celle-ci la possibilité de donner une cohérence à son discours, une haine unifiante.

L'indifférence vient se loger dans cet écart et donne une dimension supplémentaire à la neutralité qu'elle déforme. Cette nouvelle dimension ouvre à un inquiétant inconnu là où l'archaïque peut s'infiltrer.

La haine dans sa négativité, marqueur de la deuxième topique interroge sur un autre sens à donner à *indifferenz*, celui justement de l'indifférence dans sa « radicalité » décrite par Jean-Luc Donnet. L'indifférence augure de la rencontre avec l'indifférent et fait émerger en miroir la probabilité d'une différenciation de l'ambivalence.

Circonscrire et objectiver la haine sont des conditions pour prendre le large de la folie nosographique. Celle qui, au sortir de la guerre, programme T4 (dont entre parenthèse Asperger fut un exécutant zélé), morts, par milliers dans les asiles et enfance délinquante maltraitée était devenu indéfendable. La prise en charge des conduites anti-sociales fut un des grands combats de l'après-guerre.

C'est à partir des expériences limites, concentrationnaire ou somatique, que Nathalie Zaltzman va théoriser la pulsion anarchiste, c'est à partir des symptômes attribués aux « classes dangereuses » que vont s'élaborer des lieux éducatifs et de soins en rupture avec l'hospitalisme. Si la comparaison entre univers concentrationnaire et relégation des classes dangereuses aux confins des cités n'a pas de raison d'être et est abjecte quand elle est faite, c'est dans l'appréhension des rescapés et des laissés pour compte que cette comparaison est envisageable. Des convergences se trouvent d'abord dans le constat que nous, humains, survivons quand nous sommes déjà morts, puis dans le travail pour donner une identité aux naufragés, pour les désincarcérer de la prise en masse. Et cette convergence, c'est la pulsion de mort dans sa « *fonction d'individuation* » (Nathalie Zaltzman, p. 44) « L'aiguillon de la mort rassemble les forces de la pulsion de mort. Dans un rapport de forces sans issue, seule une résistance née de ses propres sources pulsionnelles de mort peut braver la mise en danger mortelle. J'appelle ce courant de la pulsion de mort, le plus individualiste, le plus libertaire, la pulsion anarchiste. »

L'expérience des Cévennes n'est pas une expérience limite, ni du côté des enfants ni du côté des adultes. Pourtant elle n'est ni transposable ni reproductible. Néanmoins, l'abstinence à chercher à savoir, privation de la pulsion épistémophilique, pose la question récurrente de la position d'écoute de l'analyste.

Nous avons vu que la traduction d'*indifferenz* par neutralité me semble abraser la question posée par l'appréhension de la pulsion de mort et probablement ce qui restait d'implicite dans la théorie freudienne. (Pulsion que Nathalie Zaltzman met au pluriel : « Les pulsions de mort », puisqu'elle leur donne le statut de pulsions au même titre que les pulsions sexuelles). Dans *Au-delà du principe de plaisir* Freud, nomme « *une certaine étendue d'indifférence esthétique* » l'espace entre « *les deux limites que l'on peut caractériser comme seuils qualitatifs du plaisir et du déplaisir* »<sup>1</sup>. L'indifférence du contre-transfert, dans sa radicalité, pousse à la visibilité de la pulsion de mort à en repérer les variations.

L'indifférence trouble parce qu'elle implique le retrait, voire la censure de l'objet.

Elle serait désobjectalisante et prémisse de haine. Mais, ce serait faire de l'analysant, de son moi, l'objet de l'analyse en lieu et place de l'objet inconnaissable qu'est l'inconscient et sa vérité.

Indifférence renvoie alors à indifférenciation, à l'impossibilité de distinguer les entités entre elles, ne pas savoir comment le transfert agit sur l'analyste. L'indifférence ne se défait pas de l'hostilité qu'on lui prête du plaisir de préserver le narcissisme.

L'indifférence n'est pas je ne sais quel « désêtre » mais la capacité à être frustré dans son amour, à être attaqué à la limite de l'effondrement (ce fut le cas de Ferenczi et c'est ce qu'il reprocha à Freud, d'avoir laissé en jachère les carences de son amour primaire) et de créer des espaces psychiques comme autant de refuges aptes à accueillir tant notre diffraction/dissociation que les objets perdus du désinvestissement du côté du patient.

L'indifférence est l'écart entre le sujet et la fonction, le démonique de la pulsion, l'ombilic de l'objet cause du désir, l'objet a de Lacan et, pourquoi pas, l'implicite de l'analyste.

Ne rien céder à l'objectivation est la condition de l'émergence des « traces laissés par l'inconscient à la logique » (Laurence Kahn).

L'analysant va partir à la recherche d'un indifférent représentant de l'hostilité du monde éprouvé ou pas quand l'objet besoin s'est métamorphosé ou pas en objet désir.

L'indifférent est celui qui n'est jamais touché parce que toujours mouvant, tapi dans l'ombre. L'indifférent maintient la probabilité d'être trouvé, tient ainsi le cadre du transfert et joue avec la neutralité.

Le patient, à force de tracer ses lignes d'erre à la recherche de l'autre psychanalyste, celui qui serait différent de l'indifférent, s'approprie l'espace transférentiel puis, à l'intérieur de cet espace, de ses utopies, fait se mouvoir ses objets. Ça lui parle enfin !!

Ainsi la route, quoique sinueuse, faite de déviations et de détours serait donc balisée. Sauf que dans les réactions chimiques, parce que le transfert est un catalyseur et non un révélateur, rien ne se passe comme prévu. Et pour paraphraser Freud, les symptômes et les facteurs instinctuels sont rendus méconnaissables par leur combinaison avec d'autres éléments. Parmi ces éléments nous trouvons la violence pulsionnelle des pulsions de mort (je reprends les termes de Nathalie Zaltzman) qui maintiennent l'unité des forces de déliaisons par le travail du négatif dans le transfert qui finit par l'emboliser.

L'enjeu de l'accueil des haines dans la cure est au carrefour des analyses terminées et interminables. Et si l'indifférence est une condition de son émergence, la neutralité, dans sa dimension plus enveloppante est une attitude d'accueil probablement plus adéquat. Le champ de bataille de la haine est vaste, de l'agressivité régressive et projective (conduites à risques et appels à l'aide) à la liaison à des forces pulsionnelles compulsives (sadisme haineux) le pluriel s'impose.

Le consensus occupe les territoires de la haine là où se jouent les séparations. Occuper ces territoires c'est être au carrefour de l'assujettissement et de l'affranchissement. La haine débarrassée de l'affect est une morne plainte. Le *quantum* d'énergie laissé libre trouve sa décharge dans la motricité d'une parole devenue incessante. L'usure narrative colonise le transfert qui se retrouve dans un quasi coma, effet de la destructivité froide de la pulsion de mort.

La narration n'envahit pas que les transferts, elle envahit également le champ social lorsque la rationalisation se prend pour la raison. Les forces de l'économie, quand on leur attribue une puissance métaphysique, obligent à associer santé et rentabilité ; responsabilité de chacun et appauvrissement de l'accueil des patients. Quand la pandémie fut venue, fut venu aussi le temps d'applaudir le ballet des infirmières entre les pieds à perfusion, l'élégance des brancardiers, l'ingéniosité des médecins, voire le geste des éboueurs dans les rues vides au soleil couchant. La dignité leur était octroyée au prix de leur investissement dans le dévouement.

Mais alors, comme l'écrit Nathalie Zaltzman, « Seule l'énergie dissociative de la pulsion de mort peut propulser la pulsion libertaire. La révolte contre la pression de la civilisation, la révolte contre l'ordre qui protège le primat d'un bien commun à tous au détriment de l'intérêt individuel de chacun, ou justifie ainsi sa raison d'être, la destruction d'une organisation existante, oppressive et injuste, peuvent s'enrôler sous la bannière de l'amour pour l'humanité, mais ce n'est pas de cet amour idéologique qu'elles tirent leur force. C'est de l'activité déliante d'une pulsion de mort libératrice ».

Il leur faudra s'arracher à ce qui les fait admirer. Mais il n'y a pas un corps infirmier il y a des corps d'infirmières (pour ne parler que d'elles), des corps qui disent leur épuisement chronique d'une mort sociale annoncée, chronique des morts accumulés. L'admiration a une allure d'indifférenciation qu'elles devront renverser en son contraire afin de se différencier, de désinvestir le dévouement pour acquérir leur dignité.

Alors il sera temps de leur fracasser le crâne, exploser les mains, déchirer les yeux puis de les traîner devant les tribunaux.

Décidément la haine ne reste pas longtemps implicite.

La haine ignore la culpabilité et ses destins naviguent de la vengeance à l'errance, de Thèbes à Colone et retour. Réclamer son droit ordonne la destruction de l'ordre tyrannique, implique de s'extraire de l'ignorance du sentiment de culpabilité pour construire une culture fondée sur ce sentiment de culpabilité puisque « *la conscience de culpabilité existe antérieurement au surmoi* ».

Mais avec la pulsion anarchiste nous n'en sommes pas là. Pour l'anarchisme, l'anomie c'est l'ordre et il faut faire appel aux forces de la destructivité pour créer d'autres formes de vie possible. D'ici là il faudra errer.

Les naufragés ne sont pas que des métaphores.

Niki Giannari est grecque, activiste, elle écrit des poèmes dont *Des spectres hantent l'Europe* qui dit :

« *et pourtant,  
dans ces petits pieds plein de boue  
charnellement  
gît le désir qui survit  
après chaque naufrage...* »

Georges Didi-Hubermann le commente ainsi que les images de Maria Kourkouta qui est allée la rejoindre au camp d'Idoméni. Cette partie du livre est nommée : « Eux qui passent les murs ».

Georges Didi-Hubermann parle de Niki Giannari : « femme qui brise les consensus, interroge en chacun le désir et le non dit ».

C'est ce que les Européens (c'est-à-dire nous parce que nous reprenons si souvent les mots de la *rationalité répressive* comme disait Barthes, jusqu'à ce que ceux-ci nous heurtent) ont appelé « la crise migratoire ». Puis on a entendu parler flux migratoires, puis tout simplement les flux comme pour réduire ces hommes, ces femmes, ces enfants aux containers qui les transportent, dans lesquels ils logent parfois, abris presque décents pour ceux qui ne connaissent souvent que la terre et le ciel.

Toujours la même antienne ; prendre en masse, ne pas regarder le détail.

Georges Didi-Hubermann parle du désir de passer.

Alors il faudrait effacer les frontières.

L'implicite n'est pas un effacement.

Les frontières ont été tracées sur des cartes dont les territoires restaient inexplorés.

Peut-être que l'implicite est rien.

## *Discussion conférence Éric Flame*

*Martine Mikolajczyk*

Merci Éric pour ta conférence et la façon dont elle s'inscrit dans le temps présent, en articulant la pandémie et ses effets sur notre pratique, en confrontant l'actualité à la temporalité plus longue de notre pensée et de nos institutions. En effet je me demandais, en te lisant, quelle trace à *chaud* restera dans nos archives de ce printemps 2020 et de nous, réunis masqués et contingentés, écoutant et pensant un an après. Serions-nous en train de vivre, individuellement, une expérience que nous savons si unanimement partagée qu'elle n'aurait plus à être nommée, explicitée ? En somme, vivons-nous un implicite en puissance ? Je pense à ces expressions relatives aux expériences supposées unanimes : Ah, mai 68, les grèves de 95, la Coupe du monde, combien de malentendus et de divergences passent-elles sous silence... Et d'emblée résonne une dimension de ton texte, l'implicite ou la tension entre l'individu et l'environnement, l'individuation et la masse, dimension dont la pensée de Nathalie Zaltzman sur les pulsions de mort et la *pulsion anarchiste* en particulier, constitue, comme tu le développes, une précieuse ressource.

Merci aussi pour une expérience dont la restitution m'oblige à un léger dévoilement des coulisses : le suivi, à partir d'un certain moment, de la progression de ton travail, le *work in progress*. La condensation du premier envoi et ses implicites, qui me laissent en dehors de ta pensée, de tes références, précisément ce que tu n'explicites pas, l'implicite de la chaîne associative. Non perçu, ne référant *a priori* pas à un socle commun, l'implicite supposé se ferait donc excluant ? Il ferait de nous un *autre*, un étranger qui ne connaît ni les rites, ni les codes de son interlocuteur. Ton texte en restitue la violence quand cet écart est subi, à la manière des *errants*, enfants mutiques des Cévennes, fous contraints à la domestication, migrants repoussés à la mer. L'implicite, agent d'exclusion. Mais que cet écart soit choisi et c'est la place de l'analyste, dont tu dis qu'il doit être *autre analyste*, précisément l'autre, l'*alter*, le non comprenant et en cela je te suis. A suivi la décondensation, le déploiement de ton texte mais aussi mon entrée dans son mouvement. Transfert sur l'écrit. Ça me parle, peut-être pas comme tu l'as pensé mais quelque chose se dévoile, en quoi l'implicite partagé ne recouvre pas forcément l'identique et sa fécondité est dans cet écart. En cela, il n'est pas non plus « l'explicite » qui exige que les points soient mis sur les i. À ce stade, je me demande si l'implicite n'est pas pour chacun un autre nom pour l'objet intériorisé, l'objet du dialogue intérieur et donc inévitablement singulier, aussi collectif puisse-t-il se prétendre... Ainsi, dans la version finale de ta conférence, un certain timbre dans ton verbe fait apparaître Nathalie Zaltzman comme une interlocutrice privilégiée et qui te serait chère.

Ta conférence se propose de penser en quoi l'expérience du confinement et des aménagements, consentis ou pas, pour le suivi des cures révèlent l'implicite de la technique psychanalytique. Il t'apparaît que dans les séances, que tu pratiques alors *indifféremment* au téléphone ou en présence au cabinet, la perception du réel, auquel le corps de l'analyste n'échappe pas, se voit modifiée dans le sens d'une densification. Consentement à des modifications inédites du dispositif, transgression partagée d'un cadre sanitaire commun peuvent faire vaciller l'écart sujet-fonction, objet du transfert-analyste en personne. En effet, que s'estompent les contours du cadre (dont ceux du cadre interne que le vécu pandémique peut mettre à mal en bien des points, comme tu le soulignes) et la personne du psychanalyste risque alors de devenir le point de convergence des transferts (*Dora, les Remarques sur l'amour de transfert*). Ces effets induits par le confinement sur les transferts interrogent alors l'implicite analytique de l'*indifférence* de l'analyste, dont la traduction française offre la richesse d'un écart entre neutralité et indifférence. C'est l'articulation de cet écart qui t'intéresse, les tensions conceptuelles contenues dans le mot allemand (et non en allemand).

Tu déplies, pour commencer, les différents visages de la neutralité qui, pour l'analyste n'est pas synonyme de neutre. À commencer par l'association qui te vient quand te submerge l'agacement des effets de la pandémie sur nos démocraties : la neutralité est aussi une position politique... À penser le nouage de l'individuel et du collectif, l'analyste ne saurait rester hors du monde. *Se définir comme psychanalyste devient alors une prise de position politique tant au niveau de la « communauté analytique » qu'au niveau culturel.* Pourrais-tu revenir sur ce point qui fait écho aux travaux du séminaire sur le consensus ?

Disposition d'écoute, la neutralité instaure un espace de rencontre des représentations de l'analyste et de l'analysant qui, tel que tu le présentes, la rapproche, me semble-t-il, de l'espace transitionnel, tout en instaurant, paradoxalement, par le refusé dont elle se signifie, la radicale altérité du psychanalyste. Elle participe *de facto* à la dissymétrie du dispositif et rend possible la reconnaissance par l'analyste, des potentialités créatives du sujet. Serais-tu d'accord pour dire que la neutralité est agissante en tant que telle (pas seulement le refusé) *i.e.* dans la façon dynamique dont elle est appréhendée par chacun des protagonistes, espace de modulation, d'oscillation en quelque sorte (Michel Neyraud) ? Dès lors, la troublante séquence du théâtre, que tu abordes sous l'angle de la neutralisation du genre de l'analyste (nous, *autre* psychanalyste), plutôt qu'une altérité épicienne me semble davantage illustrer une dimension que tu n'évoques pas en tant que telle et qui serait ce que Jean-Luc Donnet appelle la face interne, intime de la neutralité, un dispositif intérieur qui s'interpose entre l'analyste et lui-même dans l'écoute de ses mouvements contre-transférentiels et qui lui permet de les accueillir de manière impartiale, comme il est tenu de le faire, ce que tu rappelles, des messages de ses patients. La neutralité serait alors ici synonyme d'écoute en égal suspens, de capacité d'accueil. Es-tu d'accord ? Serait-ce cette capacité qu'illustre dans son absence de visée curative, le réseau de prise en charge des enfants autistes mis en place par Fernand Deligny ? Accueil sans intentionnalité soulignant la redondance dans l'expression désormais consacrée de « neutralité bienveillante ». Cependant, les tracés de ces lignes d'erre dont tu soulignes la beauté, résultent du traitement de l'angoisse générée sur les adultes par l'auto-agressivité des enfants autistes. Que produit la folie sur la neutralité interne de qui la côtoie et qui fait de lui l'exclu ?

*Dans les cas qualifiés d'extrême, écris-tu, la neutralité vient interpellé l'écart entre la personne et la fonction du psychanalyste.* Dans le meilleur des cas, cet écart devient *surface de contact* qui *humanise la folie*, quand l'analyste parvient à se dégager de l'emprise exercée par l'effraction du délire et à cheminer au côté du patient, sans risque de confusion. Ce dégagement est permis, dis-tu, par *la neutralisation de la pensée* quand elle s'en tient au texte et non au mécanisme du délire. C'est ce dégagement qui permet de repérer les effets contre-transférentiels, notamment haineux. Mais que l'indifférence vienne à se loger dans cet écart, *et la neutralité se voit dotée d'une dimension supplémentaire qui la déforme.*

C'est précisément l'introduction de la haine et de la négativité, analyses-tu, qui autorise la traduction d'*indifferenz*, par indifférence, dans sa radicalité et dans sa perspective de rencontre avec l'indifférent. Me suis-tu dans l'idée que cette approche est celle qui nous engage plus fortement dans les résonances qu'a le travail intime dans la cure avec le collectif, le champ du politique ? C'est à travers la pulsion anarchiste et son effet d'individuation que tu abordes le thème : indifférence, indifférenciation, massification. L'*indifferenz* de la position analytique doit se garder de virer à l'état décrit en physique, de la position d'une chose « sur laquelle ne s'exerce en tel ou tel sens aucune force capable d'en modifier l'état ou la place » (*Le Robert*) (cité par Jean-Luc Donnet), il serait alors *indifférent* et la polysémie doit être entendue me semble-t-il dans toute sa violence, « intouché » « indifférencié ». Chargée d'une certaine hostilité, *l'indifférence serait une condition de l'émergence de la haine dans la cure, là où la neutralité, dans sa dimension plus enveloppante serait une attitude d'accueil probablement plus adéquate.* L'accueil contre le rejet, l'individu contre la masse, l'identité contre l'anonymat... voilà ce que t'inspire l'état actuel de la société et je te suis.

Deux remarques, pour finir.

La question de la haine et des pulsions de mort. Elle traverse les deux conférences de cet après-midi, sous l'aspect mortifère de la déliaison dans celle de Sarah et de la pulsion anarchique dans la tienne. En dépit des

aspects différents qu'elle éclaire, l'abaissement économique de la tension dans l'une, la fonction d'individuation dans l'autre, ne peut-on penser que quelque chose de l'implicite, objet-source des élaborations qui sont présentées-là, se noue étroitement à ce courant pulsionnel ?

Enfin, concernant les conditions de possibilité, ou pas, de la psychanalyse (que la pandémie nous oblige à questionner, je crois). Un souvenir, très vague, peut-être très déformé, et cependant persistant, d'une intervention faite à l'APF, m'est revenu en préparant ce travail : Amérique du Sud, dictature, un patient évoque dans sa séance quelque chose en rapport avec ce qu'il y a dans son frigo. Un geste, un mot ou un silence de l'analyste et l'implicite commun se déplie. Le patient se précipite chez lui pour éviter l'arrestation. Jusqu'à quel poids d'un réel éprouvé en commun et d'une connivence afférente (*l'illusio* mise au travail par Sarah dans sa conférence ?) la psychanalyse est-elle possible ? Ce qui n'est pas sans interroger ses origines et son histoire.



***Journée des membres de l'APF***  
***Spécificité de la confidentialité en psychanalyse***

# *Que veut dire la discrétion absolue aujourd'hui ?*<sup>1</sup>

*John Churcher*

## **Introduction**

Je comprends que l'intérêt de cette réunion des membres est centré sur la spécificité de la confidentialité en psychanalyse et sur les tensions entre la nécessité de respecter la confidentialité et la nécessité de partager du matériel pour des raisons professionnelles et de formation.

Permettez-moi de dire d'emblée que je ne trouve pas que ce soit un sujet facile à aborder et que je n'aurais pas choisi de l'étudier pour son intérêt intrinsèque mais j'ai dû l'aborder pour des raisons circonstancielles, que je vais expliquer brièvement. Je suis aussi mal à l'aise d'être un étranger, n'ayant qu'une connaissance fragmentaire de la psychanalyse française, ainsi que des préoccupations spécifiques des membres de l'APF, et une mauvaise connaissance de la langue française. Le titre de ma présentation, qui fait référence à une citation de Freud, a été décidé avant que je sache ce que je dirais.

Lorsque j'ai commencé ma formation en tant que candidat de la *British* il y a 30 ans, on m'a remis un document expliquant les règles de la Société. Il comprenait un court article tiré d'une revue médicale bien connue et intitulé « Psychoanalyst Subpoenaed » [c'est-à-dire : Un psychanalyste cité à comparaître]<sup>2</sup>. Datant des années 1960 et écrit par Anne Hayman, un membre senior de la Société qui était encore active à l'époque, il décrivait son expérience lorsqu'elle a été appelée à témoigner devant le tribunal, au sujet d'une personne qui, comme elle l'a dit, « était présumée être une de ses anciennes patientes ». Comme elle l'a écrit dans le paragraphe d'ouverture : « J'ai été placée entre deux obligations morales contradictoires. Je devais décider si je devais obéir à la loi ou me conformer aux règles de conduite professionnelle ». Elle a expliqué à la Cour qu'il était essentiel pour son travail de psychanalyste et de psychothérapeute que les gens se sentent libres de discuter avec elle de tout ce qui les concerne, y compris les questions de grande intimité qu'ils ne seraient pas en mesure de révéler s'il y avait des doutes sur sa fiabilité. Si elle parlait indiscrètement d'un patient, écrivait-elle, non seulement elle se comporterait de façon contraire à l'éthique, mais elle « détruirait le tissu même » de la thérapie et elle indiquait clairement que la confidentialité faisait aussi partie du cadre spécifique, qui était aussi essentiel au traitement que les heures et le lieu des séances, sa propre présence fiable, etc. Même si la patiente y consentait explicitement, ajoute-t-elle, cela ne la dispenserait pas de cette obligation, en raison de la complication due au transfert.

Cette affirmation claire d'une conception spécifiquement psychanalytique de la confidentialité m'a fortement impressionné au tout début de ma vie professionnelle comme psychanalyste mais elle s'est rapidement inscrite dans un fond tacite de présupposés et non comme quelque chose qui nécessitait une nouvelle réflexion.

Dix ans plus tard, j'ai lu l'article de Glen Gabbard intitulé « Disguise or Consent »<sup>3</sup>. Dans les premiers paragraphes, il y décrit une expérience de la deuxième année de sa propre formation, où une candidate avancée dans son parcours de formation a présenté du matériel clinique lors d'un séminaire en présence de son superviseur. La candidate a expliqué qu'étant donné que le patient connaissait personnellement un certain nombre d'analystes de la communauté locale, elle avait décidé de révéler le nom du patient afin que les candidats qui

---

1. Société britannique de psychanalyse.

2. Hayman A., « Psychoanalyst Subpoenaed », *Lancet*, 16 octobre : pp. 785-787.

3. Gabbard O., « *Déguisement ou consentement* », *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 81, pp. 1071-1086, 2000.

connaissaient le patient puissent s'exclure du séminaire. Personne ne quitta la pièce et Gabbard remarqua que personne d'autre que lui-même ne semblait dérangé par ce qu'il s'était passé. Cette rupture décontractée de la confidentialité en révélant l'identité d'un patient a fait une forte impression sur Gabbard, et sur moi aussi, en lisant son récit. Je pense que c'était la première fois que je commençais à voir à quel point l'écart entre les principes éthiques avoués et les pratiques ou normes de comportement actuel des psychanalystes en matière de confidentialité pouvait être grand. Cet écart est un thème sur lequel je reviendrai.

Je m'étais également intéressé aux idées de José Bleger sur le cadre psychanalytique, un intérêt qui m'a finalement amené à collaborer avec Leopoldo Bleger pour traduire en anglais une des œuvres de son père, et cela faisait aussi partie du contexte quotidien de mon travail clinique en tant que psychanalyste.

La question de la confidentialité, en tant qu'élément du cadre, n'est pas au premier plan dans le récit de José Bleger, même si elle a joué un rôle important dans la détermination de ce qu'il pouvait et ne pouvait pas écrire. Ce n'était pas non plus un élément central dans ma propre pensée, même si, à quelques occasions, il a donné lieu à des "bastions" (au sens de Baranger)<sup>4</sup> dans mon travail clinique. Cependant, ma conscience de l'utilisation croissante de Skype et du téléphone dans le travail clinique par certains psychanalystes et psychothérapeutes et mon sentiment qu'il s'agissait d'une modification radicale du cadre, m'ont amené à me demander si la psychanalyse est vraiment possible avec un cadre aussi modifié.

Je suis conscient que les télécommunications ne sont pas un sujet de grande priorité pour l'APF puisque peu ou pas de ses membres sont engagés dans ce que l'on appelle l'« analyse à distance ». Néanmoins, il est pertinent d'expliquer comment j'en suis venu, à contrecœur, à remettre le problème de la confidentialité au premier plan de ma réflexion.

J'en suis venu à la conclusion que les problèmes créés par les télécommunications étaient de deux sortes : ceux dus au fait que le corps fait partie du cadre ; et ceux dus à l'insécurité des télécommunications, qui ont été dramatiquement et définitivement documentés par Edward Snowden en 2013.<sup>5</sup> La confidentialité, comme le corps, fait partie du cadre.

Mes préoccupations concernant l'insécurité des télécommunications m'ont amené à participer au nouveau Comité de l'API sur la confidentialité, au sein duquel un petit groupe international de collègues a travaillé ensemble pendant 18 mois pour produire un Rapport qui a été publié récemment.<sup>6</sup> Il est disponible sur le site Internet de l'API en 5 langues et nous espérons qu'il constituera une intervention efficace pour nos collègues.

Ce n'est qu'au cours de la préparation de ce rapport et en l'apprenant de mes collègues du Comité, que j'ai pris conscience de l'ampleur des récentes discussions sur la spécificité de la confidentialité psychanalytique et que j'ai pris connaissance de beaucoup de la littérature pertinente à ce sujet.

## La spécificité de la confidentialité en psychanalyse

L'idée que la confidentialité en psychanalyse est plus qu'une obligation éthique des praticiens, qu'elle est une condition *sine qua non*, constitutive de la psychanalyse comme méthode et comme pratique, a été affirmée par divers auteurs.

---

4. Baranger M. et Baranger W., « La situación analítica como campo dinámico », *Revista Uruguaya Psicoanal.*, n° 4 (1), pp. 3-54, 1961-62, traduction en anglais : Baranger M. et Baranger W., « The analytic situation as a dynamic field », *Int J Psychoanal.*, vol. 89, pp. 795-826, 2008.

5. Greenwald, G., MacAskill, E., Poitras, L. (2013) ; MacAskill, E., Dance, G. (2013) ; *Wikipedia* (2018a) ; University of Oslo Library (2013-17) ; *Snowden Surveillance Archive* (2018) ; *The Internet Archive* (2015) ; Churcher (2017). L'une des premières psychanalystes à nous avertir de ce problème a été Geneviève Lombard, dans sa discussion sur *Skype* (2011-2016).

6. Rapport du Comité de l'API sur la confidentialité, 2019. [https://www.ipa.world/IPA/en/IPA1/Confidentiality\\_report\\_public\\_.aspx](https://www.ipa.world/IPA/en/IPA1/Confidentiality_report_public_.aspx)

Les déclarations de Freud sur la confidentialité étaient quelque peu contradictoires mais son dicton bien connu qui donne le titre à ma présentation est celui de l'*Abrégé* : « sincérité totale contre discrétion absolue ».

Comme beaucoup l'ont observé, ceci est incompatible avec le principe selon lequel les psychanalystes doivent partager le matériel clinique entre eux afin de maintenir et de développer leurs propres capacités de travail psychanalytique, pour le développement de la théorie et la pratique psychanalytiques et dans le cadre de la formation.

Dans un article publié en 2011, Claire-Marine François-Poncet<sup>7</sup> suggère que la nature de ce débat n'a pas changé depuis que Freud a écrit son introduction au cas *Dora* (1905). Elle écrit :

« La position de Freud dans ce débat, malgré des contradictions apparentes, restera fondamentalement la même : le conflit est insoluble mais il faut privilégier la recherche de la vérité, la science, au nom d'une éthique de la psychanalyse. *A contrario*, les conclusions des études anglo-saxonnes vont clairement dans le sens d'un durcissement des précautions recommandées aux auteurs pour protéger les patients, certains éditeurs allant jusqu'à recommander à la fois le travestissement substantiel du matériel clinique et la demande de consentement du patient avant publication. »

J'ai trouvé l'article de Claire-Marine François-Poncet lors de la préparation de cette présentation et je veux m'en servir pour réfléchir aux raisons pour lesquelles j'ai de la difficulté à réfléchir à cette question. Laurence Kahn, dans un article récent que je ne trouve qu'en italien<sup>8</sup>, fait référence à l'observation de Claire-Marine François-Poncet, selon laquelle Freud avait besoin d'un adversaire imaginaire, un *Gegner*, pour traduire ses débats internes, et elle commente : « C'est dans la même perspective que la confrontation avec des collègues appartenant à des sociétés aux visions très différentes, voire étrangères, devient essentielle, même si elle reste très difficile. »<sup>9</sup>

Une partie de la difficulté à laquelle Laurence Kahn fait référence, je crois, est notre forte tendance au clivage, à la projection, à la simplification et à la caricature lorsque, comme c'est souvent le cas, nous comprenons les positions des autres moins bien que nous ne pensons comprendre nos propres positions. C'est tout à fait évident à l'heure actuelle où les fantasmes sur l'Europe, qui ont dominé la vie politique britannique au cours des trois dernières années, sont une source constante de honte et d'embarras pour tant d'entre nous en Grande-Bretagne.

En plus d'une solide défense de la valeur d'un certain détachement dans l'écoute analytique, l'article de Laurence Khan peut être lu comme une critique douce de l'esprit de clocher national ou théorique dans notre métier. Les positions des « anglo-saxons » que Claire-Marine François-Poncet mentionne brièvement dans une note de bas de page (« Gabbard, Furlong, Lipton, Stoller ») sont, je crois, beaucoup moins univoques et plus nuancées que son commentaire ne l'implique. En ce qui concerne la question du « consentement éclairé » à la publication, par exemple, y compris parmi les auteurs britanniques et nord-américains, on peut trouver un large éventail de points de vue que nous avons tenté de documenter dans le Rapport de l'API. En même temps et ceci mesure l'inachèvement de notre travail lorsque nous avons rédigé le Rapport, je n'avais alors pas connaissance de son article.

Claire-Marine François-Poncet distingue deux modèles de confidentialité psychanalytique : « Le premier, d'ordre déontologique, viserait la protection des secrets révélés en séance grâce au pacte conclu avec les patients : sincérité totale contre discrétion absolue... Le second modèle, d'ordre éthique, est celui de la protection du droit au secret (Piera Aulagnier), comme constitutif des frontières définissant notre individualité... » Élaborant ce second modèle, elle écrit : « ... il n'est pas tant tenu à une discrétion absolue, comme le propose

---

7. François-Poncet, C.-M., « La confidentialité en psychanalyse », in sous dir. Chervet, B., Porte, J.-M., *L'éthique du psychanalyste*, PUF, pp. 83-98, 2005.

8. Kahn, L., « Come ascoltare il sessuale infantile ? Una disputa settaria o una questione di differenze etiche ? », *Psicoanalisi*, n° 20(1), pp. 9-20.

9. « È nella stessa prospettiva che il confronto con colleghi appartenenti a società con visio molto diverse, persino estranee, diventa essenziale, quantunque rimanga molto difficile. »

Freud, qu'à une discrétion relative à la situation analytique. L'analyste ne s'engage ni à ne rien dire ni à ne rien publier du matériel de la cure : il s'engage à ce que le patient n'en sache rien... La confidentialité est au service de l'extraterritorialité de la cure. »

(Entre parenthèses, il faut dire qu'en anglais, bien que le mot « *deontological* » existe dans le dictionnaire, ces deux approches seraient appelées « *ethical* ». En traduction, le signifiant glisse sur le signifié.)

Ma collègue nord-américaine du Comité de l'API, Allannah Furlong, qui a commenté la notion d'Aulagnier en 2005, a écrit : « ... l'« extraterritorialité » de la psychanalyse est une illusion tolérée par l'environnement. Elle n'existe en dehors de la réalité sociale conventionnelle que dans la mesure où elle est autorisée à y exister. Nous devons veiller à ne pas utiliser la notion d'« extraterritorialité » comme un moyen de nier notre dette envers la société au sens large pour accorder à la psychanalyse l'espace transitionnel dont nous avons besoin pour travailler efficacement. »<sup>10</sup>

Furlong nous rappelait que certaines conditions politiques et sociales sont hostiles à la psychanalyse. L'histoire nous met en garde et je pense qu'il y a ici un parallèle avec l'argument utilisé par l'APF pour justifier la suppression de l'analyse didactique ou analyse de formation. La question est posée : « Comment laisser place aux effets de déliaison, au libre jeu des associations et du transfert si l'analyste est en position d'interférer ultérieurement dans la réalité avec les projets de son patient et si celui-ci est animé par le souci de se faire agréer ? »<sup>11</sup> Une question similaire se pose lorsqu'un tiers est en position d'avoir par la suite un impact sur la vie du patient par l'accès à la conversation privée du couple analytique, que ce tiers soit l'État (par la surveillance), le crime organisé, un conjoint jaloux, une compagnie d'assurances, une communauté professionnelle, les lecteurs curieux d'un journal ou même le patient lui-même comme saboteur de la cure. Cette question se pose clairement dans le cas de « l'analyse à distance » mais aussi dans le cadre classique si la télécommunication y pénètre, par exemple parce que le patient ou l'analyste dispose d'un portable dans la salle de consultation, ainsi que dans toute situation où la confidentialité est rompue pour que des informations privées parviennent au patient par publication ou par ouï-dire.

Allannah Furlong et Claire-Marine François-Poncet arrivent toutes les deux à des conceptions de la confidentialité psychanalytique qui ne sont pas absolues. Elles plaident toutes les deux pour une autonomie relative et effective de la situation psychanalytique et pour une reconnaissance que la confidentialité ne peut pas être définie uniquement en fonction du couple analytique. Elles seraient toutes les deux d'accord pour dire que, comme le dit Claire-Marine François-Poncet : « Définir la confidentialité comme la promesse de ne jamais rien dire en dehors de la relation analytique, c'est donc oublier que l'intégrité de nos traitements dépend d'une communication en dehors du cadre de la dyade analytique. L'éthique de la confidentialité en psychanalyse doit donc s'élargir à des tiers. »

Une question cruciale se pose alors quant à l'ampleur du partage du matériel clinique : avec qui, en quel lieu, pour combien de temps, dans quelles langues, etc. Claire-Marine François-Poncet décrit très clairement les difficultés à maintenir la confidentialité dans les groupes, y compris la difficulté due à la régression du surmoi individuel face à la pensée du groupe, qui correspond à la fois à l'expérience de Glen O. Gabbard et à la mienne.

La position générale adoptée dans le rapport de l'API est que le psychanalyste ne peut échapper à la responsabilité éthique de décider dans chaque situation, souvent face à des principes opposés de façon irréconciliable, comment procéder au mieux. Une prolifération de réglementations, qui peut être suivie comme alternative à la pensée, n'est pas la solution.

---

10. Furlong A., « Confidentialité à l'égard des tiers », *Int J Psycho Anal*, vol. 86-2, pp. 375-394.

11. L'APF : ses orientations en matière de formation, son histoire et son fonctionnement, <https://www.associationpsychanalytiquedefrance.org/presentation/lapf/>, 2019.

Ma solution a été en grande partie d'éviter de présenter du matériel clinique, sauf dans de petits groupes de collègues que je connais bien. Ayant bénéficié des écrits cliniques publiés par d'autres, je me sentais coupable jusqu'à ce que je lise l'introduction d'André Green à l'édition anglaise de *La Folie Privée*, où il donne trois raisons pour inclure très peu de matériel clinique : premièrement, la discrétion envers ses patients, « dont beaucoup peuvent lire mon travail, la littérature psychanalytique étant lue en France par un public qui va bien au-delà du milieu professionnel... » ; deuxièmement parce que les observations cliniques ne règlent pas le débat théorique ; troisièmement parce que « ... un article théorique est aussi clinique dans la mesure où il stimule les associations chez un lecteur analyste, en relation avec sa propre expérience ou celle de ses patients. »<sup>12</sup> Je pense que André Green avait raison et dans un monde idéal, ses remarques nous aideraient à faire face au fait que nous avons, en tant que psychanalystes, investi massivement dans la pratique du partage mondial de matériel clinique, tout en ayant une confiance excessive dans les dispositifs d'anonymisation, etc. qui sont supposés protéger la confidentialité.

## Le cadre et la pratique

Revenons enfin au cadre et à l'écart que j'ai mentionné plus tôt, entre les principes avoués et la pratique actuelle (ou les normes de comportement) des psychanalystes en matière de confidentialité. En ce qui concerne l'utilisation des télécommunications, j'ai soutenu ailleurs<sup>13</sup> que deux niveaux de défense psychique peuvent fonctionner simultanément pour limiter notre conscience des risques inhérents à la confidentialité. L'une est le déni (*Verleugnung*), qui nous permet de ne pas voir ce que nous avons vu. L'autre est ce que José Bleger appelle la « participation syncrétique », qui nous permet de dépendre de quelque chose sans jamais le voir comme distinct de nous-mêmes. Les deux peuvent avoir des effets chroniques sur le cadre interne. (Entre parenthèses, permettez-moi de dire que je suis conscient que le concept d'un cadre interne est problématique et c'est un point sur lequel Leopoldo Bleger et moi revenons constamment dans nos discussions.<sup>14</sup>)

Mon argument était qu'en ce qui concerne la confidentialité, le cadre de ce qu'on appelle l'« analyse à distance » diffère du cadre classique, parce que l'illusion de la vie privée dépend d'une ignorance collectivement cultivée du fonctionnement réel de la technologie, alors que dans le cadre classique nous avons une connaissance tacite des propriétés acoustiques du cabinet de consultation, etc. qui nous permet de préserver la confidentialité. Dans le contexte classique, il semblait qu'une seule de ces défenses pouvait fonctionner : nous avons tous, à un moment donné, par les préceptes explicites de notre formation, été sensibilisés à la nécessité de préserver la confidentialité. Même s'il est coulé au fond, nous ne pouvons l'ignorer qu'en le déniait, après l'avoir connu.

Mais je me demande maintenant s'il est possible après tout de participer aussi de manière syncrétique à une culture de l'insouciance qui fait partie de ce que René Kaës<sup>15</sup> appelle le « métacadre » de notre pratique ; si ce qui se passe réellement dans la formation des psychanalystes est l'inculcation d'une espèce primitive de non-discrimination *ab initio*, entre ce qui est déclaré et ce qui est réellement fait. Je suis conscient qu'il s'agit là d'une contradiction apparente et peut-être est-ce une question de débat : quelque chose qui a déjà été représenté de manière élaborée par la suite peut-il être soumis à une défense primitive dont la condition

---

12. Green A., « Introduction », *On Private Madness*, Rebus Press, London, pp. 4-5, 1986.

13. Churcher J., « Going to sea in a sieve : "remote analysis", the internal setting, and disavowal », Contribution à un panel sur *Confidentiality as a Container*, 51<sup>e</sup> congrès de l'API, Londres, 23-25 juillet 2019.

14. Il a fait l'objet d'une discussion à une Rencontre APA-SPP « Le cadre en psychanalyse » en 2002 et il a été développé indépendamment par divers auteurs : Temperley (1984), Donnet (2001), Alizade (2010[2002]), Bridge (2013[1997], 2013), Parsons (2007), Civitarese (2013[2011]), Labarthe (2012), Churcher (2005), et autres). Bien que tous ces auteurs ne pensent pas exactement de la même façon l'environnement interne, ils s'accordent tous à dire que c'est lorsque l'environnement externe est perturbé ou menacé que l'environnement interne est le plus essentiel pour maintenir ou restaurer le processus analytique.

15. Kaës R., *Linking, Alliances, and Shared Space : Groups and the psychoanalyst*, London (IPA), p. 59.

préalable est normalement qu'il n'ait jamais été représenté ? La praxis actuelle est-elle jamais complètement représentée ou est-elle toujours partiellement seulement vécue ?

À propos de l'article de José Bleger de 1957 sur la séance psychanalytique et l'utilisation qu'il fait là de la conception du « drame » de Georges Politzer comme référence à « la vie concrète », Leopoldo Bleger écrit : « Le texte pointe le divorce entre le fonctionnement de la clinique psychanalytique et sa conceptualisation : les analystes ne font pas ce qu'ils disent qu'ils font »<sup>16</sup>. Dans cette optique, si l'on comprend la culture analytique dans laquelle nous sommes formés comme une culture qui expose les candidats à des principes éthiques codifiés et en même temps à une pratique complexe qui ne se conforme qu'imparfaitement à ces principes et dans laquelle les lacunes sont souvent déniées, comment et quand le candidat arrive-t-il à distinguer ce qui est fait de ce qui est dit ? Une culture du déni pourrait-elle se reproduire en se présentant comme la norme à internaliser par la prochaine génération ? Je crains que c'est ce qu'il se passe avec l'« analyse à distance » mais peut-être d'une manière moins évidente, cela se passe aussi avec d'autres aspects de la confidentialité dans le calme intérieur de nos instituts.

**Bibliographie de la note 5 :**

- Greenwald, G., MacAskill, E., Poitras, L. (2013). « Edward Snowden : the whistleblower behind the NSA surveillance revelations », *The Guardian*, Monday 10<sup>th</sup> June 2013.
- MacAskill, E., Dance, G., « The NSA files decoded », *The Guardian*, 1st November 2013, <http://www.theguardian.com/us-news/the-nsa-files>
- Snowden Surveillance Archive, <https://snowdenarchive.cjfe.org/greenstone/cgi-bin/library.cgi>, 2018.
- The Internet Archive, Global Surveillance Disclosures <https://archive.org/details/nsia-snowden-documents>, 2015.
- Churcher, J., « A new fact of life' : mass surveillance of telecommunications and its implications for psychoanalytic confidentiality », *50<sup>e</sup> Congrès de l'API*, Buenos Aires, juillet 2017.
- Lombard, G., *Psychanalyse à distance ?*  
[http://inconscient.net/psychanalyse\\_a\\_distance.htm](http://inconscient.net/psychanalyse_a_distance.htm), 2011-2016.
- University of Oslo Library, *Global surveillance*, <https://tinyurl.com/no21984>, 2013-2017.

**Bibliographie de la note 14 :**

- Alizade, A.-M. (2010 [2002]), *Psychoanalysis and Positivity*, [(2002) *Lo positivo en psicoanálisis : Implicancias teórico-técnicas*] London (Karnac).
- Bridge, M. (2013 [1997]) : « Why five times a week ? A candidate's perspective », *Bulletin of the British Psychoanalytical Society*, vol. 49-7, pp. 3-9.
- Bridge, M., « Moving Out – Disruption and Repair to the Internal Setting », *British Journal of Psychotherapy*, n° 29-4, pp. 481-493, 2013.
- Churcher, J., « Keeping the Psychoanalytic Setting in Mind », Paper given to the Annual Conference of Lancaster Psychotherapy Clinic in collaboration with the Tavistock Clinic, at St. Martin's College, Lancaster, 9th September 2005,  
[https://www.academia.edu/4527520/Keeping\\_the\\_Psychoanalytic\\_Setting\\_in\\_Mind/](https://www.academia.edu/4527520/Keeping_the_Psychoanalytic_Setting_in_Mind/)
- Civitaresse, G., *The Violence of Emotions : Bion and post-Bionian psychoanalysis*. [(2011) *La violenza delle emozioni : Bion e la psicoanalisi postbioniana*]. Harvey, I. translator. New Library of Psychoanalysis. London (Routledge), 2013.
- Donnet, J.-L., « From the Fundamental Rule to the Analysing Situation », *Int. J. Psycho-Anal.*, vol. 82, pp. 129-140, 2001.
- Labarthe, C. (2012) : *El encuadre interno del analista*  
<http://www.revistapsicoanalysis.com/el-encuadre-interno-del-analista/>
- Parsons, M., « Raiding the Inarticulate : The Internal Analytic Setting and Listening Beyond Countertransference », *Int J Psycho-Anal*, vol. 88, pp. 1441-1456, 2007.
- Temperley, J., « Settings for psychotherapy », *Brit. J. Psychother*, n° 1, pp. 101-111, 1984.

---

16. Bleger L., « José Bleger's thinking about psychoanalysis », *Int J Psychanal*, vol. 98-1, pp. 145-169.

## *Pour des raisons de confidentialité : sans titre*

*François Villa*

Nous ne pouvons pas dire que la confidentialité ait occupé une place importante dans la réflexion de l'APF – j'y reviendrai. Il en va autrement pour l'IPA pour laquelle elle constitue un enjeu préoccupant, voire crucial et la question de son respect est ressentie comme un danger pour la sécurité des psychanalystes et de leurs institutions. Elle a conduit le Comité d'administration de l'IPA à mettre en place en janvier 2017 un *Confidentiality Committee* qui est devenu en juillet 2019 un comité permanent de l'IPA.

Étant donné qu'il est possible que nombre d'entre nous ignore le contexte, je rappellerai un certain nombre d'éléments en paraphrasant ce que l'on trouve sur le site de l'IPA.

À la suite du congrès de Boston, l'IPA a estimé que l'évolution des technologies et la mondialisation croissante modifiaient les contextes dans lesquels la psychanalyse est pratiquée. En conséquence de ce fait, des mesures de restriction de l'accès aux sessions des congrès, où du matériel clinique était présenté, ont été prises et des règles déterminant les conditions de publication ont été édictées par les différentes revues liées à l'IPA.

L'IPA a aussi pris acte que dans l'Union européenne, a émergé et se développe un discours sur la **propriété des données personnelles**. La tendance prédominante affirme que **ces données « appartiennent » à l'individu et non au clinicien**. Il est avancé que « *l'individu devrait avoir le contrôle de ses propres données, en particulier des "données personnelles sensibles" (une catégorie susceptible de comprendre beaucoup de ce qui ressort des analyses) et que les patients devraient généralement donner leur consentement informé avant que leur matériel soit utilisé* ».

La préoccupation de l'IPA a été majorée dans la mesure où au Royaume-Uni, où l'IPA est enregistrée, certaines **infractions aux lois sur la protection des données** sont désormais des **infractions pénales**. Il faut noter qu'en France se distinguent deux règles qui ont toutes deux pour visée *la protection de la vie privée* : d'une part, le *respect du secret professionnel* qui relève du droit pénal<sup>1</sup> et, d'autre part, le *droit au respect de la vie privée* qui engage le droit civil<sup>2</sup>. Nous noterons que, dans les deux cas, ce qui est punissable c'est la publication de données personnelles et privées concrètes. L'atteinte à la vie privée n'est constituée que lorsqu'un lien peut être établi entre les faits revêtant un caractère intime et la personne dénommée.

Deux situations sont particulièrement évoquées par l'IPA au moment de l'instauration du Comité :

1. les rapports préparés par les superviseurs dans le cadre du cursus,
2. l'utilisation de techniques *Voice over IP* lors des sessions « d'analyse » ou de supervision à distance.

Il était attendu du Comité qu'il aide l'IPA à se positionner en *conseillant* ses sociétés constitutives et ses membres sur les meilleures pratiques en rapport avec ces activités. Il devait établir « *un aperçu complet de la manière dont la confidentialité concerne le travail des psychanalystes de l'IPA et de son impact sur le travail des psychanalystes de l'IPA* ». Au terme de sa mission, le Comité devait « *rédiger [é] des documents sur les meilleures pratiques en matière de confidentialité que le Conseil d'administration de l'IPA examinera [it] et approuvera [it]* ». Anecdotiquement mais après avoir lu le rapport du Comité et entendu la présentation de

---

1. Le droit pénal, ou droit criminel, est une branche du droit qui détermine des comportements antisociaux – les infractions – et prévoit la réaction de la société envers ces comportements. La réponse pénale prend le plus souvent la forme d'une peine.

2. Le droit civil est une branche du droit privé qui régit les rapports entre les personnes, qu'il s'agisse de personnes physiques ou de personnes morales. La fonction du juge civil est ainsi de trancher un conflit juridique entre deux parties : le plaignant et le défendeur.



John, nous pouvons nous demander si cela reste anecdotique, il était prévu que le « *Comité de confidentialité fasse la plupart de son travail par voie électronique, en utilisant Skype, GoTo Meeting ou d'autres systèmes de communication libres d'utilisation* ».

Cette réflexion est, même si cela n'est pas dit explicitement, déterminée par des inquiétudes liées à la protection de ce que l'IPA vit comme une profession et que nous souhaitons à l'APF penser comme un métier – cette différence changerait-elle d'ailleurs quelque chose à l'abord de la question de la confidentialité ? Le souci premier reste, me semble-t-il, mais John confirmera ou infirmera ce point de vue, de l'ordre de la protection d'une corporation et de la préservation de sa respectabilité sociale au travers des garanties de protection de la vie privée qu'elle offre. Il est inhérent à cette préoccupation de comporter le risque de perdre de vue la *spécificité* (s'il y en a une) de la confidentialité dans la pratique et la théorie psychanalytique. L'IPA signale deux *principes fondamentaux* de la psychanalyse qui auraient présidé à la construction de la psychanalyse : « *Le respect de la confidentialité et la pratique du partage des cas cliniques pour développer la compréhension et partager les meilleures pratiques* ». Ces deux principes entretiennent entre eux un rapport pour le moins conflictuel : il y a quasi un régime d'incompatibilité entre les deux exigences, le respect de l'une compromettant le respect de l'autre.

À la lecture des *backgrounds* du Comité surgissent quelques questions. Je ne suis pas sûr qu'il soit pertinent de définir *confidentialité et communications cliniques* comme des principes. Pour moi, un *principe* désigne les *causes premières*, les *causes agissantes*, les *fondements* d'une pratique, les *origines* de quelque chose, les *propositions qui déterminent la production d'un régime de connaissance*. La notion de *principe* a presque la *valeur de loi scientifique, de loi générale non démontrée mais vérifiée dans ses conséquences* mais elle comporte aussi un sens de *règle normative*. À la pointe extrême de son sens, un principe renvoie à des *vérités fondamentales sur lesquelles s'appuie le raisonnement*. En passant, nous rappellerons le sens de principe en psychanalyse tel qu'il apparaît dans des formulations comme *principe de plaisir, principe de réalité, principe de constance*.

Nous relèverons que lorsqu'on recourt au pluriel : *les principes*, le sens vire vers les *règles morales qui caractérisent une personne, un groupe* et, dès lors, on peut parler de *bons, de mauvais principes* – les *bons principes* désignent ceux qui dominent une société donnée dont on peut *se nourrir* et auxquels il est parfois *fait entorse*.

Faire de la confidentialité et de la communication clinique des principes ne constitue-t-il pas un infléchissement sémantique qui peut compromettre les *principes* de la psychanalyse, en glissant subrepticement de l'abord psychanalytique d'une démarche scientifique vers des enjeux moraux, juridiques et de défense d'une profession ? Ce qui est escompté du Comité de l'IPA relève, de mon point de vue, davantage de cette deuxième dimension : celle de la production de règles, de conseils sur les moyens de respecter la confidentialité.

Confidentialité et communication clinique, bien plus que des principes, relèvent du domaine des règles techniques régissant aussi bien le traitement psychique que l'inter-formation des psychanalystes. Elles participent aux conditions de possibilités pour instaurer tant la situation psychanalytique que le cadre d'un débat que l'on voudrait le plus scientifique possible ou pour le moins le plus rigoureux possible.

Je noterais qu'une recherche rapide dans les *Gesammelte Werke* sur les mots allemands renvoyant à confidentialité nous indique le peu de place que ce terme occupe dans l'œuvre freudienne : aucun renvoi à *Geheimhaltungspflicht*, trois à *Vertraulichkeit* et à *Geheimhaltung* (non-divulgation), un à *Vertrauenswürdigkeit* (loyauté). Nous trouvons, par contre, 29 renvois pour *Diskretion* (discretion) et 28 pour *Geheim halten* (garder le secret). Mais ces occurrences ne constituent jamais un traitement de la thématique de la confidentialité.

Il est remarquable que, pour observer les effets des changements du paysage dus aux enjeux de la propriété des données personnelles, de l'évolution des technologies et de la mondialisation, les deux situations, qui sont dites exemplaires, soient d'une part, les rapports préparés par les superviseurs dans le cadre du cursus et d'autre part l'utilisation de techniques *Voice over IP* pour mener des séances d'analyse ou de supervision à distance.

Le premier exemple pose la question de la protection des analystes en formation à l'intérieur des Instituts, le deuxième questionne la préservation ou non de la confidentialité de la situation psychanalytique dans les dispositifs de communication à distance. Ces deux exemples ne sont pas vraiment comparables, le seul point qui leur est peut-être commun est que l'un comme l'autre comporte les risques d'un mésusage de la fonction analytique.

J'ai été surpris de retrouver, à propos de la propriété des données personnelles, la question de savoir à qui appartiennent les données de la cure. Je dis retrouver car, dans la monographie que j'avais éditée en 1999 avec Pierre Fédida sur *Le cas en controverse*, nous avons invité Dominique Thouvenin, professeure de droit privé et sciences criminelles, à interroger ce qu'il en était de la *propriété du cas en psychanalyse*. J'ai relu, vingt ans après, cet article : *Propriété/propriétés du cas en psychanalyse* avec le même intérêt que la première fois, je vous le recommande et je vais prendre appui sur les propositions qu'il avance.

À l'inverse de la tendance qui prédomine à l'heure actuelle, Dominique Thouvenin insiste, d'entrée de jeu, sur le fait que « *poser la question en termes de propriété [lui semble] problématique car [la propriété] renvoie à une mode de relation de sujet à objet, dans lequel une personne est titulaire de prérogatives sur un bien* ». Or, selon elle, ni le patient, ni l'analyste n'entretiennent une relation de cet ordre avec ce qu'on appelle le « cas ». Transformer en « cas » l'histoire singulière d'un patient, telle qu'elle est apparue dans le traitement psychique, ne saurait constituer selon elle une appropriation de cette histoire par le psychanalyste.

Elle rappelle que si l'histoire présentée est un « cas », c'est au sens de la casuistique : bien que s'appuyant sur une histoire individuelle, sur la présentation des processus, des liens et des enchaînements qui existent entre un certain nombre d'événements singuliers, le « cas » ne peut être réduit à n'être qu'une sorte d'histoire individuelle. Il ne peut être considéré comme un cas que dans la mesure où il est, dit-elle, « *la reconstruction de cette histoire dans un cadre conceptuel* ». De ce point de vue, il peut être avancé que « *l'individu en tant que tel n'est plus concerné* ». Il devient « *le support d'une information scientifique* » qui sera discuté et commenté à l'intérieur d'une communauté professionnelle. Elle a une formulation que je trouve remarquable : « *la construction du cas place l'histoire singulière d'un patient dans un cadre qui s'en échappe* ».

Construire un cas revient, pour la juriste, à sortir de la *relation de droit privé* dans laquelle est inscrite la relation analytique pour se confronter « *aux règles du débat scientifique et au caractère public de ce dernier* ». Or, note-t-elle, dans ce cadre-là, le patient en tant que personne privée concrète est absent, il ne rentre pas en tant que tel dans ce débat. Elle propose d'établir une analogie entre les commentaires juridiques dont sont l'objet les arrêts dans les publications juridiques et l'utilisation des matériaux des traitements psychothérapeutiques sous forme de publications dans les revues psychanalytiques. « *Ce n'est pas, écrit-elle, le procès mettant en jeu les intérêts personnels de particuliers dans un cadre juridique qui fait l'objet d'une analyse de la part des juristes commentateurs, mais l'arrêt en tant qu'il permet de généraliser une solution de droit sur un point donné... Les juristes ne s'intéressent pas au fait divers mais à la situation juridique* ». Elle pense que c'est le même processus de transformation qui est à l'œuvre dans la construction d'un cas dans la psychanalyse et dans les commentaires auxquels il peut donner lieu. Il s'agit dans l'une comme dans l'autre démarche, de se dégager de la situation particulière, pour accéder à la généralité de la règle de droit pour les juristes, à la généralité d'un processus psychopathologique pour les psychanalystes.

La publication d'un cas ne relève pas d'une logique de propriétaire mais du respect de certaines conditions qui font apparaître les propriétés du cas, ses caractéristiques, ses qualités psychopathologiques. Parmi ces propriétés, l'une des plus remarquables est que le cas « *présente des qualités d'abstraction telles que l'identification de la personne ne[soit] pas possible* ». Ce qui est rendu d'autant plus possible que le cas ne vise ni à être une transcription fidèle des propos tenus par le patient, ni la chronique d'une cure. Le psychanalyste présentant un cas n'a à être ni un annaliste (un chroniqueur), ni un témoin, ni un journaliste. Sa tâche est, dans l'après-coup du travail en séance, d'extraire les éléments significatifs qui permettent de mieux cerner les ressorts de l'acte psychanalytique. Ce que le cas tente de respecter n'est pas la vérité de l'histoire mais la

vérité des événements psychiques qui, dans une relation transférentielle, ont permis ou entravé le processus psychanalytique. Un cas ne se juge pas tant au regard des catégories du vrai et du faux que du point de vue de l'efficacité heuristique de la construction théorique que permet l'élaboration de telle ou telle cure. Pour Dominique Thouvenin, c'est la raison pour laquelle la publication d'un cas ne saurait dépendre d'une autorisation préalable du patient ; lui adresser une telle demande reviendrait à lui attribuer la propriété d'une évènementialité psychique dont nul ne saurait se prétendre propriétaire, chacun en étant plutôt le produit. Ce qui est en jeu, dans chaque cas, c'est l'intérêt psychanalytique que représente tel ou tel traitement singulier. Sa présentation doit permettre de *s'abstraire du particulier pour faire entendre les principes généraux qui sont efficaces dans l'histoire singulière*.

La transposition d'une cure en cas nous confronte à la nécessité de discriminer, de mettre à jour « *les conditions à respecter pour que s'opère le passage d'une histoire privée protégée par un certain nombre de règles juridiques à un cas soumis au jugement des pairs* ». Le cas dépasse l'anecdotique d'une vie, pour tenter d'entrer dans la singularité significative des détails qui trahissent les processus à l'œuvre et permettent de deviner, d'analyser, de surmonter la néo-pathologie que constitue la névrose de transfert.

C'est dans ce contexte que nous devrions nous interroger sur *l'acte risqué* qu'accomplit Freud, en 1896, lorsque dans la conférence donnée à l'Association pour la psychiatrie et la neurologie, il déclare, après avoir présenté plusieurs cas, « *je ne reviendrai plus sur ces exemples, car je dois faire l'aveu qu'ils ne sont issus d'aucun cas de mon expérience, qu'ils sont inventés par moi ; très vraisemblablement même ne sont-ils pas bien inventés ; je tiens moi-même pour impossible semblable résolution de symptômes hystériques. Mais la contrainte à fabriquer des exemples fictifs me vient de plusieurs facteurs, parmi lesquels je peux en citer un immédiatement. Les exemples effectifs sont tous incomparablement plus compliqués ; une seule communication détaillée remplirait cette heure de conférence. La chaîne associative se compose toujours de plus de deux maillons, les scènes traumatiques ne forment pas, par exemple, de simples séries à la manière d'un collier de perles, mais des ensembles cohérents ramifiés à la manière d'un arbre généalogique, du fait que, lors d'une nouvelle expérience vécue, deux ou plusieurs expériences antérieures entrent en action en tant que souvenirs ; bref, communiquer la résolution d'un symptôme pris isolément coïncide, à vrai dire, avec la tâche de présenter intégralement une histoire de malade* »<sup>3</sup>.

Du point de vue adopté, il est évident que, ni le patient ni le psychanalyste ne disposent des moyens effectifs d'avoir le contrôle de ces données que l'on qualifie, hâtivement, de *personnelles*. En réalité elles ne sauraient appartenir ni au patient ni au clinicien car elles sont, avant tout, des productions qui ont émergé dans et sous l'effet du transfert, dans le cadre du processus psychanalytique. Le cas doit *attester* de ce qui ne vient à existence ou résiste à venir à existence dans le traitement psychique. Demander, comme le recommande le texte de l'IPA cité, au patient de donner un consentement informé, avant que **leur** matériel ne soit utilisé, revient à méconnaître que ce que le cas tente d'extraire du traitement à l'origine de l'élaboration n'est pas un matériau brut dans lequel le patient se reconnaîtrait fidèlement mais à discerner ce qui relève spécifiquement du travail psychanalytique dans ce matériau.

Je ne suis pas satisfait par ces formulations que je pressens comme risquant d'être trop idéalisantes mais j'espère que je parviens à faire entendre la spécificité psychanalytique que devrait viser la construction d'un cas – il ne s'agit pas de produire des *tableaux et illustrations de la vie psychanalytique* mais d'élever le traitement au niveau d'une plus grande intellection des processus, des mécanismes qui l'ont rendu possible ou impossible. Vous le voyez, une telle voie engage d'autres enjeux que ceux qui visent à ne pas commettre des infractions aux lois sur la protection des données qui sont également des infractions pénales. Est-il nécessaire de préciser qu'en tentant de cerner des spécificités que devraient avoir les échanges cliniques, je n'invite pas à ignorer ou méconnaître la nécessité de respecter les lois qui régissent ce que l'on désigne comme le *secret*

---

3. Freud S., « Sur l'étiologie de l'hystérie », *OCF*, tome III, PUF, 1989, p. 155.

*professionnel* et la protection de la vie privée. J'oserai avancer que parvenir à atteindre la spécificité que devrait mettre en œuvre la construction d'un cas, s'avérerait en pratique l'une des meilleures conditions pour ne pas transgresser ces lois.

Mais avant d'aller plus loin, il nous faut tenir compte de la réserve que contiennent les propositions de la juriste. Elle souligne à plusieurs reprises que le cas construit est destiné à être discuté et commenté à l'intérieur d'une communauté professionnelle : celle des psychanalystes. La conséquence de cette réserve soulève la question de ce que cela signifie de présenter des cas hors communauté psychanalytique à un large public, ignorant pour une grande part, des ressorts et des nécessités de la cure psychanalytique. Sans le dire explicitement, son argumentation nous semble exclure cette large diffusion ou à la restreindre considérablement. Elle nous contraint à envisager que les exigences requises pour présenter un cas à une communauté de psychanalystes et à un public autre que celui des psychanalystes, ne soient pas les mêmes et qu'il nous faudrait distinguer les différences. Nous retrouvons, ici, un des questionnements de John Churcher et de Claire-Marine François-Poncet dans l'article qu'il a cité.

L'autre point que nous ne saurions nous dispenser d'examiner est celui des limites de l'analogie entre les commentaires juridiques et la construction d'un cas par un psychanalyste. Le juriste commentateur n'est pas partie prenante de l'arrêt qu'il commente. Le psychanalyste est lui par contre pleinement partie prenante du cas qu'il cherche à élaborer, il est immanquablement pris dans le phénomène du transfert qui a été actualisé dans le traitement qui en est le point de départ. Nous sommes devant une aporie car l'enjeu n'est rien moins que de rendre audible, intelligible, les conditions infantiles et actuelles qui ont permis l'instauration de la névrose de transfert, ce qui s'est accompli dans le déploiement et le développement de cette névrose, les fins qu'elle servait et les résistances dont elle était la manifestation. Deviner ce qui était en jeu dans cette névrose de transfert, en permettant un peu plus d'intellection de l'événementialité psychique, exige que l'analyste puisse accepter ce retrait de sa personne et la mise en suspens de ses intérêts qui sont les conditions pour l'instaurer en tant qu'objet du transfert. Ce qui est interrogé est la disponibilité de l'analyste et sa résistance à se prêter au traitement psychique que lui impose cette cure-là pour s'accomplir en tant que processus psychanalytique. Comment le psychanalyste a-t-il pu se résoudre à supporter *in vivo* les actions du transfert qui agissent aussi bien sur le psychique de l'analyste que sur celui du patient ? La névrose de transfert provoque toute une série d'*étrangements* : entre le psychique et le somatique, entre le dedans et le dehors, entre les instances psychiques, entre le moi et le non-moi et peut s'accompagner de moments de troubles ou de paralysie de la pensée, de confusions, de désidentification et de dépersonnalisation. L'objet d'une histoire de cas n'est pas tant de raconter une histoire individuelle que de mettre à jour les ressorts de la formation de la névrose de transfert et des effets d'acquiescement et de résistance que celle-ci provoque chez les deux protagonistes de la situation psychanalytique. L'enjeu de la construction d'un cas est d'entendre comment la névrose de transfert a, en même temps, permis et empêché l'accès à la névrose infantile du patient, comment le réveil de l'infantile chez le psychanalyste a été accueilli ou refusé en permettant ou en empêchant que s'accomplisse, après-coup dans la cure, le processus psychanalytique de perlaboration.

Plus que du respect de la confidentialité, ce dont il est ici question, c'est de notre capacité à affronter avec lucidité et sincérité les déterminants pulsionnels de notre réalité psychique et de notre réalité matérielle. Nous rappellerons ce que Freud écrit à Pfister (en juin 1910) : « *La discrétion est incompatible avec un bon exposé d'analyse ; il faut être sans scrupule, s'exposer, se livrer en pâture, se trahir, se conduire comme un artiste qui achète les couleurs avec l'argent du ménage et brûle les meubles pour chauffer le modèle. Sans quelques-unes de ces actions criminelles, on ne peut rien accomplir correctement* ». Nous mettrons cette déclaration en regard de ce que Freud dit dans « Observations sur l'amour de transfert » (1915) : « *Toujours nous nous heurtons à la loi de la discrétion médicale qui, indispensable dans la vie, est parfaitement irréalisable dans notre domaine scientifique. Dans la mesure où la littérature psychanalytique appartient à la vie réelle, nous nous trouvons ici devant un conflit insoluble* ». La confrontation de ces deux déclarations nous permet de faire quelques remarques. Nous sommes indiscutablement devant un conflit insoluble, la fonction de psychanalyste

nous impose en effet de soutenir un double devoir : un devoir envers le patient de *discretion absolue* (comme le dit Freud dans « L'abrégé de psychanalyse ») et un devoir envers la science qui nous contraint à expliciter les ressorts de l'action psychanalytique. La discrétion absolue est d'autant plus exigible qu'elle conditionne l'exigence que nous adressons au patient de faire preuve d'une *sincérité totale* – ce qui, comme nous le savons d'expérience, constitue une autre aporie, notre rapport à la sincérité, loin d'être absolu, se contente au mieux d'être asymptotique à celle-ci.

Mais peut-être que la déclaration (presque de guerre) que Freud fait au « bon » pasteur Pfister nous ouvre une voie, non pas de résolution du conflit mais dessine une stratégie psychanalytique pour surmonter le conflit entre ces deux devoirs, qui paraît de prime abord indépassable. Certes Freud réaffirme que la discrétion est incompatible avec un *bon exposé de psychanalyse* mais ce qui suit n'est pas une invitation à faire preuve d'indiscrétion. Il déclare qu'il faut être sans scrupule mais ce n'est pas à l'égard du patient qu'il faut l'être mais à l'endroit du psychanalyste. Ce n'est pas le patient et son histoire que le psychanalyste doit exposer, livrer en pâture, trahir, Freud écrit bien noir sur blanc que c'est l'analyste qui doit supporter, accepter de *s'exposer, de se livrer en pâture, de se trahir*. Pour acheter les couleurs nécessaires à la peinture de la situation psychanalytique, l'analyste devra engager l'argent de son ménage, l'argent que lui a donné le patient et accepter de brûler ses propres meubles, ses investissements libidinaux pour chauffer, peut-être que nous pouvons ici remplacer le modèle par le patient. Ce sont-là les *actions criminelles*, c'est bien ainsi qu'il les désigne, sans lesquelles *rien ne peut être accompli correctement*. Cette dimension du crime comme condition d'un accomplissement correct de la psychanalyse acquerra une autre signification avec l'écriture, un an plus tard, de « Totem et tabou » et de la fiction théorique du meurtre du père.

Il nous faudrait penser jusqu'à quelle réalité le psychanalyste, à la semblance du poète épique, doit, après avoir accepté sa mise en retrait, pouvoir s'abaisser pour ensuite trouver la force de se redresser pour revenir vers la communauté des psychanalystes en leur proposant un récit de cas qui, s'il n'est pas vrai, est si bien trouvé qu'il fera entendre l'œuvre psychanalytique de la *Sehnsucht*.

Avant de terminer mon propos, je vais revenir sur la place de la confidentialité dans l'APF. Quand il m'a été proposé de parler aujourd'hui et que j'ai accepté de le faire sans en avoir vraiment l'envie, je me suis demandé en quoi ce thème pouvait concerner une journée des membres et j'ai pensé que ce sujet ne m'intéressait pas vraiment et que je n'avais rien à dire sur la confidentialité – je ne sais toujours ni si j'avais vraiment quelque chose à dire ni ce que je vous ai dit en réalité. Avant de donner mon accord, j'ai fait une recherche dans la collection de *Documents & Débats* et j'ai constaté que la confidentialité n'avait jamais été traitée en tant que telle. Les seules occurrences de ce mot que l'on trouve dans *Documents & Débats* sont du style « *pour des raisons de confidentialité, je ne vais pas pouvoir en dire plus...* » Confronté à ce fait, je me suis dit qu'il serait intéressant de se demander comment une telle formule s'impose sous notre plume et quelle fonction elle accomplit dans le cours du récit. Je me suis demandé en quoi ce qui précédait cette formule ne remettait pas en cause la confidentialité et ce qui avait surgi dans l'esprit de l'auteur qui lui imposait d'invoquer maintenant la nécessité de confidentialité. Quand nous faisons appel au respect de la nécessaire confidentialité, pouvons-nous être sûr que c'est dans l'intérêt du patient et qu'il ne s'agit pas plutôt de nous exonérer des actions criminelles que nous devrions commettre pour qu'il y ait accomplissement du processus psychanalytique ? Peut-être d'ailleurs ne s'agit-il pas de nous exonérer mais de ne pas pouvoir prendre acte que, s'il y a eu processus, c'est parce que des actions criminelles ont bien été commises. Elles auraient eu lieu mais nous ne parviendrions ni à l'accepter, ni à le reconnaître. Nous rechignerions à accomplir ce pas vers l'admission de cette réalité pour ne pas nous exposer, pour ne pas nous livrer en pâture, pour ne pas nous trahir et pour tenter d'économiser l'argent du ménage en voulant le thésauriser. Il n'y avait donc pas de traitement de la confidentialité dans *Documents & Débats*.

L'autre lieu de l'APF où la *confidentialité* est assez régulièrement évoquée, c'est le Collège des Titulaires. La plupart du temps, elle est convoquée sous la forme d'une plainte sur le non-respect de la confidentialité des

débats du Collège. À ce risque de transgression de la confidentialité (qui, d'ailleurs plus qu'un risque, est souvent une réalité) est imputé le fait qu'il ne serait pas possible, dans de telles conditions, d'avoir un débat franc et sincère. La conséquence en serait que, du coup, le Collège ne serait pas toujours en mesure d'être à la hauteur de sa mission et de sa fonction de cerner un peu plus précisément les « critères » qui permettent de déterminer l'aptitude d'un collègue à être membre sociétaire ou membre titulaire. Je n'oserais pas dire que la rupture de la confidentialité des débats du Collège des Titulaires n'a pas de conséquences – ayant eu à subir et à vivre le non-respect de cette règle lors du passage d'une de mes demandes devant le collège, je sais les effets délétères que cela a eu sur moi et que cela continue d'avoir, malgré l'élaboration que j'ai pu en faire. Les effets sont d'autant plus grands que bien sûr la transgression de la règle de confidentialité ne permet pas d'entendre ce qui était en jeu à ce moment-là dans la discussion du Collège mais se réduit le plus souvent à tomber dans la livraison de l'anecdotique et le colportage de la dimension *ad hominem* : sais-tu ce que machin a dit de toi etc. Cela nourrit sans doute la curiosité de concierge qui habite tout un chacun mais il est sûr que ce n'est pas ainsi que nous pourrions entendre et expliciter encore plus ce que signifie analytiquement devenir membre sociétaire ou membre titulaire. Mais, au-delà de ce que je viens d'évoquer, parfois je me demande quelle est la fonction de cache-misère que remplit cette supposée limitation de la possibilité de parler qui serait déterminée par le fait que nous ne savons que trop bien que la confidentialité a de fortes chances d'être rompue. À nouveau, j'en appellerais à ces actions criminelles que nous ne saurions esquiver si nous voulons accomplir la chose analytique.

Pour finir, je reviendrai sur l'exposé de John que je tiens à remercier tant de sa présentation que des échanges que nous avons eus par une technique de *Voice over IP*. J'ai en effet été surpris de voir que c'est en prenant au sérieux les menaces pesant sur le secret des communications d'internet et donc sur les libertés publiques (comme je lui disais – mi-figue, mi-raisin – le rapport IPA comporte une tentation paranoïaque), qu'il parvenait à ressaisir la singularité du dispositif analytique. En acceptant de réfléchir sur la contrainte externe que nous impose le monde lorsqu'il nous confronte au respect du secret professionnel et au droit au respect de la vie privée, il en vient à poser fermement à la suite de Anne Hayman, que la confidentialité fait autant partie du cadre spécifique qui était essentiel au traitement, que les heures et le lieu des séances, la présence fiable de l'analyste. Toute sa réflexion sur l'écart qui existe entre les principes éthiques avoués et les pratiques ou normes de comportement actuel des psychanalystes en matière de confidentialité, lui permet de proposer qu'il existe un *fond tacite* de présupposés qui finit par échapper à toute interrogation et à toute réflexion. La confidentialité ferait partie de ce fond tacite. J'ai été très sensible à sa proposition de penser les effets de ce fond tacite dans la suite des élaborations de José Bleger, concernant le côté mutique mais agissant du cadre. Nous avons eu un début d'échange sur la pertinence de distinguer cadre interne et cadre externe car comme il le remarque la spécificité du cadre est de brouiller les notions d'interne et d'externe. La confidentialité est à la fois une question externe (voire étrangère) à la psychanalyse et une question qui agit profondément dans la cure elle-même – je pense que John n'hésiterait pas à dire que, de son point de vue, elle est donc un principe de la psychanalyse.

Un des enjeux cruciaux pour John est d'empêcher que les contraintes juridico-sociales ne parviennent insidieusement à donner la possibilité à un tiers de s'ingérer dans la situation analytique. C'est en prenant au sérieux les révélations de Edward Snowden sur la foncière insécurité des communications qu'il parvient à montrer que l'utilisation de Skype et du téléphone entraîne une modification radicale de l'environnement qui remet en cause l'exercice même de la psychanalyse puisque la confidentialité y est fondamentalement impossible. Et dans la suite de cela, John nous confronte à une question dont nous ne pourrions pas nous débarrasser aisément, celle de devoir envisager, avec Furlong, que certaines conditions politiques et sociales sont hostiles à la psychanalyse et qu'il nous reste à élucider quelles sont ces conditions.

Merci de votre attention.

# ***Compte rendu de la réunion entre le Comité de l'enseignement et les analystes en formation***

***Pascale Michon Raffaitin***

Pour la première fois, dans l'histoire de ces rencontres entre le Comité de l'enseignement et les analystes en formation, cette réunion s'est tenue en visio-conférence. La décision fut prise, compte tenu des mesures sanitaires liées à la pandémie, de l'organiser ainsi, non sans tristesse d'avoir à renoncer à une rencontre « en présence » mais avec le désir de maintenir cette rencontre annuelle. Une bonne vingtaine d'analystes en formation étaient derrière leurs écrans – dont une part importante de collègues récemment admis à l'institut de formation de l'APF – ainsi que le Comité de l'enseignement et y compris ses membres *ex-officio*, Pascale Totain, Secrétaire scientifique et Claude Barazer, Président.

Un courrier avait annoncé la réunion proposant « La poursuite de la réflexion concernant l'enseignement de la psychanalyse à partir de l'expérience d'analyste en formation, soulignant l'importance des avis, commentaires et critiques pour ajuster la mise en pratique du modèle d'enseignement et maintenir sa dynamique analytique, en étant amenés à examiner les modifications provoquées par la crise sanitaire sur les conditions de réalisation des différentes activités d'enseignement ».

La parole a circulé aisément, chacun derrière son écran, le trouble « de se voir en train de parler » a été évoqué. D'emblée, les effets de la crise sanitaire empêchant les rencontres « en chair et en os » ont été évoqués. Est soulignée l'importance des moments informels d'échanges entre analystes en formation lors des réunions scientifiques, des séminaires, des activités proposées par l'Institut de formation, qui permettent de faire connaissance et qui constituent une dimension importante de la formation, alors que les analystes en formation, récemment entrés, ne connaissent l'APF que par écran interposé ;

Il est également mentionné la frustration de ne pouvoir rencontrer « en chair et en os » les membres de l'Association, en particulier celles et ceux connus pour leurs écrits.

Tous s'accordent sur le fait que les activités en visio-conférence « sont mieux que rien », de la nécessité de leur maintien – avec l'idée qu'il va y avoir une fin – en soulignant que cette pratique, certes très insatisfaisante, apporte cependant un certain confort aux analystes vivant en province, les dispensant de se déplacer jusqu'à Paris.

Claude Barazer s'interroge sur les traces que la pandémie va laisser quant à notre conception de la psychanalyse et de sa transmission : traces du côté de l'importance qu'a pris ces derniers temps une certaine dimension de la relation thérapeutique du côté de l'empathie, de la sollicitude, de l'aide, du support.

Hélène Trivouss Widlöcher se questionne sur le fait que Freud, à sa connaissance, n'a pas parlé de l'épidémie de grippe espagnole, qui non seulement l'a touché gravement dans son entourage familial mais tout le monde autour de lui, à Vienne et ailleurs. Elle s'interroge sur cette absence de traces explicites. Quant à la pandémie actuelle, relève-t-elle, il n'est pas sûr que les traces qu'elle laissera soient du côté de l'empathie. Elle pense davantage à la question du virtuel du côté de la transformation de la psychanalyse. Elle s'interroge également sur le peu d'écrits concernant les traces laissées par la deuxième guerre mondiale, ainsi que celles concernant tous les épisodes sociaux graves qui ont mis massivement en danger la vie des gens.

En suivant cette question des traces, Pascale Totain évoque le fait que cette situation inédite (virus et mesures sanitaires contraignantes) l'a obligée à interroger à nouveau ce qu'étaient pour elle les « fondamentaux de la psychanalyse », à propos notamment du toucher, du paiement des séances, des interdits.

La discussion s'est alors poursuivie, associativement, sur les expériences des uns et des autres : comment la question de la poursuite – ou de l'interruption – des cures s'est-elle posée ou pas, quelles solutions ont été trouvées ? Le fil de la discussion a alors mis en lumière la différence et la dynamique des espaces contre transférentiels de chacun en fonction de sa propre relation à la vie.

Puis le cours des échanges est revenu sur l'enseignement : les *Lectures de Freud* se sont poursuivies dès le premier confinement par visio-conférence ; ce système a probablement favorisé la présence de presque tous les intervenants et la discussion autour des *Lectures de Freud* de l'année, lors de la séance de juin 2020.

Le *Groupe d'accueil et de réflexion*, interrompu pendant le premier confinement, a repris en visio-conférence ensuite, chacun a été amené à parler davantage de sa pratique.

Un collègue, récemment entré, évoque ce qu'il est venu chercher à l'APF, l'écoute d'une expérience plus que celle d'un savoir ; plusieurs signalent que l'intimidation diminue en visio-conférence, chacun disposant de son petit carré à l'écran ; mais la participation en visio aux activités demande un effort, il y a moins de plaisir qu'en étant ensemble ; et ne pas y assister du tout est encore plus frustrant. Est alors interrogée la capacité à la solitude que cette situation nous fait vivre comme jamais nous ne l'avions sans doute explorée jusqu'à ce point.

Il est très difficile, souligne une collègue, en ce temps de crise sanitaire, de connaître les habitudes collectives, particulièrement à l'APF où il n'y a pas de balisage du chemin. Une dimension essentielle du parcours de formation, qui passe par les interstices, les à côté, lors des rencontres institutionnelles, disparaît avec les écrans.

La discussion riche et animée, ne demandait qu'à se poursuivre mais le temps de la réunion s'était écoulé. Ce qui maintenant est devenu rituel, le signe de la main pour se dire au revoir, a précédé l'extinction des images des participants à l'écran.



***Conseil, Institut, Comités  
et liste des membres de l'APF***

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

*Présidente* Dominique SUCHET  
*Vice-Présidents* Patrick MEROT – Miguel de AZAMBUJA  
*Secrétaire général* Jean-Michel LÉVY  
*Secrétaire scientifique* François HARTMANN  
*Trésorière* Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ  
*Président sortant* Claude BARAZER

## **COMITÉ SCIENTIFIQUE**

*Secrétaire* François HARTMANN  
Laurence KAHN, Philippe QUÉMÉRÉ  
Sarah CONTOU TERQUEM, Marc DELORME, Cécile MARCANDELLA.

## **COMITÉ DE PUBLICATION DE LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE**

Placé sous la responsabilité de Jacques ANDRÉ, il est composé de Claude ARLÈS, Isée BERNATEAU, Dominique BILLOT MONGIN, Sarah CONTOU TERQUEM, Mathilde GIRARD, Bernard de LA GORCE, Françoise LAURENT, Estelle LOUËT, Françoise NEAU, Martín RECA, Caroline THOMPSON, Mi-Kyung YI.  
Responsable de la publication Dominique SUCHET, Présidente du Conseil d'administration

## **DOCUMENTS & DÉBATS**

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.  
La réalisation des numéros est confiée à Miguel de AZAMBUJA avec  
Joanne ANDRÉ, Éric FLAME, Benoît VERDON, Marita WASSER.

## **INSTITUT DE FORMATION**

### **ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION**

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ  
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT  
Dominique CLERC, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS  
Lucile DURMEYER, Brigitte EOCHE-DUVAL, Michel GRIBINSKI  
Jean H. GUÉGAN, Didier HOUZEL, Laurence KAHN  
Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE, Jean-Michel LÉVY  
Josef LUDIN, Paule LURCEL, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT  
Pascale MICHON RAFFAITIN, Nicole OURY  
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET  
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER  
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

## **COMITÉ DE FORMATION**

*Secrétaire* : Leopoldo BLEGER  
Claude BARAZER, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Christophe DEJOURS, Brigitte EOCHE-DUVAL, Didier HOUZEL, Sylvie de LATTRE, Philippe VALON, François VILLA.

## **COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT**

*Secrétaire* : Françoise LAURENT  
*Membres ex officio* : Dominique SUCHET, François HARTMANN  
*Membre représentant du Collège des Titulaires* : Jean H. GUÉGAN  
Isabelle CAHINGT, Maria MARCELLIN, Cristina LINDENMEYER, François ROYER.

## MEMBRES D'HONNEUR

Pr Daniel WIDLÖCHER

9, rue Édouard Jacques 75014 Paris

01 49 59 26 84

## ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Annie ANZIEU – Jean-Louis LANG – Jean LAPLANCHE – Jean-Claude LAVIE – J.-B. PONTALIS – Robert PUJOL – Guy ROSOLATO

## MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau – 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanasios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 – Athènes 10676 – Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin – 75006 Paris	06 82 96 29 55
M. Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine – 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet – 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger – 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot – 75003 Paris	01 42 77 27 70
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur – 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef – 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V – 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée – 44100 Nantes	02 40 69 75 17 06 86 97 14 11
Dr Michel GRIBINSKI	38, rue de Turenne – 75003 Paris	06 76 52 92 69
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau – 44000 Nantes	06 85 92 65 37
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean – 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir – 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe – 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins – 75006 Paris	06 72 53 62 25 01 42 49 31 89
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames – 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 10627 Berlin Allemagne	0049 30 755 65 430
Dr Paule LURCEL	24, villa Lourcine BP 50 – 75014 Paris	01 45 35 25 06
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger – 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V – 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	8, rue Lacharrière 75011 Paris	
Dr Nicole OURY	12, rue Oswaldo Cruz – 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Jean-Claude ROLLAND	77, cours du Docteur Long – 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Mme Évelyne SECHAUD	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Dominique SUCHET	99, rue de Sèvres – 75006 Paris	06 86 37 25 49
	86, rue Montgolfier – 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	8, rue Lacharrière – 75011 Paris	06 23 09 27 81
Dr Jean-Yves TAMET	57, rue Hénon – 69004 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	9, rue du Maine – 75014 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques – 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde – 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo – 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg – 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet – 75014 Paris	01 43 35 12 06

## MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard – 75006 Paris	01 40 51 26 24
Pr Patricia ATTIGUI	12, rue Bichat – Imm. Lux – Allée B – 69002 Lyon	06 80 66 63 22
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais – 75005 Paris	01 43 22 13 36
Dr Hervé BALONDRADE	17, rue Vergniaud – 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
Dr Bernard BASTEAU	117, rue de Ségur – 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus – 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d’Ainay – 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau – 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli – 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy – 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET FOULARD	5, rue Menou – 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Mme Cécile CAMBADÉLIS SISCO	17, rue Montmartre – 75001 Paris	06 66 97 37 97
Mme Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON	5, rue Clapeyron – 75008 Paris	01 42 94 08 09
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey – 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun – 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Mme Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ	30, passage Charles Dallery – 75011 Paris	07 85 46 42 51
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus – 75006 Paris	01 42 22 10 16
Dr Maya EVRARD	45, avenue Bosquet – 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	52, rue Henri Gorjus – 69004 Lyon	06 08 71 67 80
M. Serge FRANCO	38 bis, av. de la République – 75011 Paris	06 84 08 37 79
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta – 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne – 75007 Paris	01 45 51 79 89
Dr François HARTMANN	13, passage Saint-Sébastien – 75011 Paris	01 42 74 16 86
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre – 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré – 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère – 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Dr Françoise LAURENT	14, rue Sainte-Anne de Baraban – 69003 Lyon	04 78 28 28 47
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar – 75012 Paris	01 43 44 58 74
Dr Maria MARCELLIN	176, rue Legendre – 75017 Paris	01 42 26 63 72
Pr Vladimir MARINOV	13, rue des Abondances – 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Frédéric MISSENARD	18, boulevard Arago – 75013 Paris	07 69 05 82 95
Dr. Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente – 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Frédéric de MONT-MARIN	22, rue Saint-André des Arts – 75006 Paris	06 84 20 21 92
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail – 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH – Londres – UK	00 44 20 7622 0226
Dr Philippe QUÉMÉRÉ	69, rue Pascal – 75013 Paris	01 43 36 12 04
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix – 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l’Intendance – 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Catherine RODIÈRE REIN	111, rue Saint-Antoine – 75011 Paris	01 48 04 57 14
Mme Marie-Christine ROSE	27, rue de la Liberté – 34200 Sète	06 45 46 39 33
Dr Claire SQUIRES	54, rue de l’Arbre sec – 75001 Paris	01 48 78 86 38
Mme Pascale TOTAIN	22, rue des Chandeliers – 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
Dr Claire TREMOULET	44, rue Saint-Placide – 75006 Paris	01 42 84 33 03
M. Eduardo VERA OCAMPO	4, rue Audran – 75018 Paris	06 83 15 51 23

## MEMBRES HONORAIRES

Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc – 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Martine BAUR	1, rue du Plat – 69002 Lyon	06 79 50 98 13
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars – 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan – 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux – 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Catherine CHATILLON	7, rue Francis Martin – 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Pr Françoise COUCHARD	61, av. du Roule 92200 – Neuilly sur Seine	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	17/19, avenue du Général Leclerc – 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini – 06000 Nice	04 93 82 12 59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils – 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc – 59000 Lille	03 20 52 75 69
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort – 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Bernard DUCASSE	7, rue Francis Martin – 33000 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp – 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou – 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis – 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
Pr Jean-Michel HIRT	16, rue du Parc Royal – 75003 Paris	06 81 37 18 17
Dr Jacques LE DEM	77, chemin des Esses – 69340 St-Didier au Mont d'or	04 78 89 11 50
Dr Élisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 43 31 94 34
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange – 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Raoul MOURY	2, rue Ker Jouanneau – 92160 Antony	
Dr Henri NORMAND	18, rue Descartes – 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Mme Agnès Payen Craplet	6, rue de l'Aude – 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans – 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary – 75015 Paris	01 45 32 06 22

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE  
24, place Dauphine, 75001 Paris  
tél. : 01 43 29 85 11  
courriel : [lapf@orange.fr](mailto:lapf@orange.fr)  
site internet : [associationpsychanalytiquedefrance.org](http://associationpsychanalytiquedefrance.org)*